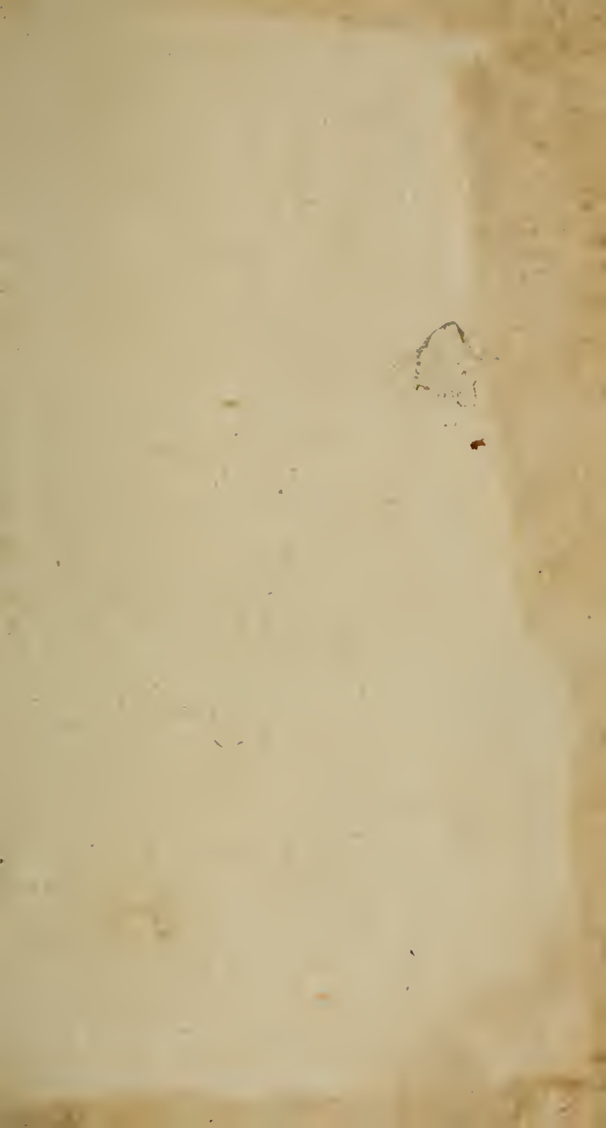




CONTES MORAUX,

PAR M. MARMONTEL;
de l'Académie Françoise.

NOUVELLE ÉDITION,

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME PREMIER.



A MAESTRICHT,
Chez JEAN-EDME DUFOUR, Imprimeur
& Libraire.

M. DCC. LXXIV.



PRÉFACE.

ENGAGÉ, il y a quelques années, à écrire ſur la Comédie, je cherchois dans la nature les regles & les moyens de l'Art. Cette étude me conduiſit à examiner s'il étoit vrai, comme on l'a dit, que tous les grands traits du ridicule euſſent été ſaiſis par Moliere & par les Poëtes qui l'ont ſuivi.

En parcourant le tableau de la ſociété, je crus appercevoir que, dans les combinaiſons inépuiſables des folies & des travers de tous les états, un homme de génie trouveroit encore de quoi s'occuper. J'avois même recueilli quelques obſervations que je voulois propoſer aux jeunes Poëtes, lorſque M. de Boiſſy, mon ami, me demanda quelques morceaux de proſe à inſérer dans le Mercure. Il me vint dans l'idée de mettre en œuvre, dans un Conte, l'un des traits de ma collection; & je choiſis pour eſſai la ridicule prétention d'être aimé uni-

quement pour ſoi-même. Ce Conte eut le ſuccès que pouvoit avoir une bagatelle. Mon ami me preſſa de lui en donner un ſecond. Je me propoſai d'y faire ſentir la folie de ceux qui employent l'autorité pour mettre une femme à la raiſon ; & je pris pour exemple un Sultan & ſon eſclave, comme les deux extrémités de la domination & de la dépendance. Ce nouvel eſſai me réuſſit encore ; & flatté d'avoir ſaiſi le goût du Public dans un genre que l'on daigna regarder comme nouveau, je continuai à m'y exercer.

L'idée ſinguliere que les jeunes perſonnes ſe font de l'amour, d'après la lecture des Romans, & le chagrin qu'elles ont de ne pas le trouver dans la nature tel qu'il eſt peint dans les Livres, étoit un petit ridicule à combattre ; & pris ſous deux points de vue différents, il fut le ſujet de deux Contes. Dans l'un, c'eſt une femme mécontente de ſa façon d'aimer ; dans l'autre, c'eſt une femme mécontente de la façon dont elle eſt aimée.

Les trois nuances de ce qu'on appelle amour dans le monde, la fantaiſie, la paſſion & le goût, me donnerent l'idée des *Quatre Flacons*.

Dans le Conte appellé *Heureuſement*,

je tâchai de faire voir à quoi tient le plus ſouvent la vertu d'une honnête femme, & combien ſa foibleſſe doit la rendre indulgente pour les fautes même qu'elle a ſu éviter.

Celui des *deux Infortunées* eſt un exemple des dangers auxquels un jeune homme d'un naturel doux & facile, eſt expoſé dans le monde.

La hardieſſe avec laquelle certains petits originaux ſe donnent le nom de Philoſophes, m'a fourni le ſujet du *Philoſophe ſoi-diſant.*

Le ſot orgueil de l'homme exigeant, qui veut que tout ſoit fait pour lui, eſt peut-être le plus théâtral des ridicules qui ont échappé à Moliere. Je n'ai fait que l'effleurer; mais un homme de talent doit ſentir combien ce caractere développé ſeroit digne de la ſcene comique.

La prédilection aveugle & cruelle d'une mauvaiſe mere pour l'un de ſes enfants, & les chagrins qu'elle ſe prépare; l'attention d'une bonne mere à diriger l'inclination de ſa fille, & le ſuccès qui en eſt le prix, ſont encore des ſujets fort au-deſſus de l'eſquiſſe que j'en ai donnée.

Perſuadé qu'un mari eſt ſouvent complice des égarements de ſa femme, ou

par un excès de foibleſſe, ou par excès de rigueur, j'ai voulu rendre ſenſible cette vérité : qu'il y a peu de femmes qu'on ne retînt dans le devoir avec de la raiſon, de la douceur & du courage. Mais le caractere du *bon Mari*, n'eſt pas de ceux dont il ſuffit de tracer l'eſquiſſe. Comme il tient le milieu entre deux excès oppoſés, ce ſont les nuances qui le diſtinguent ; & j'y ai donné tous mes ſoins.

Le ridicule que j'ai attaqué dans le *Connoiſſeur*, eſt trop nuiſible aux Lettres pour mériter des ménagements. J'avouerai cependant que des conſidérations perſonnelles m'ont engagé à l'adoucir. J'ai pris le Connoiſſeur bonhomme, au-lieu du Connoiſſeur jaloux & tyrannique, qui veut protéger les talents en dépit d'eux-mêmes, & qui perſécute ſourdement tous ceux qu'il ne peut ſubjuguer. C'eſt au Théâtre à en faire juſtice. Pour moi, j'ai mieux aimé détourner les yeux de ſur mes modeles, que de les peindre trop reſſemblants. On verra de même que ſi j'ai deſſiné de fantaiſie les perſonnages de quelques prétendus beaux-eſprits, ce n'eſt pas faute d'en avoir eu de plus ridicules & de plus mépriſables à copier d'après nature ; mais

j'aime encore moins la vérité que je ne hais la ſatyre.

Les plaintes des peres ſur les égarements de leurs fils, ne ſont que trop fréquentes & que trop bien fondées; mais n'ont-ils eux-mêmes aucune négligence à ſe reprocher? Quels ſacrifices ont-ils faits au grand intérêt de prévenir ou de corriger dans leurs enfants les vices dont ils ſe plaignent? J'ai tâché de leur faire voir de quoi un bon pere eſt capable, & cet exemple m'a paru mériter le titre de l'*Ecole des Peres.*

La réflexion, & l'étude du monde, m'ont fourni de nouveaux ſujets. On voit des époux dignes de s'aimer, en défiance l'un de l'autre, paſſer de la froideur à l'antipathie, & d'une prévention injuſte ſe faire à tous deux un malheur réel. C'eſt ce que j'ai peint dans *le Mari Sylphe.* Le moyen de conciliation que j'ai pris, eſt un peu ſingulier; mais il eſt reçu au Théâtre : il n'y a de moi dans cette Fable que les détails épiſodiques, les caracteres, & la moralité.

Rien de plus heureux pour un homme foible, que l'aſcendant qu'auroit ſur lui une femme vertueuſe & ſage. L'exemple que j'en ai tracé dans *la Femme com-*

me il y en a peu, eſt aſſez rare, & le titre l'annonce; mais il peut être encourageant.

Les hommes, ſi délicats entre eux ſur les loix de l'honnêteté, ſemblent s'en être diſpenſés à l'égard des femmes. Le crime de la ſéduction eſt, pour la plupart, une gentilleſſe : loin d'en rougir, ils en font vanité. C'eſt à rendre odieux ce vice de nos mœurs, qu'eſt deſtiné le Conte intitulé : *Laurette*.

Dans l'*Amitié à l'épreuve*, j'ai peint des mœurs bien différentes. On y voit la vertu expoſée au plus dangereux de tous les combats. Je l'ai rendue victorieuſe, mais de maniere à inſpirer, je crois, à l'homme le plus ſûr de lui-même, la crainte d'un pareil danger.

En écrivant ſur la Comédie du Miſanthrope, j'avançai, il y a quelque temps, que Moliere, dans le perſonnage de Philinte, avoit prétendu oppoſer à Alceſte un homme du monde, & non pas un ſage. Il m'eſt venu depuis dans la penſée d'eſſayer comment le Miſanthrope auroit ſoutenu le contraſte d'un homme vraiment vertueux. C'eſt ce foible eſſai que je donne, ſous le titre du *Miſanthrope corrigé*.

Il eſt des caracteres qui, pour être

présentés dans toute leur force, exigent des combinaisons & des développements dont un Conte n'est pas susceptible; je ne puis que les indiquer. Il en est d'autres qui ne sont pas assez généraux pour être peints sans donner lieu aux applications personnelles; je m'abstiens même de les désigner. On sait combien la fausse clef des caracteres a chagriné leur Auteur; (*) & je ne dois pas ignorer de quoi les méchants sont capables.

Quelquefois il s'est présenté des sujets qui, sans avoir une moralité directement relative à nos mœurs, me donnoient des situations touchantes, ou des tableaux intéressants : tels sont *Lausus* & *Lydie*, *la Bergere des Alpes*, *Annette* & *Lubin*, *les Mariages Samnites;* mais dans ceux-là même j'ai eu pour objet de rendre la vertu aimable. Enfin, j'ai tâché par-tout de peindre ou les mœurs de la société, ou les sentiments de la nature; & c'est ce qui m'a fait donner à ce Recueil le titre de *CONTES MORAUX*.

A la vérité des caracteres, j'ai voulu joindre la simplicité des moyens, & je n'ai guere pris que les plus familiers. Ainsi un petit serin me sert à détromper & à

(*) LA BRUYERE.

guérir une femme de l'aveugle paſſion qui l'obſede ; ainſi quelques traits changés à un tableau réconcilient deux époux ; ainſi la nouvelle du jour, le ſpectacle, le jeu, la promenade, ſont les épreuves qui développent les caracteres de deux amants, & qui éclairent une jeune perſonne ſur le choix d'un époux digne d'elle.

Je dirai peu de choſe du ſtyle : quand c'eſt moi qui raconte, je me livre à l'impreſſion actuelle du ſentiment ou de l'image que je dois rendre : c'eſt mon ſujet qui me donne le ton. Quand je fais parler mes perſonnages, tout l'art que j'y employe eſt d'être préſent à leur entretien, & d'écrire ce que je crois entendre. En général, la plus naïve imitation de la nature dans les mœurs & dans le langage, eſt ce que j'ai recherché dans ces Contes. S'ils n'ont pas ce mérite, ils n'en ont aucun.

Je propoſai, il y a quelques années, dans l'un des articles de l'Encyclopédie, de ſupprimer les *dit-il*, & les *dit-elle*, du dialogue vif & preſſé. J'en ai fait l'eſſai dans ces Contes ; & il me ſemble qu'il a réuſſi. Cette maniere de rendre le récit plus rapide, n'eſt pénible qu'au premier inſtant : dès qu'on y

eſt accoutumé, il fait briller le talent de bien lire.

Lorſqu'on fit la ſeconde édition de ce Recueil, je voulus qu'on imprimât ſéparément les trois Contes nouveaux que je donnois alors, & qui manquoient à la premiere. J'aurois ménagé au Public dans celle-ci la même facilité de compléter les précédentes ; mais pour exiger d'un Libraire ce ſurcroît de dépenſe, il faudroit pouvoir lui ſauver la fraude des contrefaçons.

Je n'ai pu voir ſans émulation mes Contes, dans leur nouveauté, traduits en Italien, en Allemand, deux fois en Anglois, & mis en action avec ſuccès ſur les Théâtres de Paris & de Londres. Ces encouragements ont produit un effet tout oppoſé à la négligence, & j'eſpere que le Public daignera s'en appercevoir.

Les nouveaux Contes que je publie ſont, *le Mari Sylphe*, *Laurette*, *la Femme comme il y en a peu*, *l'Amitié à l'épreuve*, & *le Miſanthrope corrigé*. Ces ſujets peuvent n'être pas tous également heureux ; mais l'attention que j'ai donnée aux détails & au ſtyle, eſt par-tout la même.

C'eſt dans le deſſein de varier les tons,

ou de rapprocher les contrastes, que j'ai changé, dans cette édition, l'ordre observé dans les premieres, & entre-mêlé quelques-uns des nouveaux Contes parmi les anciens.

Les soins qu'on s'est donnés pour embellir cete édition, lui assurent un avantage incontestable sur toutes les éditions furtives ; & c'est en partie dans cette vue, qu'on s'est mis en fraix pour le décorer.





TABLE DES CONTES

Contenus dans le Tome premier.

Fin de la Table du Tome I.

CONTES



CONTES *MORAUX.*

ALCIBIADE, *ou* LE MOI.



LA nature & la fortune sembloient avoir conspiré au bonheur d'Alcibiade. Richesses, talents, beauté, naissance, la fleur de l'âge & de la santé; que de titres pour avoir tous les ridicules! Alcibiade n'en avoit qu'un : il vouloit être aimé pour lui-même. Depuis la coquetterie jusqu'à la sagesse, il avoit tout séduit dans Athenes; mais en lui, étoit-ce bien lui qu'on aimoit? Cette délicatesse lui prit un matin, comme il venoit de faire sa cour à une prude : c'est le moment des réflexions. Alcibiade en fit sur ce qu'on appelle le sentiment pur, la métaphysique de l'amour. Je suis bien dupe, disoit-il, de prodiguer mes soins à une femme qui ne m'aime

peut-être que pour elle-même! Je le saurai, de par tous les Dieux; & s'il en est ainsi, elle peut chercher parmi nos athletes un soupirant qui me remplace.

La belle prude, suivant l'usage, opposoit toujours quelque foible résistance aux desirs d'Alcibiade. C'étoit une chose épouvantable! elle ne pouvoit y penser sans rougir. Il falloit aimer comme elle aimoit, pour s'y résoudre. Elle auroit voulu, pour tout au monde, qu'il fût moins jeune & moins empressé. Alcibiade la prit au mot. Je m'apperçois, Madame, lui dit-il un jour, que ces complaisances vous coûtent: hé bien, je veux vous donner une preuve de l'amour le plus parfait. Oui, je consens, puisque vous le voulez, que nos ames seules soient unies, & je vous donne ma parole de n'exiger rien de plus.

La prude loua cette résolution d'un air bien capable de la faire évanouir; mais Alcibiade tint bon. Elle en fut surprise & piquée; cependant il fallut dissimuler.

Le jour suivant, tout ce que le déshabillé peut avoir d'agaçant fut mis en usage. La vivacité du desir brilloit dans les yeux de la prude; dans son maintien, la nonchalance & la volupté. Les voiles les plus légers, le désordre le plus favorable; tout en elle invitoit Alcibiade à

s'oublier. Il apperçut le piege. Quelle victoire, lui dit-il, Madame, quelle victoire à remporter sur moi-même! Je vois bien que l'amour m'éprouve, & je m'en applaudis : la délicatesse de mes sentiments en éclatera davantage. Ces voiles transparents & légers, ces coussins dont la volupté semble avoir formé son trône, votre beauté, mes desirs; combien d'ennemis à vaincre! Ulysse n'y échapperoit pas, Hercule y succomberoit. Je serai plus sage qu'Ulysse, & moins fragile qu'Hercule. Oui, je vous prouverai que le seul plaisir d'aimer peut tenir lieu de tous les plaisirs. Vous êtes charmant, lui dit-elle, & je puis me flatter d'avoir un amant unique; je ne crains qu'une chose, c'est que votre amour ne s'affoiblisse par la rigueur. Au contraire, interrompit vivement Alcibiade, il n'en sera que plus ardent. — Mais, mon cher enfant, vous êtes jeune; il est des moments où l'on n'est pas maître de soi; & je crois votre fidélité bien hasardée, si je vous livre à vos desirs. — Soyez tranquille, Madame; je vous réponds de tout. Si je puis vaincre mes desirs auprès de vous, auprès de qui n'en serai-je pas le maître? — Vous me promettez du moins, lui dit-elle, que s'ils deviennent trop pressants, vous m'en ferez l'aveu? Je ne veux point qu'une mauvaise honte vous retienne. Ne vous piquez pas de

me tenir parole : il n'eſt rien que je ne vous pardonne plutôt qu'une infidélité. — Oui, Madame, je vous avouerai ma foibleſſe de la meilleure foi du monde, quand je ſerai prêt à y ſuccomber : mais laiſſez-moi du moins éprouver mes forces ; je ſens qu'elles iront encore loin, & j'eſpere que l'amour m'en donnera de nouvelles. La prude étoit furieuſe ; mais, ſans ſe démentir, elle ne pouvoit ſe plaindre : elle ſe contraignit encore, dans l'eſpoir qu'à une nouvelle épreuve Alcibiade ſuccomberoit. Il reçut le lendemain, à ſon réveil, un billet conçu en ces termes : „ J'ai paſſé la plus cruelle nuit ; „ venez me voir. Je ne puis vivre ſans vous.

Il arrive chez la prude. Les rideaux des fenêtres n'étoient qu'entr'ouverts ; un jour tendre ſe gliſſoit dans l'appartement à travers des ondes de pourpre. La prude étoit encore dans un lit parſemé de roſes. Venez, lui dit-elle d'une voix plaintive, venez calmer mes inquiétudes. Un ſonge affreux m'a tourmentée cette nuit : j'ai cru vous voir aux genoux d'une rivale. Ah ! j'en frémis encore ! Je vous l'ai dit, Alcibiade, je ne puis vivre dans la crainte que vous me ſoyez infidele ; mon malheur ſeroit d'autant plus ſenſible, que j'en ſerois moi-même la cauſe, & je veux du moins n'avoir rien à me reprocher. Vous avez beau me promettre de vous vaincre ;

vous êtes trop jeune pour le pouvoir long-temps. Ne vous connois-je pas? Je sens que j'ai trop exigé de vous, je sens qu'il y a de l'imprudence & de la cruauté à vous imposer une loi si dure. Comme elle parloit ainsi de l'air du monde le plus touchant, Alcibiade se jetta à ses pieds. Je suis bien malheureux, lui dit-il, Madame, si vous ne m'estimez pas assez pour me croire capable de m'attacher à vous par les seuls liens du sentiment! Après tout, de quoi me suis-je privé? De ce qui déshonore l'amour. Je rougis de voir que vous comptiez ce sacrifice pour quelque chose. Mais fût-il aussi grand que vous vous l'imaginez, je n'en aurai que plus de gloire. Non, mon cher Alcibiade, lui dit la prude en lui tendant la main, je ne veux point d'un sacrifice qui te coûte : je suis trop sûre & trop flattée de l'amour pur & délicat que tu m'as si bien témoigné. Sois heureux, j'y consens. Je le suis, Madame, s'écria-t-il, du bonheur de vivre pour vous : cessez de me soupçonner & de me plaindre ; vous voyez l'amant le plus fidele, le plus tendre, le plus respectueux.... Et le plus sot, interrompit-elle en tirant brusquement ses rideaux, & elle appella ses esclaves. Alcibiade sortit furieux de n'avoir été aimé que comme un autre, & bien résolu de ne plus revoir une femme qui ne l'avoit pris que pour son

plaisir. Ce n'est pas ainsi, dit-il, qu'on aime dans l'âge de l'innocence; & si la jeune Glicérie éprouvoit pour moi ce que ses yeux semblent me dire, je suis bien certain que ce seroit de l'amour tout pur.

Glicérie, dans sa quinzieme année, attiroit déja les vœux de la plus brillante jeunesse. Qu'on imagine une rose au moment de s'épanouir, tels étoient la fraîcheur & l'éclat de sa beauté.

Alcibiade se présenta, & ses rivaux se dissiperent. Ce n'étoit point encore l'usage à Athenes de s'épouser pour se haïr, & pour se mépriser le lendemain; & l'on donnoit aux jeunes gens, avant l'hymen, le loisir de se voir & de se parler avec une liberté décente. Les filles ne se reposoient pas sur leurs gardiens du soin de leur vertu; elles se donnoient la peine d'être sages elles-mêmes. La pudeur n'a commencé à combattre foiblement, que depuis qu'on lui a dérobé les honneurs de la victoire. Celle de Glicérie fit la plus belle défense. Alcibiade n'oublia rien pour la surprendre ou pour la gagner. Il loua la jeune Athénienne sur ses talents, ses graces, sa beauté; il lui fit sentir, dans tout ce qu'elle disoit, une finesse qu'elle n'y avoit pas mise, & une délicatesse dont elle ne se doutoit pas. Quel dommage qu'avec tant de charmes, elle n'eût pas un cœur sensible! Je vous adore,

lui disoit-il, & je suis heureux, si vous m'aimez. Ne craignez pas de me le dire : une candeur ingénue est la vertu de votre âge. On a beau donner le nom de prudence à la dissimulation; cette belle bouche n'est pas faite pour trahir les sentiments de votre cœur : qu'elle soit l'organe de l'amour; c'est pour lui-même qu'il l'a formée. Si vous voulez que je sois sincere, lui répondit Glicérie, avec une modestie mêlée de tendresse, faites du moins que je puisse l'être sans rougir. Je veux bien ne pas trahir mon cœur, mais je veux aussi ne pas trahir mon devoir; & je trahirois l'un ou l'autre, si j'en disois davantage. Glicérie vouloit, avant de s'expliquer, que leur hymen fût conclu. Alcibiade vouloit qu'elle s'expliquât avant de penser à l'hymen. Il sera bien temps, disoit-il, de m'assurer de votre amour, quand l'hymen vous en aura fait un devoir, & que je vous aurai réduite à la nécessité de feindre. C'est aujourd'hui que vous êtes libre, qu'il seroit flatteur pour moi d'entendre de votre bouche l'aveu désintéressé d'un sentiment naturel & pur. — Hé bien, soyez content, & ne me reprochez plus de n'avoir pas un cœur sensible; il l'est du moins depuis que je vous vois. Je vous estime assez pour vous confier mon secret; mais à présent qu'il m'est échappé, j'exige de vous une complaisan-

ce; c'eſt de ne me plus parler tête-à-tête, que vous ne ſoyez d'accord avec ceux dont je dépends. L'aveu qu'Alcibiade venoit d'obtenir, auroit fait le bonheur d'un amant moins difficile; mais ſa chimere l'occupoit. Il voulut voir juſqu'au bout s'il étoit aimé pour lui-même. Je ne vous diſſimulerai pas, lui dit-il, que la démarche que je vais faire peut avoir un mauvais ſuccès. Vos parents me reçoivent avec une politeſſe froide, que j'aurois priſe pour un congé, ſi le plaiſir de vous voir n'eût vaincu ma délicateſſe; mais ſi j'oblige votre pere à s'expliquer, il ne ſera plus temps de feindre. Il eſt membre de l'Aréopage; Socrate, le plus vertueux des hommes, y eſt ſuſpect & odieux; je ſuis l'ami & le diſciple de Socrate, & je crains bien que la haine qu'on a pour lui ne s'étende juſqu'à moi. Mes craintes vont trop loin peut-être; mais enfin, ſi votre pere nous ſacrifie à ſa politique, s'il me refuſe votre main, à quoi vous déterminez-vous? A être malheureuſe, lui répondit Glicérie, & à céder à ma deſtinée. — Vous ne me verrez donc plus? — Si l'on me défend de vous voir, il faudra bien que j'obéiſſe. — Vous obéirez donc auſſi, ſi l'on vous propoſe un autre époux? — Je ſerai la victime de mon devoir. — Et par devoir vous aimerez l'époux qu'on vous aura choiſi? — Je tâcherai de ne le

point haïr. Mais quelles questions vous me faites! Que penseriez-vous de moi, si j'avois d'autres sentiments? — Que vous m'aimeriez comme on doit aimer. — Il est trop vrai que je vous aime. — Non, Glicérie, l'amour ne connoît point de loi; il est au-dessus de tous les obstacles. Mais je vous rends justice : ce sentiment est trop fort pour votre âge : il veut des ames fermes & courageuses, que les difficultés irritent, & que les revers n'étonnent pas. Un tel amour est rare, je l'avoue. Vouloir un état, un nom, une fortune dont on dispose, se jetter enfin dans les bras d'un mari pour se sauver de ses parents; voilà ce qu'on appelle amour, & voilà ce que j'appelle desir de l'indépendance. Vous êtes bien le maître, lui dit-elle, les larmes aux yeux, d'ajouter l'injure au reproche. Je ne vous ai rien dit que de tendre & d'honnête. Ai-je balancé un moment à vous sacrifier vos rivaux? Ai-je hésité à vous avouer votre triomphe? Que me demandez-vous de plus? Je vous demande, lui dit-il, de me jurer une constance à toute épreuve, de me jurer que vous serez à moi, quoi qu'il arrive, & que vous ne serez qu'à moi. — En vérité, Seigneur, c'est ce que je ne ferai jamais. — En vérité, Madame, je devois m'attendre à cette réponse, & je rougis de m'y être exposé. A ces mots, il se

retira outré de colere, & se disant à lui-même : J'étois bien bon d'aimer un enfant qui n'a point d'ame, & dont le cœur ne se donne que par avis de parents !

Il y avoit dans Athenes une jeune veuve qui paroissoit inconsolable de la perte de son époux. Alcibiade lui rendit, comme tout le monde, les premiers devoirs, avec le sérieux que la bienséance impose auprès des personnes affligées. La veuve trouva un soulagement sensible dans les entretiens de ce disciple de Socrate, & Alcibiade un charme inexprimable dans les larmes de la veuve. Cependant leur morale s'égayoit de jour en jour. On fit l'éloge des bonnes qualités du défunt, & puis on convint des mauvaises. C'étoit bien le plus honnête homme du monde ! mais il n'avoit précisément que le sens commun. Il étoit assez bien de figure, mais sans élégance & sans grace ; rempli d'attentions & de soins, mais d'une assiduité fatigante. Enfin, on étoit au désespoir d'avoir perdu un si bon mari, mais bien résolu à n'en pas prendre un second. Eh ! quoi, dit Alcibiade, à votre âge, renoncer à l'hymen ! Je vous avoue, répondit la veuve, qu'autant l'esclavage me répugne, autant la liberté m'effraye. A mon âge, livrée à moi-même, & ne tenant à rien, que vais-je devenir ? Alcibiade ne manqua pas de lui insinuer qu'en-

tre l'efclavage de l'hymen & l'abandon du veuvage, il y auroit un milieu à prendre; & qu'à l'égard des bienféances, rien au monde n'étoit plus facile à concilier avec un tendre attachement. On fut révolté de cette propofition; on eût mieux aimé mourir. Mourir dans l'âge des amours & des graces! il étoit facile de faire voir le ridicule d'un tel projet, & la veuve ne craignoit rien tant, que de fe donner des ridicules. Il fut donc réfolu qu'elle ne mourroit pas; il étoit déjà décidé qu'elle ne pouvoit vivre fans tenir à quelque chofe, ce quelque chofe devoit être un amant; & fans prévention, elle ne connoiffoit point d'homme plus digne qu'Alcibiade de lui plaire & de l'attacher. Il redoubla fes affiduités; d'abord elle s'en plaignit, bientôt elle s'y accoutuma, enfin elle y exigea du myftere; &, pour éviter les imprudences, on s'arrangea décemment.

Alcibiade étoit au comble de fes vœux. Ce n'étoit ni les plaifirs de l'amour, ni les avantages de l'hymen qu'on aimoit en lui, c'étoit lui-même; du moins le croyoit-il ainfi. Il triomphoit de la douleur, de la fageffe, de la fierté d'une femme, qui n'exigeoit de lui que du fecret & de l'amour. La veuve de fon côté s'applaudiffoit de tenir fous fes loix l'objet de la jaloufie de toutes les beautés de la Grece. Mais

combien peu de perſonnes ſavent jouir ſans confidents! Alcibiade, amant ſecret, n'étoit qu'un amant comme un autre, & le plus beau triomphe n'eſt flatteur qu'autant qu'il eſt ſolemnel. Un Auteur a dit que ce n'eſt pas tout que d'être dans une belle campagne, ſi l'on n'a quelqu'un à qui l'on puiſſe dire : La belle campagne! La veuve trouva de même que ce n'étoit pas aſſez d'avoir Alcibiade pour amant, ſi elle ne pouvoit dire à quelqu'un : J'ai pour amant Alcibiade. Elle en fit donc la confidence à une amie intime, qui le dit à ſon amant, & celui-ci à toute la Grece. Alcibiade étonné qu'on publiât ſon aventure, crut devoir en avertir la veuve, qui l'accuſa d'indiſcrétion. Si j'en étois capable, lui dit-il, je laiſſerois courir des bruits que j'aurois voulu répandre; & je ne ſouhaite rien tant que de les faire évanouir. Obſervons-nous avec ſoin, évitons en public de nous trouver enſemble; & quand le haſard nous réunira, ne vous offenſez point de l'air diſtrait & diſſipé que j'affecterai auprès de vous. La veuve reçut tout cela d'aſſez mauvaiſe humeur. Je ſens bien, lui dit-elle, que vous en ſerez plus à votre aiſe: les aſſiduités, les attentions vous gênent, & vous ne demandez pas mieux que de pouvoir voltiger. Mais, moi, quelle contenance voulez-vous que je tienne? Je ne ſaurois prendre

ſur moi d'être coquette : ennuyée de tout en votre abſence, rêveuſe & embarraſſée auprès de vous, j'aurai l'air d'être jouée, & je le ſerai peut-être en effet. Si l'on eſt perſuadé que vous m'avez, il n'y a plus aucun remede : le Public ne revient pas. Quel ſera donc le fruit de ce prétendu myſtere ? Nous aurons l'air, vous, d'un amant détaché, moi, d'une amante délaiſſée. Cette réponſe de la veuve ſurprit Alcibiade ; la conduite qu'elle tint, acheva de le confondre. Chaque jour elle ſe donnoit plus d'aiſance & de liberté. Au ſpectacle, elle exigeoit qu'il fût aſſis derriere elle, qu'il lui donnât la main pour aller au Temple, qu'il fût de ſes promenades & de ſes ſoupers. Elle affectoit ſur-tout de ſe trouver avec ſes rivales : & au milieu de ce concours, elle vouloit qu'il ne vît qu'elle. Elle lui commandoit d'un ton abſolu, le regardoit avec myſtere, lui ſourioit d'un air d'intelligence, & lui parloit à l'oreille avec cette familiarité qui annonce au Public qu'on eſt d'accord. Il vit bien qu'elle le menoit par-tout, comme un eſclave enchaîné à ſon char. J'ai pris des airs pour des ſentiments, dit-il avec un ſoupir : ce n'eſt pas moi qu'elle aime, c'eſt l'éclat de ma conquête ; elle me mépriſeroit, ſi elle n'avoit point de rivales. Apprenons-lui que la vanité n'eſt pas digne de fixer l'amour.

La jalousie des Philosophes ne pouvoit pardonner à Socrate de n'enseigner en public que la vérité & la vertu : on portoit chaque jour à l'Aréopage les plaintes les plus graves contre ce dangereux citoyen. Socrate, occupé à faire du bien, laissoit dire de lui tout le mal qu'on imaginoit : mais Alcibiade, dévoué à Socrate, faisoit face à ses ennemis. Il se présentoit aux Magistrats ; il leur reprochoit d'écouter des lâches, & d'épargner des imposteurs ; & ne parloit de son maître que comme du plus juste & du plus sage des mortels. L'enthousiasme rend éloquent : dans les conférences qu'il eut avec l'un des Membres de l'Aréopage, en présence de la femme du Juge, il parla avec tant de douceur & de véhémence, de sentiment & de raison, sa beauté s'anima d'un feu si noble & si touchant, que cette femme vertueuse en fut émue jusqu'au fond de l'ame. Elle prit son trouble pour de l'admiration. Socrate, dit-elle à son époux, est en effet un homme divin, s'il fait de semblables disciples. Je suis enchantée de l'éloquence de ce jeune homme : il n'est pas possible de l'entendre sans devenir meilleur. Le Magistrat, qui n'avoit garde de soupçonner la sagesse de son épouse, rendit à Alcibiade l'éloge qu'elle avoit fait de lui. Alcibiade en fut flatté : il demanda au mari la permission de cultiver l'estime de sa fem-

me. Le bon homme l'y invita. Ma femme, dit-il, eſt philoſophe auſſi, & je ſerai bien-aiſe de vous voir aux priſes. Rodope (c'étoit le nom de cette femme reſpectable) ſe piquoit en effet de philoſophie; & celle de Socrate, dans la bouche d'Alcibiade, la gagnoit de plus en plus. J'oubliois de dire qu'elle étoit dans l'âge où l'on n'eſt plus jolie, mais où l'on eſt encore belle, où l'on eſt peut-être un peu moins aimable, mais où l'on ſait beaucoup mieux aimer. Alcibiade lui rendit des devoirs : elle ne ſe défia ni de lui, ni d'elle-même. L'étude de la ſageſſe rempliſſoit tous leurs entretiens. Les leçons de Socrate paſſoient de l'ame d'Alcibiade dans celle de Rodope; & dans ce paſſage, elles prenoient de nouveaux charmes : c'étoit un ruiſſeau d'eau pure qui couloit au travers des fleurs. Rodope en étoit chaque jour plus altérée : elle ſe faiſoit définir, ſuivant les principes de Socrate, la ſageſſe & la vertu, la juſtice & la vérité. L'amitié vint à ſon tour; & après en avoir approfondi l'eſſence, je voudrois bien ſavoir, dit Rodope, quelle différence met Socrate entre l'amour & l'amitié ? Quoique Socrate ne ſoit point de ces Philoſophes qui analyſent tout, lui répondit Alcibiade, il diſtingue trois amours : l'un groſſier & bas, qui nous eſt commun avec les animaux; c'eſt l'attrait du beſoin & le goût du plaiſir :

l'autre pur & célefte, qui nous rapproche des Dieux; c'eſt l'amitié plus vive & plus tendre: le troiſieme enfin, qui participe des deux premiers, tient le milieu entre les Dieux & les brutes, & ſemble le plus naturel aux hommes; c'eſt le lien des ames cimenté par celui des ſens.

Socrate donne la préférence au charme pur de l'amitié; mais comme il ne fait point un crime à la nature d'avoir uni l'eſprit à la matiere, il n'en fait pas un à l'homme de ſe reſſentir de ce mêlange dans ſes penchants & dans ſes plaiſirs. C'eſt ſur-tout lorſque la nature a pris ſoin d'unir un beau corps avec une belle ame, qu'il veut qu'on reſpecte l'ouvrage de la nature; car quelque laid que ſoit Socrate, il rend juſtice à la beauté. S'il ſavoit, par exemple, avec qui je m'entretiens de philoſophie, je ne doute pas qu'il ne me fît une querelle d'employer ſi mal mes leçons. Je vous diſpenſe d'être galant, interrompit Rodope: je parle à un ſage; & tout jeune qu'il eſt, je veux qu'il m'éclaire, & non pas qu'il me flatte. Revenons aux principes de votre maître. Il permet l'amour, dites-vous, mais en connoît-il les égarements & les excès? Oui, Madame, comme il connoît ceux de l'ivreſſe, & il ne laiſſe pas de permettre le vin. La comparaiſon n'eſt pas juſte, dit Rodope: on eſt libre de choiſir ſes vins, & d'en modérer

l'usage ; a-t-on la même liberté en amour ? il est sans choix & sans mesure. Oui, sans doute, reprit Alcibiade, dans un homme sans mœurs & sans principes ; mais Socrate commence par former des hommes éclairés & vertueux, & c'est à ceux-là qu'il permet l'amour. Il sait bien qu'ils n'aimeront rien que d'honnête, & alors on ne court aucun risque à aimer à l'excès. L'ascendant mutuel de deux ames vertueuses ne peut que les rendre plus vertueuses encore. Chaque réponse d'Alcibiade applanissoit quelque difficulté dans l'esprit de Rodope, & rendoit le penchant qui l'attiroit vers lui plus glissant & plus rapide. Il ne restoit plus que la foi conjugale, & c'étoit-là le nœud gordien. Rodope n'étoit pas de celles avec qui on le tranche, il falloit le dénouer : Alcibiade s'y prit de loin. Comme ils en étoient un jour sur l'article de la société : Le besoin, dit Alcibiade, a réuni les hommes, l'intérêt commun a réglé leurs devoirs, & les abus ont produit les loix. Tout cela est sacré ; mais tout cela est étranger à notre ame. Comme les hommes ne se touchent qu'au-dehors, les devoirs mutuels qu'ils se sont imposés ne passent point la superficie. La nature seule est la législatrice du cœur : elle seule peut inspirer la reconnoissance, l'amitié, l'amour : le sentiment ne sauroit être un devoir d'institution. Delà vient,

par exemple, que, dans le mariage, on ne peut ni promettre ni exiger qu'un attachement corporel. Rodope, qui avoit goûté le principe, fut effrayée de la conféquence : Quoi! dit-elle, je n'aurois promis à mon mari que de me comporter comme fi je l'aimois ! — Qu'avez-vous donc pu lui promettre ? De l'aimer en effet, lui répondit-elle d'une voix mal affurée. — Il vous a donc promis à fon tour d'être non-feulement aimable, mais de tous les hommes le plus aimable à vos yeux ? — Il m'a promis d'y faire fon poffible, & il me tient parole. — Eh bien, vous faites votre poffible auffi pour l'aimer uniquement; mais ni l'un ni l'autre vous n'êtes garants du fuccès. Voilà une morale affreufe, s'écria Rodope ? — Heureufement, Madame, elle n'eft pas fi affreufe : il y auroit trop de coupables, fi l'amour conjugal étoit un devoir effentiel. — Quoi, Seigneur, vous doutez ! — Je ne doute de rien, Madame; mais ma franchife peut vous déplaire, & je ne vous vois pas difpofée à l'imiter. Je croyois parler à un Philofophe, & je ne parlois qu'à une femme d'efprit. Je me retire confus de ma méprife; mais je veux vous donner pour adieux un exemple de fincérité. Je crois avoir des mœurs auffi pures, auffi honnêtes que la femme la plus vertueufe; je fais tout auffi-bien qu'elle à quoi nous engage

l'honneur & la religion du ferment; je connois les loix de l'hymen, & le crime de les violer: cependant euffé-je époufé mille femmes, je ne me ferois pas le plus léger reproche de vous trouver vous feule plus belle, plus aimable mille fois que ces mille femmes enfemble. Selon vous, pour être vertueufe, il ne faut avoir ni une ame ni des yeux; je vous félicite d'être arrivée à ce degré de perfection.

Ce difcours prononcé du ton du dépit & de la colere, laiffa Rodope dans un étonnement dont elle eut peine à revenir. Dès-lors Alcibiade ceffa de la voir. Elle avoit découvert dans fes adieux un intérêt plus vif que la chaleur de la difpute; elle fentit de fon côté que fes conférences philofophiques n'étoient pas ce qu'elle regrettoit le plus. L'ennui de tout, le dégoût d'elle-même, une répugnance fecrette pour les empreffements de fon mari; enfin, le trouble & la rougeur que lui caufoit le feul nom d'Alcibiade, tout lui faifoit craindre le danger de le revoir; & cependant elle brûloit du defir de le revoir encore. Son mari le lui ramena. Comme elle lui avoit fait entendre qu'ils s'étoient piqués l'un & l'autre fur une difpute de mots, le Magiftrat en fit une plaifanterie à Alcibiade, & l'obligea de revenir. L'entrevue fut férieufe; le mari s'en amufa quelque temps, mais fes affaires l'appelloient ailleurs.

Je vous laiſſe, leur dit-il, & j'eſpere qu'après vous être brouillés ſur les mots, vous vous réconcilierez ſur les choſes. Le bon homme n'y entendoit pas malice; mais ſa femme en rougit pour lui.

Après un aſſez long ſilence, Alcibiade prit la parole : Nos entretiens, Madame, faiſoient mes délices; & avec toutes les facilités poſſibles d'être diſſipé, vous m'aviez fait goûter & préférer à tout, les charmes de la ſolitude. Je n'étois plus au monde, je n'étois plus à moi-même, j'étois à vous tout entier. Ne penſez pas qu'un fol eſpoir de vous ſéduire & de vous égarer ſe fût gliſſé dans mon ame : la vertu, bien plus que l'eſprit & la beauté, m'avoit enchaîné ſous vos loix. Mais vous aimant d'un amour auſſi délicat que tendre, je me flattois de vous l'inſpirer. Cet amour pur & vertueux vous offenſe, ou plutôt il vous importune; car il n'eſt pas poſſible que vous le condamniez de bonne foi. Tout ce que je ſens pour vous, Madame, vous l'éprouvez pour un autre; vous me l'avez avoué. Je ne puis vous le reprocher, ni m'en plaindre; mais convenez que je ne ſuis pas heureux. Il n'y a peut-être qu'une femme dans Athenes qui ait de l'amour pour ſon mari, & c'eſt préciſément de cette femme que je deviens éperdu. En vérité, vous êtes bien fou pour le diſciple d'un

ſage ! lui dit Rodope en ſouriant. Il repliqua le plus ſérieuſement du monde ; elle repartit en badinant ; il lui prit la main, elle ſe fâcha ; il baiſa cette main, elle voulut ſe lever ; il la retint, elle rougit, & la tête tourna aux deux Philoſophes.

Il n'eſt pas beſoin de dire combien Rodope fut déſolée, ni comment elle ſe conſola : tout cela ſe ſuppoſe aiſément dans une femme vertueuſe & paſſionnée.

Elle trembloit ſur-tout pour l'honneur & le repos de ſon mari. Alcibiade lui fit le ſerment d'un ſecret inviolable ; mais la malice du Public le diſpenſa d'être indiſcret. On ſavoit bien qu'il n'étoit pas homme à parler ſans ceſſe de philoſophie à une femme aimable. Ses aſſiduités donnerent des ſoupçons ; les ſoupçons dans le monde valent des certitudes. Il fut décidé qu'Alcibiade avoit Rodope. Le bruit en vint aux oreilles de l'époux. Il n'avoit garde d'y ajouter foi ; mais ſon honneur & celui de ſa femme exigeoient qu'elle ſe mît au-deſſus du ſoupçon. Il lui parla de la néceſſité d'éloigner Alcibiade, avec tant de douceur, de raiſon & de confiance, qu'elle n'eut pas même la force de repliquer. Rien de plus accablant pour une ame ſenſible & naturellement vertueuſe, que de recevoir des marques d'eſtime qu'elle ne mérite plus.

Rodope, dès ce moment, résolut de ne plus voir Alcibiade; & plus elle sentoit pour lui de foiblesse, plus elle lui montra de fermeté dans la résolution qu'elle avoit prise de rompre avec lui sans retour. Il eut beau la combattre avec toute son éloquence. J'ai pu me laisser persuader, lui dit-elle, que les torts secrets qu'on avoit avec un mari, n'étoient rien; mais les seules apparences sont des torts réels, dès qu'elles attaquent son honneur, ou qu'elles troublent son repos. Je ne suis pas obligée à aimer mon époux, je veux le croire; mais le rendre heureux autant qu'il dépend de moi, est un devoir indispensable. — Ainsi, Madame, vous préférez son bonheur au mien? — Je préfere, lui dit-elle, mes engagements à mes inclinations: ce mot échappé sera ma derniere foiblesse. Eh! je me croyois aimé! s'écria Alcibiade avec dépit. Adieu, Madame: je vois bien que je n'ai dû mon bonheur qu'au caprice d'un moment. Voilà de nos honnêtes femmes! poursuivit-il. Quand elles nous prennent, c'est excès d'amour; quand elles nous quittent, c'est effort de vertu; & dans le fond, cet amour & cette vertu ne sont qu'une fantaisie qui leur vient, ou qui leur passe. J'ai mérité tous ces outrages, dit Rodope en fondant en larmes. Une femme qui ne s'est pas respectée, ne doit pas s'attendre à l'être. Il est

bien juste que nos foiblesses nous attirent des mépris.

Alcibiade, après tant d'épreuves, étoit bien convaincu qu'il ne falloit plus compter sur les femmes ; mais il n'étoit pas assez sûr de lui-même pour s'exposer à de nouveaux dangers ; & tout résolu qu'il étoit à ne plus aimer, il sentoit confusément le besoin d'aimer encore.

Dans cette inquiétude secrette, comme il se promenoit un jour sur le bord de la mer, il vit venir à lui une femme que sa démarche & sa beauté lui auroient fait prendre pour une Déesse, s'il ne l'eût pas reconnue pour la courtisanne Erigone. Il vouloit s'éloigner, elle l'aborda. Alcibiade, lui dit-elle, la Philosophie te rendra fou. Dis-moi, mon enfant, est-ce à ton âge qu'il faut s'ensevelir tout vivant dans ses idées creuses & tristes ? Crois-moi, sois heureux : l'on a toujours le temps d'être sage. Je n'aspire à être sage, lui dit-il, que dans le dessein d'être heureux. — La belle route pour arriver au bonheur ! Crois-tu que je me consume, moi, dans l'étude de la sagesse ? & cependant est-il d'honnête femme plus contente de son sort ? Ce Socrate t'a gâté : c'est dommage; mais il y a de la ressource, si tu veux prendre de mes leçons. Depuis long-temps j'ai des desseins sur toi : je suis jeune, belle & sensible, & je crois valoir,

ſans vanité, un Philoſophe à longue barbe. Ils enſeignent à ſe priver : triſte ſcience ! viens à mon école ; je t'apprendrai à jouir. Je ne l'ai que trop bien appris à mes dépens, lui dit Alcibiade : le faſte & les plaiſirs m'ont ruiné. Je ne ſuis plus cet homme opulent & magnifique que ſes folies ont rendu ſi célebre, & je ne me ſoutiens aujourd'hui qu'aux dépens de mes créanciers. — Bon ! eſt-ce-là ce qui te chagrine ? conſole-toi : j'ai de l'or, des pierreries à foiſon, & les folies des autres ſerviront à réparer les tiennes. Vous me flattez beaucoup, lui répondit Alcibiade, par des offres ſi obligeantes ; mais je n'en abuſerai point. — Que veux-tu dire avec ta délicateſſe ? l'amour ne rend-il pas tout commun ? D'ailleurs, qui s'imaginera que tu me doives quelque choſe ? tu n'es pas aſſez fat pour t'en vanter, & j'ai trop de vanité pour le publier moi-même. — Je vous avoue que vous me ſurprenez ; car enfin, vous avez la réputation d'être avare. — Avare ! oui, ſans doute, avec ceux que je n'aime pas, pour être prodigue avec celui que j'aime. Mes diamants me ſont bien chers, mais tu m'es plus cher encore ; & s'il le faut, tu n'as qu'à parler : demain je te les ſacrifie. Votre générosité, reprit Alcibiade, me confond & me pénetre : je vous donnerois le plaiſir de l'exercer, ſi je pouvois

du

du moins la reconnoître en jeune homme ; mais je ne dois pas vous diſſimuler que l'uſage immodéré des plaiſirs n'a pas ſeulement ruiné ma fortune : j'ai trouvé le ſecret de vieillir avant l'âge. Je le crois bien, reprit Erigone en ſouriant : tu as connu tant d'honnêtes femmes ! mais je vais bien plus te ſurprendre : un ſentiment vif & délicat eſt tout ce que j'attends de toi ; & ſi ton cœur n'eſt pas ruiné, tu as encore de quoi me ſuffire. Vous plaiſantez, dit Alcibiade ! — Point du tout. Si je prenois un Hercule pour amant, je voudrois qu'il fût un Hercule ; mais je veux qu'Alcibiade m'aime en Alcibiade, avec toute la délicateſſe de cette volupté tranquille, dont la ſource eſt dans le cœur. Si, du côté des ſens, tu me ménages quelque ſurpriſe, à la bonne heure : je te permets tout, & je n'exige rien. En vérité, dit Alcibiade, je demeure auſſi enchanté, que ſurpris ; & ſans l'inquiétude & la jalouſie que me cauſeroient mes rivaux... — Des rivaux ! tu n'en auras que de malheureux, je t'en donne ma parole. Tiens, mon ami, les femmes ne changent que par coquetterie ou par curioſité, & tu ſens bien que, chez moi, l'une & l'autre ſont épuiſées. Si je ne connoiſſois point les hommes, la parole que je te donne ſeroit un peu haſardée ; mais en te les ſacrifiant, je ſais bien ce que je fais. Après

il y a un bon moyen de te tranquillifer : j'ai une campagne affez loin d'Athenes, où les importuns ne viendront pas nous troubler. Te fens-tu capable d'y foutenir le tête-à-tête ? nous partirons quand tu voudras. Non, lui dit-il, mon devoir me retient pour quelque-temps à la Ville. Mais fi nous nous arrangeons enfemble, devons-nous nous afficher ? — Tu en es le maître : fi tu veux m'avouer, je te proclamerai; fi tu veux du myftere, je ferai plus difcrete & plus réfervée qu'une prude. Comme je ne dépends de perfonne, & que je ne t'aime que pour toi, je ne crains, ni ne defire d'attirer les yeux du Public. Ne te gêne point, confulte ton cœur; & fi je te conviens, mon foupé nous attend. Allons prendre à témoins de nos ferments, les Dieux du plaifir & de la joie. Alcibiade prit la main d'Erigone, & la baifant avec tranfport : Enfin, dit-il, j'ai trouvé de l'amour, & c'eft d'aujourd'hui que mon bonheur commence.

Ils arrivent chez la courtifanne. Tout ce que le goût peut inventer de délicat & d'exquis pour flatter tous les fens à la fois, fembloit concourir dans ce foupé délicieux à l'enchantement d'Alcibiade. C'étoit dans un fallon pareil que Vénus recevoit Adonis, lorfque les Amours leur verfoient le nectar, & que les Graces leur fervoient

l'ambroiſie. Quand j'ai pris, dit Erigone, le nom d'une des maîtreſſes de Bacchus, je ne me flattois pas de poſſéder un jour un mortel plus beau que le vainqueur de l'Inde. Que dis-je? un mortel! c'eſt Bacchus, Apollon & l'Amour que je poſſede, & je ſuis dans ce moment l'heureuſe rivale d'Erigone, de Calliope & de Pyſché. Je vous couronne donc, ô mon jeune Dieu, de pampre, de laurier & de myrthe: puiſſé-je raſſembler à vos yeux tous les attraits qu'ont adorés les immortels dont vous réuniſſez les charmes! Alcibiade, enivré d'amour-propre & d'amour, déploya tous ces talents enchanteurs qui ſéduiſoient la ſageſſe même. Il chanta ſon triomphe ſur la lyre. Il compara ſon bonheur à celui des Dieux, & il ſe trouva plus heureux, comme on le trouvoit plus aimable.

Après le ſoupé, il fut conduit dans un appartement voiſin, mais ſéparé, de celui d'Erigone. Repoſez-vous, mon cher Alcibiade, lui dit-elle en le quittant: puiſſe l'amour ne vous occuper que de moi dans vos ſonges! Daignez du moins me le faire croire; & ſi quelque autre objet vient s'offrir à votre penſée, épargnez ma délicateſſe; & par un menſonge complaiſant, réparez le tort involontaire que vous aurez eu pendant le ſommeil. Eh quoi! lui répondit tendrement Alcibiade, me réduirez-vous aux plai-

ſirs de l'illuſion! Vous n'aurez jamais avec moi, lui dit-elle, d'autres loix que vos deſirs. A ces mots, elle ſe retira en chantant.

Alcibiade tranſporté, s'écria : O pudeur! ô vertu! qu'êtes-vous donc; ſi dans un cœur où vous n'habitez point, ſe trouve l'amour pur & chaſte, l'amour, tel qu'il deſcendit des cieux pour animer l'homme encore innocent, & pour embellir la nature ? Dans cet excès d'admiration & de joie, il ſe leve, il va ſurprendre Erigone.

Erigone le reçut avec un ſouris. Senſible ſans emportement, ſon cœur ne ſembloit enflammé que des deſirs d'Alcibiade. Deux mois s'écoulerent dans cette union délicieuſe, ſans que la courtiſanne démentît un ſeul moment le caractere qu'elle avoit pris; mais le jour fatal approchoit, qui devoit diſſiper une illuſion ſi flatteuſe.

Les apprêts des jeux en l'honneur de Neptune faiſoient l'entretien de toute la jeuneſſe d'Athenes. Erigone parla de ces jeux, & de la gloire d'y remporter le prix, avec tant de vivacité, qu'elle fit concevoir à ſon amant le deſſein d'entrer dans la carriere, & l'eſpoir d'y triompher. Mais il vouloit lui ménager le plaiſir de la ſurpriſe.

Le jour que devoient ſe célébrer les jeux, Alcibiade la quitta pour s'y rendre. Si l'on nous

voyoit enſemble à ce ſpectacle, lui dit-il, on ne manqueroit pas d'en tirer des conſéquences; & nous ſommes convenus d'éviter juſqu'au ſoupçon. Rendons-nous au cirque, chacun de notre côté. Nous nous retrouverons ici après la fête, & je vous demande à ſoupé.

Le peuple s'aſſemble, on ſe place. Erigone ſe préſente, elle attire tous les regards. Les jolies femmes la voyent avec envie, les laides avec dépit, les vieillards avec regret, les jeunes gens avec un tranſport unanime. Cependant les yeux d'Erigone errants ſur cet amphithéâtre immenſe, ne cherchoient qu'Alcibiade. Tout-à-coup elle voit paroître devant la barriere les courſiers & le char de ſon amant : elle n'oſoit en croire ſes yeux; mais bientôt un jeune homme, plus beau que l'amour & plus fier que le Dieu Mars, s'élance ſur ce char brillant. C'eſt Alcibiade, c'eſt lui-même ! Ce nom paſſe de bouche en bouche; elle n'entend plus autour d'elle que ces mots : C'eſt Alcibiade, c'eſt la gloire & l'ornement de la jeuneſſe Athénienne. Erigone en pâlit de joie. Il jetta ſur elle un regard qui ſembloit être le préſage de la victoire. Les chars ſe rangent de front, la barriere s'ouvre, le ſignal ſe donne, la terre retentit en cadence ſous les pas des courſiers, un nuage de pouſſiere les enveloppe. Erigone ne reſpire plus. Toute ſon

ame eſt dans ſes yeux, & ſes yeux ſuivent le char de ſon amant à travers ces flots de pouſſiere. Les chars ſe ſéparent, les plus rapides ont l'avantage, celui d'Alcibiade eſt du nombre. Erigone tremblante fait des vœux à Caſtor, à Pollux, à Hercule, à Apollon : enfin, elle voit Alcibiade à la tête, & n'ayant plus qu'un concurrent. C'eſt alors que la crainte & l'eſpérance tiennent ſon ame ſuſpendue. Les roues des deux chars ſemblent tourner ſur le même eſſieu, & les chevaux conduits par les mêmes rênes. Alcibiade redouble d'ardeur, & le cœur d'Erigone ſe dilate; ſon rival force de vîteſſe, & le cœur d'Erigone ſe reſſerre de nouveau : chaque alternative lui cauſe une ſoudaine révolution. Les deux chars arrivent au terme; mais le concurrent d'Alcibiade l'a devancé d'un élan. Tout-à-coup mille cris font retentir les airs du nom de Piſicrate de Samos. Alcibiade conſterné ſe retire ſur ſon char, la tête penchée & les rênes flottantes, évitant de repaſſer du côté du cirque, où Erigone, accablée de confuſion, s'étoit couvert le viſage de ſon voile. Il lui ſembloit que tous les yeux, attachés ſur elle, lui reprochoient d'aimer un homme qui venoit d'être vaincu. Cependant un murmure général ſe fait entendre autour d'elle; elle veut voir ce qui l'excite : c'eſt Piſicrate qui ramene ſon char du

côté où elle eſt placée. Nouveau ſujet de confuſion & de douleur. Mais quelle eſt ſa ſurpriſe lorſque ce char s'arrêtant à ſes pieds, elle en voit deſcendre le vainqueur, qui vient lui préſenter la couronne triomphale ! Je vous la dois, lui dit-il, Madame, & je viens vous en faire hommage. Qu'on imagine, s'il eſt poſſible, tous les mouvements dont l'ame d'Erigone fut agitée à ce diſcours; mais l'amour y dominoit encore. Vous ne me devez rien, dit-elle à Piſicrate en rougiſſant : mes vœux, pardonnez ma franchiſe, mes vœux n'ont pas été pour vous. Ce n'en eſt pas moins, repliqua-t-il, le deſir de vaincre à vos yeux qui m'en a acquis la gloire. Si je n'ai pas été aſſez heureux pour vous intéreſſer au combat, que je le ſois du moins aſſez pour vous intéreſſer au triomphe. Alors il la preſſa de nouveau, de l'air du monde le plus touchant, de recevoir ſon offrande : tout le peuple l'y invitoit par des applaudiſſements redoublés. L'amour-propre enfin l'emporta ſur l'amour : elle reçut le laurier fatal, pour céder, dit-elle, aux acclamations & aux inſtances du peuple; mais, qui le croiroit? elle le reçut avec un air riant, & Piſicrate remonta ſur ſon char enivré d'amour & de gloire.

Dès qu'Alcibiade fut revenu de ſon premier abattement : Tu es bien foible & bien vain, ſe

dit-il à lui-même, de t'affliger à cet excès! Et de quoi? de ce qu'il se trouve dans le monde un homme plus adroit ou plus heureux que toi? Je vois ce qui te désole : tu aurois été transporté de vaincre aux yeux d'Erigone, & tu crains d'en être moins aimé aprés avoir été vaincu. Rends-lui plus de justice : Erigone n'est point une femme ordinaire; elle te saura gré de l'ardeur que tu as fait paroître : & quant au mauvais succès, elle sera la premiere à te faire rougir de ta sensibilité pour un si petit malheur. Allons la voir avec confiance. J'ai même lieu de m'applaudir de ce moment d'adversité : c'est pour son cœur une nouvelle épreuve, & l'amour me ménage un triomphe plus flatteur que n'eût été celui de la course. Plein de ces idées consolantes, il arrive chez Erigone; il trouve le char du vainqueur à la porte.

Ce fut pour lui un coup de foudre. La honte, l'indignation, le désespoir, s'emparent de son ame. Eperdu & frémissant, ses pas égarés se tournent comme d'eux-mêmes vers la maison de Socrate.

Le bon homme, qui avoit assisté aux jeux, accourut au-devant de lui. Fort bien, lui dit-il, vous venez vous consoler avec moi, parce que vous êtes vaincu? Je gage, libertin, que je ne vous aurois pas vu si vous aviez triomphé.

Je n'en ſuis pas moins reconnoiſſant. J'aime bien qu'on vienne à moi dans l'adverſité. Une ame enivrée de ſon bonheur s'épanche où elle peut; la confiance d'une ame affligée eſt plus flatteuſe & plus touchante. Avouez cependant que vos chevaux ont fait des merveilles. Comment donc! vous n'avez manqué le prix que d'un pas! vous pouvez vous vanter d'avoir, après Piſicrate de Samos, les meilleurs courſiers de la Grece; &, en vérité, il eſt bien glorieux pour un homme d'exceller en chevaux! Alcibiade confondu, n'entendit pas même la plaiſanterie de Socrate. Le Philoſophe, jugeant du trouble de ſon cœur par l'altération de ſon viſage: Qu'eſt-ce donc, lui dit-il, d'un ton plus ſérieux? une bagatelle, un jeu d'enfant vous affecte! Si vous aviez perdu un Empire, je vous pardonnerois à peine d'être dans l'état d'humiliation & d'abattement où je vous vois. Ah! mon cher maître, s'écrie Alcibiade, revenant à lui-même, qu'on eſt malheureux d'être ſenſible! il faut avoir une ame de marbre dans le ſiecle où nous vivons. J'avoue, reprit Socrate, que la ſenſibilité coûte cher quelquefois; mais c'eſt une ſi bonne choſe, qu'on ne ſauroit trop la payer. Voyons cependant ce qui vous arrive.

Alcibiade lui raconta ſes aventures avec la prude, la jeune fille, la veuve, la femme du

Magiſtrat, & la courtiſanne qui, dans l'inſtant même, venoit de le ſacrifier. De quoi vous plaignez-vous, lui dit Socrate, après l'avoir entendu ? Il me ſemble que chacune d'elles vous a aimé à ſa façon, de la meilleure foi du monde. La prude, par exemple, aime le plaiſir; elle le trouvoit en vous; vous l'en priviez, elle vous renvoye : ainſi des autres. C'eſt leur bonheur, n'en doutez pas, qu'elles cherchoient dans leur amant. La jeune fille y voyoit un époux qu'elle pouvoit aimer en liberté & avec décence; la veuve, un triomphe éclatant qui honoreroit ſa beauté; la femme du Magiſtrat, un homme aimable & diſcret, avec qui, ſans danger & ſans éclat, ſa philoſophie & ſa vertu pourroient prendre du relâche; la courtiſanne, un homme admiré, applaudi, deſiré par-tout, qu'elle auroit le plaiſir ſecret de poſſéder ſeule, tandis que toutes les beautés de la Grece ſe diſputeroient vainement la gloire de le captiver. Vous avouez donc, dit Alcibiade, qu'aucune d'elles ne m'a aimé pour moi ? Pour vous ! s'écria le philoſophe; ah, mon cher enfant ! qui vous a mis dans la tête cette prétention ridicule ? Perſonne n'aime que pour ſoi. L'amitié, ce ſentiment ſi pur, ne fonde elle-même ſes préférences que ſur l'intérêt perſonnel; & ſi vous exigez qu'elle ſoit déſintéreſſée, vous pouvez commencer par renon-

cer à la mienne. J'admire, poursuivit-il, comme l'amour-propre est sot dans ceux mêmes qui ont le plus d'esprit. Je voudrois bien savoir quel est ce *moi* que vous voulez qu'on aime en vous? La naissance, la fortune & la gloire, la jeunesse, les talents & la beauté, ne sont que des accidents. Rien de tout cela n'est vous, & c'est tout cela qui vous rend aimable. Le *moi*, qui réunit ces agréments, n'est en vous que le canevas de la tapisserie. La broderie en fait le prix. En aimant en vous tous ces dons, on les confond avec vous-même. Ne vous engagez pas, croyez-moi, dans des distinctions qu'on ne fait point, & prenez, comme on vous le donne, le résultat de ce mélange : c'est une monnoie dont l'alliage fait la consistance, & qui perd sa valeur au creuset. Au surplus, il en est de l'amour & de l'amitié, comme de tous les mouvements de l'ame : ce n'est jamais que son bien qu'elle cherche; & si du vôtre elle fait le sien, vous devez être fort content d'elle. Oui, mon enfant, chacun fait tout pour soi; & si jamais vous vous dévouez pour la patrie, ce qui pourroit bien arriver, vous le ferez pour votre plaisir. N'exigez donc pas que l'amour soit plus généreux que l'héroïsme, & trouvez bon qu'une femme ne fasse pour vous que ce qui lui plaît. Je ne suis pas fâché que votre délicatesse vous ait détaché

de la prude & de la veuve, ni que la résolution de Rodope, & la vanité d'Erigone vous ait rendu la liberté; mais je regrette Glicérie, & je vous conseille d'y retourner. Vous vous moquez, dit Alcibiade : c'est un enfant qui veut qu'on l'épouse. — Hé bien ? vous l'épouserez. — L'ai-je bien entendu ? c'est Socrate qui me conseille le mariage ! — Pourquoi non ? si votre femme est sage & raisonnable, vous serez un homme heureux; si elle est méchante ou coquette, vous deviendrez un philosophe : vous ne pouvez jamais qu'y gagner.



SOLIMAN II.

C'EST un plaiſir de voir les graves Hiſtoriens ſe creuſer la tête pour trouver de grandes cauſes aux grands événements. Le valet-de-chambre de Sylla auroit peut-être bien ri d'entendre les politiques raiſonner ſur l'abdication de ſon maître ; mais ce n'eſt pas de Sylla que je veux parler.

Soliman II épouſa ſon eſclave au mépris des loix des Sultans. On ſe peint d'abord cette eſclave comme une beauté accomplie, avec une ame élevée, un génie rare, une politique profonde. Rien de tout cela : voici le fait.

Soliman s'ennuyoit au milieu de ſa gloire : les plaiſirs variés, mais faciles, du ſerrail, lui étoient devenus inſipides. Je ſuis las, dit-il un jour, de ne voir ici que des machines careſſantes. Ces eſclaves me font pitié. Leur molle docilité n'a rien de piquant, rien de flatteur. C'eſt à des cœurs nourris dans le ſein de la liberté, qu'il ſeroit doux de faire aimer l'eſclavage.

Les fantaiſies d'un Sultan ſont des loix pour ſes Miniſtres. On promit des ſommes conſidérables à qui ameneroit au ſerrail des eſclaves Européennes. Il en vint trois en peu de temps,

qui, pareilles aux trois Graces, sembloient avoir partagé entr'elles tous les charmes de la beauté.

Des traits nobles & modestes, des yeux tendres & languissants, un esprit ingénu & une ame sensible, distinguoient la touchante Elmire. L'entrée du serrail, l'image de la servitude l'avoient glacée d'un mortel effroi : Soliman la trouva évanouie dans les bras des femmes. Il approche ; il la rappelle à la lumiere ; il la rassure avec bonté. Elle leve sur lui de grands yeux bleus mouillés de larmes ; il lui tend la main, il la soutient lui-même ; elle le suit d'un pas chancelant. Les esclaves se retirent ; & dès qu'il est seul avec elle : Ce n'est pas de l'effroi, lui dit-il, belle Elmire, que je prétends vous inspirer. Oubliez que vous avez un maître ; ne voyez en moi qu'un amant. Le nom d'amant ne m'est pas moins inconnu que celui de maître, lui dit-elle, & l'un & l'autre me font trembler. On m'a dit, & j'en frémis encore, que j'étois destinée à vos plaisirs. Hélas ! eh quels plaisirs peut-on avoir à tyranniser la foiblesse & l'innocence ? Croyez-moi, je ne suis point capable des complaisances de la servitude ; & le seul plaisir qu'il vous soit permis de goûter avec moi, est celui d'être généreux. Rendez-moi à mes parents & à ma patrie ; &, en respectant ma vertu, ma

jeunesse & mes malheurs, méritez ma reconnoissance, mon estime & mes regrets.

Ce discours d'une esclave étoit nouveau pour Soliman : sa grande ame en fut émue. Non, lui dit-il, ma chere enfant, je ne veux rien devoir à la violence. Vous m'enchantez : je ferois mon bonheur de vous aimer & de vous plaire ; mais je préfere le tourment de ne vous voir jamais, à celui de vous voir malheureuse. Cependant, avant que de vous rendre la liberté, permettez-moi d'essayer du moins s'il ne me seroit pas possible de dissiper l'effroi que vous cause le nom d'esclave. Je ne vous demande qu'un mois d'épreuve ; après quoi, si mon amour ne peut vous toucher, je ne me vengerai de votre ingratitude qu'en vous livrant à l'inconstance & à la perfidie des hommes. Ah! Seigneur, s'écria Elmire avec un saisissement mêlé de joie, que les préjugés de ma patrie sont injustes, & que vos vertus y sont peu connues ! Soyez tel que je vous vois, & je cesse de compter ce jour au nombre des jours malheureux.

Quelques moments après, elle vit entrer des esclaves portant des corbeilles remplies d'étoffes & de bijoux précieux. Choisissez, lui dit le Sultan ; ce sont des vêtements, non des parures qu'on vous présente : rien ne sauroit vous embellir. Décidez-moi, lui dit Elmire, en parcou-

rant des yeux ces corbeilles. Ne me consultez pas, repliqua le Sultan : je hais sans distinction tout ce qui peut me dérober vos charmes. Elmire rougit; & le Sultan s'apperçut qu'elle préféroit les couleurs les plus favorables au caractere de sa beauté. Il en conçut une douce espérance. Le soin de s'embellir est presque le desir de plaire.

Le mois d'épreuve se passa en galanteries timides de la part du Sultan; & du côté d'Elmire, en complaisance & en attentions délicates. Sa confiance pour lui augmentoit chaque jour sans qu'elle s'en apperçût. D'abord il ne lui fut permis de la voir qu'après la toilette, & jusqu'au déshabillé; bientôt il fut admis au déshabillé & à la toilette. C'étoit-là que se formoit le plan des amusements du jour & du lendemain. Ce que l'un proposoit, étoit précisément ce qu'alloit proposer l'autre. Leurs disputes ne rouloient que sur les larcins d'idées. Elmire, dans ces disputes, ne s'appercevoit pas des petites négligences qui échappoient à sa pudeur. Un peignoir dérangé, une jarretiere mise imprudemment, &c. ménageoient au Sultan des plaisirs dont il n'avoit garde de rien témoigner. Il savoit, & c'étoit beaucoup savoir pour un Sultan, qu'il y a de la mal-adresse à avertir la pudeur des dangers où elle s'expose; qu'elle n'est jamais plus

farouche que lorſqu'elle eſt allarmée ; & que pour la vaincre, il faut l'apprivoiſer. Cependant, plus il découvroit de charmes dans Elmire, plus il ſentoit redoubler ſes craintes à l'approche du jour qui pouvoit les lui enlever.

Ce terme fatal arrive. Soliman fait préparer des caiſſes remplies d'étoffes, de pierreries & de parfums. Il ſe rend chez Elmire, ſuivi de ces préſents. C'eſt demain, lui dit-il, que je vous ai promis de vous rendre la liberté, ſi vous la regrettez encore. Je viens m'acquitter de ma parole, & vous dire adieu pour jamais. Quoi! dit Elmire tremblante, c'eſt demain ! je l'avois oublié. C'eſt demain, reprit le Sultan, que, livré à mon déſeſpoir, je vais être le plus malheureux des hommes. — Vous êtes donc bien cruel à vous-même de m'en avoir fait ſouvenir !— Hélas ! il ne tient qu'à vous, Elmire, que je l'oublie pour toujours. Je vous avoue, lui dit-elle, que votre douleur me touche, que vos procédés m'ont intéreſſée à votre bonheur, & que ſi, pour vous marquer ma reconnoiſſance, il ne falloit que prolonger de quelque temps mon eſclavage. — Non, Madame, je ne ſuis que trop accoutumé au bonheur de vous poſſéder. Je ſens que plus je vous aurois connue, & plus il me ſeroit affreux de vous perdre : ce ſacrifice me coûtera la vie ; mais je ne le rendrois

que plus douloureux en le différant. Puiſſe votre patrie en être digne ! Puiſſent les mortels à qui vous allez plaire, vous mériter mieux que moi ! Je ne vous demande qu'une grace, c'eſt de vouloir bien accepter ces préſents, comme de foibles gages de l'amour le plus pur & le plus tendre que vous-même, oui, que vous-même ſoyez capable d'inſpirer. Non, lui dit-elle d'une voix preſque éteinte, je n'accepte point ces préſents. Je pars ; vous le voulez ! mais je n'emporterai de vous que votre image. Soliman levant les yeux ſur Elmire, rencontra les ſiens mouillés de larmes. Adieu donc, Elmire. — Adieu, Soliman. Ils ſe dirent tant & de ſi tendres adieux, qu'ils finirent par ſe jurer de ne ſe ſéparer de la vie. Les avenues du bonheur où il n'avoit fait que paſſer rapidement avec ſes eſclaves d'Aſie, lui avoient paru ſi délicieuſes avec Elmire, qu'il avoit trouvé un charme inexprimable à les parcourir pas à pas. Mais arrivé au bonheur même, ſes plaiſirs eurent dès-lors le défaut qu'ils avoient eu ; ils devinrent trop faciles, & bientôt après languiſſants. Leurs jours ſi remplis juſqu'alors, commencerent à avoir des vuides. Dans l'un de ces moments où la ſeule complaiſance retenoit Soliman auprès d'Elmire : Voulez-vous, lui dit-il, que nous entendions une eſclave de notre patrie dont on m'a vanté

la voix? Elmire, à cette propoſition, ſentit bien qu'elle étoit perdue; mais contraindre un amant qui s'ennuye, c'eſt l'ennuyer encore plus. Je veux, lui dit-elle, tout ce qu'il vous plaira; & l'on fit venir l'eſclave.

Délia (c'étoit le nom de la Muſicienne) avoit la taille d'une Déeſſe. Ses cheveux effaçoient le noir de l'ébene, & ſa peau la blancheur de l'ivoire. Deux ſourcils hardiment deſſinés, couronnoient ſes yeux étincelants. Dès qu'elle vint à préluder, ſes levres, du plus beau vermeil, laiſſerent voir deux rangs de perles enchaſſées dans le corail. D'abord elle chanta les victoires de Soliman, & le Héros ſentit élever ſon ame au ſouvenir de ſes triomphes. Son orgueil, encore plus que ſon goût, applaudiſſoit aux accents de cette voix éclatante, qui rempliſſoit la ſalle de ſon volume harmonieux.

Délia changea de mode pour chanter la volupté. Alors elle prit le théorbe, inſtrument favorable au développement d'un bras arrondi & aux mouvements d'une main délicate & légere. Sa voix, plus flexible & plus tendre, ne fit plus entendre que des ſons touchants. Ses modulations, liées par des nuances inſenſibles, exprimoient le délire d'une ame enivrée de plaiſir, ou épuiſée de ſentiment. Ses ſons, tantôt expirants ſur ſes levres, tantôt enflés & battus

rapidement, rendoient tour-à-tour les soupirs de la pudeur & la véhémence du desir; & ses yeux, encore plus que sa voix, animoient ces vives peintures.

Soliman, hors de lui-même, la dévoroit de l'oreille & des yeux. Non, disoit-il, jamais une si belle bouche n'a formé de si beaux sons. Que celle qui chante si bien le plaisir, doit l'inspirer & le goûter avec délices! Quel charme de respirer cette haleine harmonieuse, & de recueillir au passage ces sons animés par l'amour! Le Sultan, égaré dans ces réflexions, ne s'appercevoit pas qu'il battoit la mesure sur le genou de la tremblante Elmire. Le cœur serré de jalousie, elle respiroit à peine. Qu'elle est heureuse, disoit-elle tout bas à Soliman, d'avoir une voix si docile! Hélas! ce devroit être l'organe de mon cœur! Tout ce qu'elle exprime, vous me l'avez fait éprouver. Ainsi parloit Elmire, mais Soliman ne l'écoutoit pas.

Délia changea de ton une seconde fois pour célébrer l'inconstance. Tout ce que la mobile variété de la nature a d'intéressant & d'aimable, fut retracé dans ses chants. On croyoit voir le papillon voltiger sur les roses, & les zéphyrs s'égarer parmi les fleurs. Ecoutez la tourterelle, disoit Délia: elle est fidelle, mais elle est triste. Voyez la fauvette volage: le plaisir agite ses

aîles ; sa brillante voix n'éclate que pour rendre grace à l'amour. L'onde ne se glace que dans le repos ; un cœur ne languit que dans la constance. Il n'est qu'un mortel sur la terre qu'il soit possible d'aimer toujours. Qu'il change, qu'il jouisse de l'avantage de rendre mille cœurs heureux ; tous les préviennent ou le suivent. On l'adore dans ses bras ; on l'aime encore dans les bras d'une autre. Qu'il se rende ou qu'il se dérobe à nos desirs, il trouvera par-tout l'amour, par-tout il le laissera sur ses traces.

Elmire ne put dissimuler plus long-temps son dépit & sa douleur. Elle se leve & se retire : le Sultan ne la rappelle point ; & tandis qu'elle va se noyer dans ses larmes, en répétant mille fois : Ah l'ingrat ! ah le perfide ! Soliman, charmé de sa divine cantatrice, va réaliser avec elle quelques-uns des tableaux qu'elle lui a peints si vivement. Dès le lendemain matin, la malheureuse Elmire lui écrivit un billet plein d'amertume & de tendresse, où elle lui rappelloit la parole qu'il lui avoit donnée. Cela est juste, dit le Sultan : qu'on la renvoye dans sa patrie, comblée de mes bienfaits. Cette enfant-là m'aimoit de bonne foi, & j'ai des torts avec elle.

Les premiers moments de son amour pour Délia, ne furent qu'une ivresse ; mais dès qu'il eut le temps de la réflexion, il s'apperçut qu'elle

étoit plus pétulante que ſenſible, plus avide de plaiſir que flattée d'en donner ; en un mot, plus digne que lui d'avoir un ſerrail ſous ſes loix. Pour nourrir ſon illuſion, il invitoit quelquefois Délia à lui faire entendre cette voix qui l'avoit enchanté ; mais cette voix n'étoit plus la même. L'impreſſion s'en affoibliſſoit chaque jour par l'habitude ; & ce n'étoit plus qu'une émotion légere, lorſqu'une circonſtance imprévue la diſſipa pour jamais.

Le principal Miniſtre du ſerrail vint déclarer au Sultan qu'il n'étoit plus poſſible de contenir l'indocile vivacité d'une de ces eſclaves d'Europe ; qu'elle ſe moquoit des défenſes & des menaces, & qu'elle ne lui répondoit que par de ſanglantes railleries & des éclats de rire immodérés. Soliman, qui étoit trop grand homme pour traiter en affaire d'Etat la police de ſes plaiſirs, fut curieux de voir cette jeune évaporée. Il ſe rendit chez elle, ſuivi de l'eunuque. Dès qu'elle vit paroître Soliman : Graces au Ciel, dit-elle, voici une figure humaine. Vous êtes, ſans doute, le ſublime Sultan dont j'ai l'honneur d'être eſclave ? Faites-moi le plaiſir de chaſſer ce vieux coquin qui me choque la vue. Le Sultan eut bien de la peine à ne pas rire de ce début. Roxelane, lui dit-il, (c'eſt ainſi qu'on l'avoit nommée) reſpectez, s'il vous plaît, le

Miniſtre de mes volontés. Les mœurs du ſerrail ne vous ſont point connues; en attendant qu'on vous en inſtruiſe, modérez-vous, & obéiſſez. Le compliment eſt honnête, dit Roxelane. *Obéiſſez!* eſt-ce-là de la galanterie Turque? Vous m'avez l'air d'être bien aimé, ſi c'eſt ſur ce ton-là que vous débutez avec les femmes : *Reſpectez le Miniſtre de mes volontés!* Vous avez donc des volontés? & quelles volontés, juſte Ciel, ſi elles reſſemblent à leur Miniſtre! Un vieux monſtre amphibie, qui nous tient enfermées comme dans un bercail, & qui rôde à l'entour avec des yeux terribles, ſans ceſſe prêt à nous dévorer! Voilà le confident de vos plaiſirs, & le gardien de notre ſageſſe. Il faut lui rendre juſtice; ſi vous le payez pour vous faire haïr, il ne vole pas ſes gages. Nous ne pouvons faire un pas qu'il ne gronde. Il nous défend juſqu'à la promenade & aux viſites mutuelles. Bientôt il va nous peſer l'air, & nous meſurer la lumiere. Si vous l'aviez vu frémir hier au ſoir pour m'avoir trouvée dans ces jardins ſolitaires! Eſt-ce vous qui lui ordonnez de nous en interdire l'entrée? Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes? & quand il en tomberoit quelques-uns des nues, le grand mal! le Ciel nous devroit ce miracle.

Tandis que Roxelane parloit ainſi, le Sultan

examinoit avec ſurpriſe le feu de ſes regards & le jeu de ſa phyſionomie. Par Mahomet, diſoit-il en lui-même, voilà le plus joli minois qui ſoit dans toute l'Aſie. On n'en fait de ſemblables qu'en Europe. Roxelane n'avoit rien de beau, rien de régulier dans les traits; mais leur enſemble avoit cette ſingularité piquante qui touche plus que la beauté. Un regard parlant, une bouche fraîche & tapiſſée de roſes, un fin ſourire, un nez en l'air, une taille leſte & bien priſe, tout cela donnoit à ſon étourderie un charme qui déconcertoit la gravité de Soliman. Mais les Grands, dans ces ſituations, ont la reſſource du ſilence; & Soliman ne ſachant que lui répondre, prit le parti de ſe retirer en cachant ſon embarras ſous un air de majeſté.

L'eunuque lui demanda ce qu'il ordonnoit de cette eſclave audacieuſe. C'eſt un enfant, répondit le Sultan; il faut lui paſſer quelque choſe.

L'air, le ton, la figure, le caractere de Roxelane avoient excité dans l'ame de Soliman un trouble & une émotion que le ſommeil ne put diſſiper. A ſon réveil, il fit venir le chef des eunuques. Il me ſemble, lui dit-il, que tu es aſſez mal dans la cour de Roxelane; pour faire ta paix, va lui annoncer que j'irai prendre du thé avec elle. A l'arrivée du Miniſtre, les fem-

mes

mes de Roxelane ſe hâterent de l'éveiller. Que me veut ce ſinge, s'écria-t-elle en ſe frottant les yeux? Je viens, répondit l'eunuque, de la part de l'Empereur, baiſer la pouſſiere de vos pieds, & vous annoncer qu'il viendra prendre du thé avec les délices de ſon ame. — Va te promener avec ta harangue. Mes pieds n'ont point de pouſſiere, & je ne prends pas du thé ſi matin.

L'eunuque ſe retira ſans repliquer, & rendit compte de ſon ambaſſade. Elle a raiſon, dit le Sultan : pourquoi l'avoir éveillée? Vous faites tout de travers. Dès qu'il fut grand jour chez Roxelane, il s'y rendit. Vous êtes en colere contre moi, lui dit-il? On a troublé votre ſommeil, & j'en ſuis la cauſe innocente. Çà, faiſons la paix; imitez-moi, vous voyez que j'oublie tout ce que vous m'avez dit hier. — Vous l'oubliez? Tant pis : je vous ai dit de bonnes choſes. Ma franchiſe vous déplaît, je le vois bien; mais vous vous y accoutumerez. Et n'êtes-vous pas trop heureux de trouver une amie dans une eſclave? Oui, une amie qui s'intéreſſe à vous, & qui veut vous apprendre à aimer. Que n'avez-vous fait quelque voyage dans ma patrie! C'eſt-là que l'on connoît l'amour, c'eſt-là qu'il eſt vif & tendre; & pourquoi? Parce qu'il eſt libre. Le ſentiment s'inſpire, & ne ſe commande point. Notre mariage, à beaucoup près, ne

reſſemble pas à la ſervitude; cependant un mari aimé eſt un prodige. Tout ce qui s'appelle devoir attriſte l'ame, flétrit l'imagination, refroidit le deſir, émouſſe cette pointe d'amour-propre qui fait tout le ſel de l'amour. Or, ſi l'on a tant de peine à aimer ſon mari, combien plus eſt-il difficile d'aimer ſon maître, ſur-tout s'il n'a pas l'adreſſe de cacher les fers qu'il nous donne! Auſſi, reprit le Sultan, n'oublierai-je rien pour adoucir votre ſervitude; mais vous devez à votre tour. — Je dois : & toujours du devoir! défaites-vous, croyez-moi, des ces termes humiliants. Ils ſont déplacés dans la bouche d'un galant homme, qui a l'honneur de parler à une jolie femme. — Mais Roxelane, oubliez-vous qui je ſuis, & qui vous êtes? — Qui vous êtes, & qui je ſuis? Vous êtes puiſſant; je ſuis jolie: nous voilà, je crois, de pair. Cela pourroit être dans votre patrie, reprit le Sultan avec hauteur; mais ici, Roxelane, je ſuis maître, & vous êtes eſclave. — Oui, je ſais que vous m'avez achetée; mais le brigand qui m'a vendue, n'a pu vous donner ſur moi que les droits qu'il avoit lui-même, les droits de rapine & de violence; en un mot, les droits d'un brigand; & vous êtes trop honnête homme pour vouloir en abuſer. Après tout, vous êtes mon maître, parce que ma vie eſt en vos mains; mais je ne

ſuis plus votre eſclave, ſi je ſais mépriſer la vie; & franchement, la vie qu'on mene ici mérite peu qu'on la ménage. Quelle idée funeſte, s'écria le Sultan! me prenez-vous pour un barbare? Non, ma chere Roxelane, je ne veux employer mon pouvoir qu'à rendre pour vous & pour moi cette vie délicieuſe. Ma foi, cela s'annonce mal, dit Roxelane : ces gardiens, par exemple, ſi noirs, ſi dégoûtants, ſi difformes, ſont-ce-là les ris & les jeux qui accompagnent ici l'amour? — Ces gardiens ne ſont pas ici pour vous ſeule. J'ai cinq cents femmes, ſur leſquelles nos mœurs & nos loix m'obligent à faire veiller. Et à quoi bon cinq cents femmes, lui demanda-t-elle en confidence? — C'eſt une eſpece de faſte que m'impoſe la dignité de Sultan. — Mais qu'en faites-vous, s'il vous plaît? car vous n'en prêtez à perſonne. — L'inconſtance, répondit le Sultan, a introduit cet uſage. Un cœur qui n'aime point, a beſoin de changer. Il n'appartient qu'à l'amant d'être fidele, & je ne le ſuis moi-même que depuis que je vous vois. Que le nombre de ces femmes ne vous cauſe aucun ombrage, elles ne ſerviront qu'à orner votre triomphe. Vous les verrez toutes empreſſées à vous plaire, & vous ne me verrez occupé que de vous. En vérité, dit Roxelane d'un air compatiſſant, vous méritez un meilleur

fort. C'eſt dommage que vous ne ſoyez pas un ſimple particulier dans ma patrie; j'aurois pour vous quelque foibleſſe : car au fonds, ce n'eſt pas vous que je hais, c'eſt ce qui vous environne. Vous êtes beaucoup mieux qu'il n'appartient à un Turc : vous avez même quelque choſe d'un François; & j'en ai aimé, ſans flatterie, qui ne vous valoient pas. Vous avez aimé, s'écria Soliman avec effroi! — Oh! point du tout; je n'ai eu garde! Ne prétendez-vous pas encore qu'on ait dû être ſage toute ſa vie, pour ceſſer de l'être avec vous? En vérité, ces Turcs ſont plaiſants. — Et vous n'avez pas été ſage! O Ciel! que viens-je d'entendre? je ſuis trahi, je ſuis déſeſpéré. Ah! qu'ils périſſent les traîtres qui ont voulu m'en impoſer. Pardonnez-leur, dit Roxelane : les pauvres gens n'ont pas tort. De plus habiles s'y trompent. Du reſte, le mal n'eſt pas grand. Que ne me rendez-vous la liberté, ſi vous ne me croyez pas digne des honneurs de l'eſclavage? — Oui, oui, je vous la rendrai cette liberté dont vous avez ſi bien uſé. A ces mots, le Sultan ſe retira furieux, & il diſoit en lui-même : Je l'avois bien prévu, que ce petit nez retrouſſé auroit fait quelque ſottiſe.

On ne peut ſe peindre l'égarement où l'avoit jetté l'imprudent aveu de Roxelane. Tantôt il

veut qu'on la chaſſe, & tantôt qu'on l'enferme, & puis qu'on l'amene à ſes pieds, & puis encore qu'on l'éloigne. Le grand Soliman ne ſait plus ce qu'il dit. Seigneur, lui repréſenta l'eunuque, faut-il vous déſeſpérer pour une bagatelle? Une de plus, une de moins; eſt-ce une choſe ſi rare? D'ailleurs, qui ſait ſi l'aveu qu'elle vous a fait n'étoit pas un artifice pour ſe faire renvoyer: — Que dis-tu? Quoi! ſeroit-il poſſible? C'eſt cela même. Il m'ouvre les yeux. On n'avoue point ces vérités. C'eſt une feinte, c'eſt une ruſe. Ah, la perfide! Diſſimulons à notre tour: je veux la pouſſer à bout. Ecoute: va lui dire... que je lui demande à ſouper ce ſoir... Mais, non, fais venir la cantatrice: il vaut mieux la lui envoyer.

Délia fut chargée d'employer tout ſon art à gagner la confiance de Roxelane. Dès que celle-ci l'eut entendue: Quoi! lui dit-elle, jeune & belle comme vous êtes, il vous charge de ſes meſſages, & vous avez la foibleſſe de lui obéir! Allez, vous n'êtes pas digne d'être ma compatriote. Ah! je vois bien qu'on le gâte, & qu'il faut que je me charge ſeule d'apprendre à vivre à ce Turc. Je vais lui envoyer dire que je vous retiens à ſouper; je veux qu'il répare ſon impertinence. — Mais, Madame, il trouvera mauvais. — Lui! je voudrois bien voir qu'il trouvât

mauvais ce que je trouve bon. — Mais il m'a ſemblé qu'il deſiroit de vous voir tête-à-tête. — Tête-à-tête ! Ah, nous n'en ſommes pas-là ; & je lui ferai bien voir du pays, avant que nous ayions rien de particulier à nous dire.

Le Sultan fut auſſi ſurpris que piqué d'apprendre qu'ils auroient un tiers. Cependant il ſe rendit de bonne heure chez Roxelane. Dès qu'elle le vit paroître, elle courut au-devant de lui d'un air auſſi délibéré que s'ils avoient été le mieux du monde enſemble : Voilà, dit-elle, un joli homme, qui vient ſouper avec nous. Madame, vous voulez bien de lui? Avouez, Soliman, que je ſuis une bonne amie. Allons, approchez, ſaluez Madame, Là, fort bien. A préſent remerciez-moi. Doucement ! Je n'aime pas qu'on appuye ſur la reconnoiſſance. A merveille ! je vous aſſure qu'il m'étonne. Il n'a que deux leçons ; voyez comme il a profité ! Je ne déſeſpere pas d'en faire quelque jour un François.

Qu'on s'imagine l'étonnement d'un Sultan, & d'un Sultan vainqueur de l'Aſie, de ſe voir traiter comme un écolier par une eſclave de dix-huit ans. Elle fut pendant le ſoupé d'une gayeté, d'une folie inconcevable. Le Sultan ne ſe poſſédoit pas de joie. Il l'interrogeoit ſur les mœurs de l'Europe. Un tableau n'attendoit pas l'autre. Nos préjugés, nos ridicules, nos tra-

vers, tout fut ſaiſi, tout fut joué. Soliman croyoit être à Paris. La bonne tête! s'écrioit-il, la bonne tête! De l'Europe, elle tomba ſur l'Aſie; ce fut bien pis: la morgue des hommes, l'imbécillité des femmes, l'ennui de leur ſociété, la mauſſade gravité de leurs amours, rien ne lui étoit échappé, quoiqu'elle n'eût rien vu qu'en paſſant. Le ſerrail eut ſon tour; & Roxelane commença par féliciter le Sultan d'avoir imaginé le premier d'aſſurer la vertu des femmes par la nullité abſolue de noirs. Elle alloit s'étendre ſur l'honneur que lui feroit dans l'hiſtoire cette circonſtance de ſon regne; mais il la pria de l'épargner. Çà, dit-elle, je m'apperçois que j'occupe des moments que Délia rempliroit bien mieux. Mettez-vous à ſes pieds pour obtenir un de ces airs qu'elle chante, dit-on, avec tant de goût & tant d'ame. Délia ne ſe fit point prier. Roxelane parut charmée; elle demanda tout bas un mouchoir à Soliman; il lui en donna un, ſans ſe douter de ſon deſſein. Madame, dit-elle à Délia, en le lui préſentant, c'eſt de la part du Sultan que je vous donne le mouchoir; vous l'avez bien mérité. Oui, ſans doute, dit le Sultan, outré de dépit; & préſentant ſa main à la cantatrice, il ſe retira avec elle.

Dès qu'ils furent ſeuls: Je vous avoue, lui

dit-il, que cette étourdie me confond. Vous voyez le ton qu'elle a pris avec moi; je n'ai pas le courage de m'en fâcher : en un mot, j'en suis fou, & je ne sais comment m'y prendre pour la réduire. Seigneur, lui dit Délia, je crois avoir démêlé son caractere. L'autorité n'y peut rien; vous n'avez plus que l'extrême froideur, ou l'extrême galanterie. La froideur peut la piquer, mais je crains qu'il ne soit plus temps. Elle sait que vous l'aimez. Elle jouira en secret de la violence qu'il vous en coûtera, & vous reviendrez plutôt qu'elle. Ce moyen, d'ailleurs, est triste & pénible; & s'il vous échappe un moment de foiblesse, ce sera à recommencer. Hé bien, dit le Sultan, essayons de la galanterie.

Dans le serrail dès-lors chaque jour fut une nouvelle fête, dont Roxelane étoit l'objet; mais elle recevoit tout cela comme un hommage qui lui étoit dû, sans intérêt & sans plaisir, avec une complaisance tranquille. Le Sultan lui demandoit quelquefois : Comment avez-vous trouvé ces jeux, ces concerts, ces spectacles? Assez bien, disoit-elle; mais il y manquoit quelque chose. — Et quoi! — Des hommes & de la liberté.

Soliman étoit au désespoir; il eut recours à Délia. Ma foi, lui dit la musicienne, je ne sais

plus ce qui peut la toucher, à moins que la gloire ne s'en mêle. Vous recevez demain les Ambaſſadeurs de vos Alliés; ne pourrois-je pas la mener voir cette cérémonie à travers un voile, qui nous déroberoit aux yeux de votre Cour? Et croyez-vous, dit le Sultan, qu'elle y ſoit ſenſible? Je l'eſpere, dit Délia: les femmes de ſon pays aiment la gloire. Vous m'enchantez, s'écria Soliman! Oui, ma chere Délia, je vous devrai mon bonheur.

Au retour de cette cérémonie, qu'il eut ſoin de rendre la plus pompeuſe qu'il fut poſſible, il ſe rendit chez Roxelane. Allez, lui dit-elle, ôtez-vous de mes yeux, & ne me revoyez jamais. Le Sultan demeura immobile & muet d'étonnement. C'eſt donc ainſi, pourſuivit-elle, que vous ſavez aimer? La gloire & les grandeurs, les ſeuls biens dignes de toucher une ame, ſont pour vous ſeul; la honte & l'oubli, les plus accablants de tous les maux, ſont mon partage; & vous voulez que je vous aime! je vous hais plus que la mort. Le Sultan voulut tourner ce reproche en plaiſanterie. Rien n'eſt plus ſérieux, reprit-elle. Si mon amant n'avoit qu'une cabane, je partagerois ſa cabane, & je ſerois contente. Il a un trône, je veux partager ſon trône, ou il n'eſt pas mon amant. Si vous ne me croyez pas digne de régner ſur les Turcs,

renvoyez-moi dans ma patrie, où toutes les jolies femmes ſont ſouveraines, & bien plus abſolues que je ne le ſerois ici; car c'eſt ſur les cœurs qu'elles regnent. L'empire du mien ne vous ſuffit donc pas, lui dit le Sultan, de l'air du monde le plus tendre? — Non, je ne veux point d'un cœur qui a des plaiſirs que je n'ai pas. Ne me parlez plus de vos fêtes. Jeux d'enfants que tout cela. Il me faut des ambaſſades. — Mais, Roxelane, ou vous êtes folle, ou vous rêvez. — Et que trouvez-vous donc de ſi extravagant à vouloir régner avec vous? Eſt-on faite de maniere à déparer un trône? Et croyez-vous qu'on eût moins de nobleſſe & de dignité que vous à aſſurer de ſa protection ſes ſujets & ſes alliés? Je crois, dit le Sultan, que vous ferez tout avec grace; mais il ne dépend pas de moi de remplir votre ambition, & je vous prie de n'y plus penſer. — N'y plus penſer? Oh! je vous réponds que je ne penſerai à autre choſe, & que je ne vais plus rêver que ſceptre, couronne, ambaſſade. Elle tint parole. Le lendemain matin elle avoit déjà fait le deſſein de ſon diadême; elle n'étoit plus indéciſe que ſur la couleur du ruban qui devoit l'attacher. Elle ſe fit porter des étoffes ſuperbes pour ſes habits de cérémonie; & dès que le Sultan parut, elle lui demanda ſon avis pour le choix. Il fit tous ſes

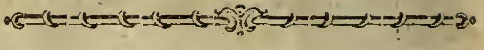
efforts pour la détourner de cette idée; mais la contradiction la plongeoit dans une tristesse mortelle; & pour l'en retirer, il étoit obligé de flatter son illusion. Alors elle devenoit d'une gayeté brillante. Il saisissoit ces moments pour lui parler d'amour; mais, sans l'écouter, elle lui parloit politique. Toutes ses réponses étoient déjà préparées pour les harangues des Députés sur son avénement à la Couronne. Elle avoit même des projets de réglements pour les Etats du Grand-Seigneur. Elle vouloit qu'on plantât des vignes, & qu'on bâtit des salles d'Opéra: qu'on supprimât les eunuques, parce qu'ils n'étoient bons à rien; qu'on enfermât les jaloux, parce qu'ils troubloient la société; & qu'on bannit tous les gens intéressés, parce qu'ils devenoient des frippons tôt ou tard. Le Sultan s'amusa quelque-temps de ses folies; cependant il brûloit du plus violent amour sans aucun espoir d'être heureux. Au moindre soupçon de violence, elle devenoit furieuse, & vouloit se donner la mort. D'un autre côté, Soliman ne trouvoit pas l'ambition de Roxelane si folle: car enfin, disoit-il, n'est-il pas cruel d'être seul privé du bonheur d'associer à mon sort une femme que j'estime & que j'aime? Tous mes sujets peuvent avoir une épouse légitime; une loi bisarre ne défend l'hymen que pour moi. Ainsi parloit l'a-

mour, mais la politique le faisoit taire. Il prit le parti de confier à Roxelane les raisons qui le retenoient. Je ferois, lui dit-il, mon bonheur de ne rien laisser manquer au vôtre; mais nos mœurs. — Ce sont des contes. — Nos loix. — Ce sont des chansons. — Les Prêtres. — De quoi se mêlent-ils? — Le peuple & les soldats. — Que leur importe? En seront-ils plus malheureux, quand vous m'aurez pour épouse? Vous avez bien peu d'amour, si vous avez si peu de courage! Elle fit tant, que Soliman eut honte d'être si timide. Il fait venir le Muphti, le Visir, le Caïmacan, l'Aga de la mer & celui des Janissaires, & il leur dit: J'ai porté aussi loin que je l'ai pu la gloire du Croissant; j'ai affermi la puissance & le repos de mon Empire, & je ne veux pour récompense de mes travaux que de jouir au gré de mes sujets d'un bonheur dont ils jouissent tous. Je ne sais quelle loi, qui ne nous vient pas du Prophete, interdit aux Sultans les douceurs du lit nuptial; je me vois par-là réduit à des esclaves que je méprise, & j'ai résolu d'épouser une femme que j'adore. Préparez mon peuple à cet hymen. S'il l'approuve, je reçois son aveu comme un témoignage de sa reconnoissance; mais s'il osoit en murmurer, vous lui direz que je le veux. L'assemblée reçut les ordres du Sultan dans un

reſpectueux ſilence, & le peuple ſuivit cet exemple.

Soliman, tranſporté de joie & d'amour, vint prendre Roxelane pour la mener à la Moſquée, & il diſoit tout bas, en l'y conduiſant : Eſt-il poſſible qu'un petit nez retrouſſé renverſe les loix d'un Empire ?





LE SCRUPULE,

Ou l'Amour mécontent de lui-même.

LE Ciel soit loué, dit Belise, en quittant le deuil de son époux : je viens de remplir un devoir bien affligeant & bien pénible ! il étoit temps que cela finît. Se voir livrée dès l'âge de seize ans à un homme que l'on ne connoît pas ; passer les plus beaux jours de sa vie dans l'ennui, la dissimulation, la servitude ; être l'esclave & la victime d'un amour qu'on inspire & qu'on ne sauroit partager, quelle épreuve pour la vertu ! Je l'ai subie, m'en voilà quitte. Je n'ai rien à me reprocher : car enfin, je n'ai point aimé mon époux ; mais j'ai fait semblant de l'aimer, & cela est bien plus héroïque. Je lui ai été fidelle malgré sa jalousie ; en un mot, je l'ai pleuré : c'est, je crois, porter la bonté d'ame aussi loin qu'elle peut aller. Enfin, rendue à moi-même, je ne dépends plus que de ma volonté, & ce n'est que d'aujourd'hui que je vais commencer à vivre. Ah ! comme mon cœur va s'enflammer, si quelqu'un parvient à me plaire ! Mais consultons-nous bien, avant que d'engager ce cœur, & ne courons, s'il est possible, ni le risque de

ceſſer d'aimer, ni celui de ceſſer d'être aimée. Ceſſer d'être aimée ! cela eſt difficile, reprit-elle, en conſultant ſon miroir; mais ceſſer d'aimer eſt encore pis. Le moyen de feindre long-temps un amour qu'on ne ſent plus ? Je n'en aurois jamais la force. Quitter un homme après l'avoir pris, eſt une effronterie qui me paſſe : & puis les plaintes, le déſeſpoir, les éclats d'une rupture; tout cela eſt affreux. Aimons, puiſque le Ciel nous a donné un cœur ſenſible; mais aimons pour toute la vie, & ne nous flattons point ſur ces goûts paſſagers, ces fantaiſies capricieuſes qu'on prend ſi ſouvent pour l'amour. J'ai le temps de choiſir & de m'éprouver : il ne s'agit, pour éviter toute ſurpriſe, que de me former une idée bien claire & bien préciſe de l'amour. J'ai lu que l'amour eſt une paſſion qui de deux ames n'en fait qu'une, qui les pénetre en même-temps, & les remplit l'une de l'autre, qui les détache de tout, qui leur tient lieu de tout, & qui fait de leur bonheur mutuel leur ſoin & leur deſir unique. Tel eſt l'amour, ſans doute; & d'après cette idée, il me ſera bien aiſé de diſtinguer en moi-même & dans les autres l'illuſion de la réalité.

Sa premiere épreuve ſe fit ſur un jeune Magiſtrat, avec qui le partage de la ſucceſſion de ſon époux l'avoit miſe en relation. Le Préſident

de S...., avec une ſigure aimable, un eſprit cultivé, un caractere doux & ſenſible, étoit ſimple dans ſa parure, naturel dans ſon maintien, modeſte dans ſes propos. Il ne ſe piquoit d'être connoiſſeur ni en équipages, ni en pompons. Il ne parloit point de ſes chevaux aux femmes, ni de ſes bonnes fortunes aux hommes. Il avoit tous les talents de ſon état ſans oſtentation, & tous les agréments d'un homme du monde ſans ridicule. Il étoit le même au palais & dans la ſociété : non qu'il opinât dans un ſoupé, ni qu'il plaiſantât à l'audience ; mais comme il n'affectoit rien, il n'étoit jamais déguiſé.

Beliſe fut touchée d'un mérite ſi rare. Il avoit gagné ſa confiance ; il obtint ſon amitié, & ſous ce nom, le cœur va bien loin. La ſucceſſion du mari de Beliſe étant réglée : Me ſeroit-il permis, dit un jour le Préſident à la veuve, de vous demander une confidence ? vous propoſez-vous de demeurer libre, ou le ſacrifice de votre liberté ſera-t-il encore un heureux ? Non, Monſieur, lui dit-elle, j'ai trop de délicateſſe pour faire jamais un devoir à perſonne de ne vivre que pour moi. Ce devoir ſeroit bien doux, reprit le galant Magiſtrat, & je crains bien que, ſans votre aveu, plus d'un amant ne ſe l'impoſe ! A la bonne heure, dit Beliſe, qu'on m'aime ſans y être obligé ; c'eſt le plus flatteur de tous les

hommages. — Cependant, Madame, je ne vous ſoupçonne point d'être coquette. — Oh ! vous auriez tort : j'ai la coquetterie en horreur. — Mais vouloir être aimée ſans aimer ! — Et qui vous dit, Monſieur, que je n'aimerai point ? On ne prend point de ces réſolutions à mon âge. Je ne veux ni gêner, ni être gênée : voilà tout. — Fort bien, vous voulez que l'engagement ceſſe où finira le penchant ? — Je veux que l'un & l'autre ſoit éternel, & c'eſt pour cela que je veux éviter juſqu'à l'ombre de la contrainte. Je me ſens capable d'aimer toute ma vie en liberté ; mais, à vous parler vrai, je ne répondrois pas d'aimer deux jours dans l'eſclavage.

Le Préſident vit bien qu'il falloit ménager ſa délicateſſe, & ſe contenter avec elle de la qualité d'ami. Il eut la modeſtie de s'y réduire, & dès-lors tout ce que l'amour a de plus tendre fut mis en uſage pour la toucher. Il y parvint. Je ne vous dirai point par quels degrés la ſenſibilité de Beliſe étoit chaque jour plus émue ; qu'il vous ſuffiſe de ſavoir qu'elle en étoit au point où la ſageſſe, en équilibre avec l'amour, n'attend plus qu'un léger effort pour laiſſer pencher la balance. Ils en étoient-là, & ils étoient tête-à-tête. Les yeux du Préſident, enflammés d'amour, dévoroient les charmes de Beliſe, il

pressoit tendrement sa main. Belise tremblante, respiroit à peine. Le Président la sollicitoit avec l'éloquence passionnée du desir. Ah ! Président, lui dit-elle enfin, seriez-vous capable de me tromper ? A ces mots, le dernier soupir de la pudeur sembloit s'échapper de ses levres. Non, Madame, lui dit-il, c'est mon cœur, c'est l'amour même qui vient de parler par ma bouche, & que je meure à vos pieds, si... Comme il tomboit aux pieds de Belise, son genou porta sur une patte de *Joujou*, le chien favori de la jeune veuve. *Joujou* fit un cri de douleur. Ah ! Monsieur, que vous êtes mal-adroit, s'écria Belise avec un mouvement de colere ! Le Président rougit, & fut déconcerté. Il prit *Joujou* dans son sein, lui baisa la patte offensée, lui demanda mille fois pardon, & le pria de solliciter sa grace. *Joujou*, revenu de sa douleur, rendit au Président ses caresses. Vous le voyez, Madame, il a le cœur bon : il me pardonne ; c'est un bel exemple pour vous. Belise ne répondit point. Elle étoit tombée dans une rêverie profonde & dans un sérieux glacé. Il voulut d'abord prendre ce sérieux pour un badinage, & se remettre aux genoux de Belise pour l'appaiser. De grace, Monsieur, levez-vous, lui-dit-elle : ces libertés me déplaisent, & je ne crois pas y avoir donné lieu.

Qu'on s'imagine l'étonnement du Préſident. Il ſut deux minutes confondu, ſans proférer une parole. Quoi ! Madame, lui dit-il enfin, ſeroit-il poſſible qu'un accident auſſi léger m'eût attiré votre colere ? — Point du tout, Monſieur, mais je puis, ſans colere, trouver mauvais qu'on ſoit à mes genoux : c'eſt une ſituation qui ne convient qu'aux amants heureux, & je vous eſtime trop pour vous ſoupçonner d'avoir oſé prétendre à l'être ! Je ne vois point, Madame, repliqua le Préſident avec émotion, en quoi un eſpoir fondé ſur l'amour me rendroit moins eſtimable ; mais oſerai-je vous demander, puiſque l'amour eſt un crime à vos yeux, quel eſt le ſentiment que vous m'avez témoigné ? De l'amitié, Monſieur, de l'amitié, & je vous prie très-fort de vous en tenir-là. Je vous demande pardon, Madame, j'aurois juré que c'étoit autre choſe ; je vois bien que je ne m'y connois pas.— Cela ſe peut, Monſieur, bien d'autres que vous s'y trompent. Le Préſident ne put ſoutenir plus long-temps un caprice auſſi étrange. Il ſortit, le déſeſpoir dans l'ame, & il ne fut point rappellé.

Dès que Beliſe fut ſeule : N'allois-je pas faire une belle folie, dit-elle avec dépit ? j'ai vu le moment où ma foibleſſe cédoit à un homme que je n'aimois pas. On a bien raiſon de

dire qu'on ne connoît rien moins que soi-même. J'aurois juré que je l'adorois, qu'il n'étoit rien dont je ne fusse disposée à lui faire le sacrifice; point du tout : il lui arrive, sans le vouloir, de faire du mal à mon petit chien, & cet amour si passionné fait place à la colere. Un chien me touche plus que lui, & je ne balance point à prendre parti pour ce petit animal contre l'homme du monde que je croyois aimer le plus! N'est-ce point-là un amour bien vif, bien solide & bien tendre? Et voilà comme nous prenons nos idées pour des sentiments : on s'est échauffé la tête, & l'on croit avoir le cœur enflammé : on part delà pour faire toutes sortes de sottises; l'illusion cesse, le dégoût survient; il faut essuyer l'ennui d'être constante sans amour, ou changer avec indécence. Oh! mon cher *Joujou*, que ne te dois-je pas? C'est toi qui m'as détrompée : sans toi, je serois peut-être en ce moment accablée de confusion, & déchirée de remords.

Soit que Belise aimât ou n'aimât point le Président, (car ces sortes de questions ne roulent gueres que sur l'équivoque des termes;) il est certain qu'à force de se dire qu'elle ne l'aimoit pas, elle parvint à s'en convaincre; & un jeune Militaire acheva bientôt de le lui persuader.

Lindor venoit d'obtenir une compagnie de cavalerie, au sortir des Pages. La fraîcheur de

la jeuneſſe, l'impatience du deſir, l'étourderie & la légéreté, qui ſont des graces à ſeize ans, & des ridicules à trente, rendirent intéreſſant aux yeux de Beliſe cet enfant bien né, qui avoit l'honneur d'appartenir à la famille de ſon époux. Lindor s'aimoit beaucoup lui-même, comme de raiſon; il ſavoit qu'il étoit bien fait, & d'une figure charmante. Il le diſoit quelquefois; mais il rioit de ſi bon cœur après l'avoir dit, il montroit en riant une bouche ſi fraîche & de ſi belles dents, qu'on pardonnoit ces naïvetés à ſon âge. Il mêloit d'ailleurs des ſentiments ſi fiers & ſi nobles aux enfantillages de l'amour-propre, que tout cela enſemble n'avoit rien que d'intéreſſant. Il vouloit avoir une jolie maîtreſſe, & un excellent cheval de bataille; il ſe regardoit dans une glace faiſant l'exercice à la Pruſſienne. Il prioit Beliſe de lui prêter le *Sopha couleur de roſe*, & lui demandoit ſi elle avoit lu le *Polybe de Folard*. Il lui tardoit d'être au printemps, pour avoir un habit délicieux en cas de paix, ou pour entrer en campagne, s'il y avoit guerre. Ce mêlange de frivolité & d'héroïſme, eſt peut-être ce qu'il y a de plus ſéduiſant aux yeux d'une femme. Un preſſentiment confus que cette jolie petite créature qui badine à une toilette, qui ſe careſſe, qui ſe mire, va peut-être dans deux mois ſe précipiter à travers les

batteries sur un escadron ennemi, ou grimper comme un grenadier sur une breche minée; ce pressentiment donne aux gentillesses d'un petit-maître un caractere de merveilleux qui étonne & qui attendrit : mais la fatuité ne sied qu'à la jeunesse militaire. C'est un avis que je donne en passant aux petits-maîtres de tous états.

Belise fut donc sensible aux graces naïves & légeres de Lindor. Il s'étoit passionné pour elle dès la premiere visite. Un jeune Page est pressé d'aimer. Ma belle cousine, lui dit-il un jour, (car il la nommoit ainsi à cause de leur alliance,) je ne demande au Ciel que deux choses : de faire mes premieres armes contre les Anglois & avec vous. Vous êtes un étourdi, lui dit-elle, & je vous conseille de ne desirer ni l'un ni l'autre : l'un n'arrivera peut-être que trop tôt, & l'autre n'arrivera jamais. — Jamais! cela est bien fort, ma belle cousine. Mais je m'attendois à cette réponse : elle ne me rebute point. Tenez, je gage qu'avant ma seconde campagne, vous cesserez d'être cruelle. A présent que je n'ai pour moi que mon âge & ma figure, vous me traitez comme un enfant; mais quand vous aurez entendu dire : Il s'est trouvé à telle affaire, son Régiment a donné dans telle occasion, il s'est distingué, il a pris un poste, il a couru mille dangers; c'est alors que votre petit cœur pal-

pitera de crainte, de plaisir, peut-être d'amour; que sait-on ? si j'étois blessé, par exemple! Oh! cela est bien touchant! Pour moi, si j'étois femme, je voudrois que mon amant eût été blessé à la guerre. Je baiserois ses cicatrices, je trouverois une volupté infinie à les compter. Ma belle cousine, je vous montrerai les miennes. Vous n'y tiendrez pas. — Allez, jeune fou, faites votre devoir en galant homme, & ne m'affligez point par des présages qui me font trembler. — Voyez-vous si je n'ai pas dit vrai ? Je vous fais trembler d'avance. Ah! si la seule idée vous touche, que sera la réalité ? Çà, ma belle cousine, vous pouvez vous fier à moi : ne me donnerez-vous point quelqu'à-compte sur les lauriers que je vais cueillir ?

C'étoient tous les jours de semblables folies. Belise, qui faisoit semblant d'en rire, n'en étoit pas moins sensiblement touchée; mais cette vivacité, qui faisoit tant d'impression sur son ame, empêchoit Lindor de s'en appercevoir. Il n'étoit ni assez éclairé, ni assez attentif, pour observer en elle les gradations du sentiment, & pour en tirer avantage. Ce n'est pas qu'il ne fût aussi entreprenant que la politesse l'exige; mais un regard l'intimidoit, & la crainte de déplaire balançoit en lui l'impatience d'être heureux. Aussi deux mois se passerent-ils en légeres

tentatives ſans aucun ſuccès décidé. Cependant leur amour mutuel s'animoit de plus en plus ; & quelque foible que fût la réſiſtance de Beliſe, elle en étoit laſſe elle-même, lorſque le ſignal de la guerre vint donner l'allarme aux amours.

A ce ſignal terrible, tous leurs travaux ſont ſuſpendus : l'un s'envole ſans attendre la réponſe au billet le plus galant ; l'autre manque au rendez-vous où l'on devoit le couronner : c'eſt une révolution générale dans tout l'empire des plaiſirs.

Lindor eut à peine le temps de prendre congé de Beliſe. Elle s'étoit reproché cent fois les rigueurs qu'elle n'avoit pas. Ce pauvre enfant, diſoit-elle, m'aime de toute ſon ame : rien de plus naturel ni de plus tendre que l'expreſſion de ſes ſentiments. Il eſt fait à peindre ; il eſt beau comme le jour ; il eſt étourdi : qui ne l'eſt pas à ſon âge ? mais il a le cœur excellent. Il ne tient qu'à lui de s'amuſer : il trouveroit peu de cruelles ; cependant, il ne voit que moi, il ne reſpire que pour moi : & je le traite avec une hauteur ! Je ne ſais pas comment il y tient. J'avoue que ſi j'étois à ſa place, je laiſſerois bien vîte cette Beliſe ſi ſévere, s'ennuyer avec ſa vertu : car enfin la ſageſſe eſt bonne quelquefois ; mais toujours de la ſageſſe ! Comme elle faiſoit ces réflexions, on vint lui dire que les négociations de la paix

étoient

étoient rompues, & que les Officiers avoient ordre de rejoindre leurs corps, sans différer d'un seul instant. A cette nouvelle, tout son sang se gela dans ses veines. Il va partir, s'écria-t-elle, le cœur saisi & pénétré ! Il va se battre, il va mourir peut-être, & je ne le verrai plus ! Lindor arrive en uniforme. Je viens vous dire adieu, ma belle cousine : je pars ; nous allons nous voir de près avec l'ennemi. La moitié de mes vœux est remplie, & j'espere qu'à mon retour vous remplirez l'autre moitié. Je vous aime bien, ma belle cousine ! souvenez-vous un peu de votre petit cousin : il reviendra fidele, il vous en donne sa parole. S'il est tué, il ne reviendra pas ; mais on vous remettra sa bague & sa montre. Vous voyez ce petit chien d'émail ? il vous retracera mon image, ma fidélité, ma tendresse, & vous le baiserez quelquefois. En prononçant ces dernieres paroles, il sourioit tendrement, & ses yeux étoient mouillés de larmes. Belise, qui ne pouvoit plus retenir les siennes, lui dit, de l'air du monde le plus affligé : Vous nous quittez bien gayement, Lindor ! Vous dites que vous m'aimez ; sont-ce là les adieux d'un amant ? Je croyois qu'il étoit affreux de s'éloigner de ce qu'on aime. Mais il n'est pas temps de vous faire des reproches : venez, embrassez-moi. Lindor, transporté, usa de cette permission

jufqu'à la licence, & Belife ne s'en fâcha point. Et à quand votre départ, lui dit-elle? — Tout-à-l'heure. — Tout-à-l'heure? Quoi! vous ne foupez point avec moi! — Cela eft impoffible. — J'avois mille chofes à vous dire. — Dites-les-moi bien vîte: mes chevaux m'attendent. — Vous êtes bien cruel de me refufer une foirée! — Ah! ma belle coufine, je vous donnerois ma vie; mais il y va de mon bonheur: mes heures font comptées; il faut que j'arrive à la minute. Songez, s'il y avoit une affaire, & que je n'y fuffe point, je ferois perdu: votre petit coufin ne feroit pas digne de vous. Laiffez-moi vous mériter.

Belife l'embraffa de nouveau en le baignant de fes larmes. Allez, lui dit-elle, je ferois au défefpoir de vous attirer un reproche, votre honneur m'eft auffi cher que le mien. Soyez fage, ne vous expofez qu'autant que le devoir l'exige, & revenez tel que je vous vois. Vous ne me donnez pas le temps de vous en dire davantage; mais nous nous écrirons: adieu. — Adieu, ma belle coufine. — Adieu, adieu, mon cher enfant.

C'eft ainfi que, parmi nous, la galanterie eft l'ame du point d'honneur qui eft celle de nos armées. Nos femmes n'ont pas befoin d'aller au-devant de nos guerriers pour les renvoyer

au combat; mais le mépris dont elles accablent un lâche, & l'accueil qu'elles font aux hommes courageux, rendent leurs amants intrépides.

Belise passa la nuit dans la plus profonde douleur : son lit fut baigné de ses larmes. Le jour suivant, elle écrivit à Lindor : tout ce qu'une ame tendre & délicate peut inspirer de plus touchant, étoit exprimé dans sa lettre. O vous, qu'on éleve si mal ! qui vous apprend à si bien écrire ? La nature se plaît-elle à nous humilier en vous vengeant ?

Lindor, dans sa réponse pleine de feu & de désordre, exprimoit tour à tour les deux passions de son ame, l'ardeur militaire & l'amour. L'impatience de Belise ne lui laissa aucun repos qu'elle n'eût reçu cette réponse. Leur relation s'établit & se soutint sans interruption la moitié de la campagne; & la derniere lettre qu'on écrivoit, étoit toujours la plus vive; la derniere qu'on attendoit, toujours la plus desirée. Lindor, pour son malheur, eut un confident jaloux : Tu es enchanté, lui dit celui-ci, de la passion que tu inspires ? Si tu savois à quoi tout cela tient ! Je connois les femmes. Veux-tu faire une épreuve sur celle que tu aimes ? Ecris-lui que tu as perdu un œil; je gage qu'elle te conseille de prendre patience & de l'oublier. Lindor, bien sûr de son triomphe, consentit à cette épreuve; &

comme il ne ſavoit pas mentir, ſon ami dicta cette lettre. Beliſe fut au déſeſpoir : l'image de Lindor vint s'offrir à ſon eſprit, mais avec un œil de moins. Cette grande mouche noire le rendoit méconnoiſſable. Quel dommage! diſoit-elle en ſoupirant. Ses deux yeux étoient ſi beaux! les miens les rencontroient avec tant de plaiſir! L'amour s'y peignoit avec tant de charmes! Mais il n'en eſt que plus intéreſſant, & je dois l'en aimer davantage. Il doit être déſolé . il tremble ſur-tout de m'en paroître moins aimable. Ecrivons-lui pour le raſſurer, pour le conſoler, s'il eſt poſſible. C'étoit la premiere fois que Beliſe avoit été obligée de ſe dire : *Ecrivons-lui*. Sa lettre fut froide malgré elle : elle s'en apperçut, la déchira, l'écrivit de nouveau. Les expreſſions étoient aſſez fortes, mais le tour en étoit contraint, & le ſtyle recherché. Cette mouche noire à la place d'un bel œil lui offuſquoit l'imagination, & lui glaçoit le ſentiment. Hé! ceſſons de nous flatter, dit-elle, en déchirant une ſeconde fois ſa lettre : ce pauvre enfant n'eſt plus aimé! un œil perdu bouleverſe mon ame. J'ai voulu faire l'héroïne, je ſuis une femmelette : n'affectons point des ſentiments au-deſſus de mon caractere. Lindor ne mérite pas qu'on le trompe. Il compte ſur une ame généreuſe & ſenſible; ſi je ne le ſuis pas aſſez pour l'aimer encore, je

dois l'être assez pour le désabuser : son mépris deviendra ma peine. Je suis désolée, lui écrivit-elle, & bien plus à plaindre que vous : vous n'avez perdu qu'un agrément, & je vais perdre votre estime comme j'ai perdu la mienne. Je me croyois digne de vous aimer & d'être aimée de vous; je ne le suis plus : mon cœur se flattoit d'être au-dessus des événements; un seul accident m'a changée. Consolez-vous, Monsieur : vous aurez toujours de quoi plaire à une femme raisonnable ; & après l'humiliant aveu que je viens de vous faire, vous n'avez plus à me regretter.

Lindor fut au désespoir à la lecture de ce billet : le *Monsieur* sur-tout lui parut une injure atroce. *Monsieur* ! s'écrioit-il. Ah ! la perfide ! Son petit cousin, *Monsieur* ! On donne du *Monsieur* à un borgne. Il alla trouver son ami. Je te l'avois bien dit, mon cher, lui dit le confident. Voilà le moment de te venger ; si tu n'aimes mieux attendre la fin de la campagne, pour ménager à ton héroïne le plaisir de la surprise. Non, je veux la confondre dès aujourd'hui, lui dit le malheureux Lindor. Il lui écrivit donc qu'il étoit enchanté de l'avoir éprouvée ; que *Monsieur* avoit encore ses deux yeux, mais que ces yeux ne la verroient plus que comme la plus ingrate de toutes les femmes. Belise fut anéantie, &

prit dès ce moment le parti de renoncer au monde & de s'ensevelir à la campagne. Allons végéter, disoit-elle, je ne suis bonne qu'à cela.

Dans le voisinage de cette campagne étoit une espece de Philosophe dans la vigueur de l'âge, qui, après avoir joui de tout pendant six mois de l'année à la Ville, venoit jouir six mois de lui-même dans une solitude voluptueuse. Il rendit ses devoirs à Belise. Vous avez, lui dit-elle, la réputation d'être sage; dites-moi quel est votre plan de vie? De plan, Madame, je n'en eus jamais, répondit le Comte de P. Je fais tout ce qui m'amuse, je recherche tout ce que j'aime, & j'évite avec soin ce qui m'ennuye ou me déplaît. — Vivez-vous seul? Voyez-vous du monde? — Je vois quelquefois notre Pasteur, à qui j'enseigne la morale; je cause avec des laboureurs plus instruits que tous nos savants; je donne le bal à de petites villageoises, les plus jolies du monde, je fais pour elles des loteries de dentelles & de rubans, & je marie les plus amoureuses. Quoi! dit Belise avec étonnement, ces gens-là connoissent l'amour! — Mieux que nous, Madame, mieux que nous cent fois. Ils s'aiment comme des tourterelles: ils me donnent appétit d'aimer. — Vous avouerez cependant que cela aime sans délicatesse. — Hé! Madame, la délicatesse est un raffinement de l'art; ils ont l'ins-

tinct de la nature, & cet inſtinct les rend heureux. On parle d'amour à la Ville, on ne le fait que dans les champs. Ils ont en ſentiment ce que nous avons en eſprit. J'ai eſſayé comme un autre d'aimer & d'être aimé dans le monde; le caprice, les convenances arrangent & dérangent tout : une liaiſon n'eſt qu'une rencontre. Ici le penchant fait le choix; vous verrez dans les jeux que je leur donne, comme ces cœurs ſimples & tendres ſe cherchent ſans le ſavoir, & s'attirent tour-à-tour. Vous me faites, reprit Beliſe, un tableau de la campagne auquel je ne m'attendois pas. On dit ces gens-là ſi à plaindre! — Ils l'étoient, Madame, il y a quelques années; mais j'ai le ſecret de rendre leur condition plus douce. — Oh! vous me direz votre ſecret, interrompit Beliſe avec vivacité; je veux auſſi en faire uſage. — Il ne tient qu'à vous. Le voici : J'ai quarante mille livres de rente; j'en dépenſe dix ou douze à Paris dans les deux ſaiſons que j'y paſſe, huit ou dix dans ma maiſon de campagne; & par cette économie, j'ai vingt mille livres à perdre ſur les échanges que je fais. — Et quels échanges faites-vous? — J'ai des champs bien cultivés, des prairies bien arroſées, des vergers clos & plantés avec ſoin. — Hé bien? — Hé bien, Lucas, Blaiſe, Nicolas, mes voiſins & mes bons amis, ont des terreins en friche ou

appauvris ; ils n'ont pas de quoi les cultiver ; je leur cede les miens troc pour troc ; & la même étendue de terrein qui les nourrissoit à peine, les enrichit dans deux moissons. La terre, ingrate sous leurs mains, devient fertile dans les miennes. Je lui choisis la semence, le plant, l'engrais, la culture qui lui convient ; & dès qu'elle est en bon état, je pense à un nouvel échange : ce sont-là mes amusements. Cela est charmant, s'écria Belise ! vous savez donc l'agriculture ? — Un peu, Madame, & je m'en instruis ; je confronte la théorie des savants avec l'expérience des laboureurs ; je tâche de corriger ce que je vois de défectueux dans les spéculations des uns & dans la pratique des autres : c'est une étude amusante. — Oh ! je le crois, & je veux m'y livrer aussi. Comment donc ? Mais vous devez être adoré dans ces cantons ; ces pauvres laboureurs doivent vous regarder comme leur pere. — Oui, Madame, nous nous aimons beaucoup. — Je suis bien heureuse, Monsieur le Comte, que le hasard m'ait procuré un voisin tel que vous ! Voyons-nous souvent, je vous prie : je veux suivre vos travaux, prendre votre méthode, & devenir votre rivale dans le cœur de ces bonnes gens. — Vous, n'aurez, Madame, ni rivaux ni rivales par-tout où vous voudrez plaire, & lors même que vous ne le voudrez pas.

Telle fut leur premiere entrevue ; & dès ce moment, voilà Belise villageoise, toute occupée de l'agriculture, conversant avec ses fermiers, & ne lisant que la *Maison rustique*. Le Comte l'invita à l'une des fêtes qu'il donnoit les jours consacrés au repos, & la présenta à ses paysans comme une nouvelle bienfaictrice, ou plutôt comme leur souveraine. Elle fut témoin de l'amour & du respect qu'ils avoient pour lui. Ces sentiments se communiquent : ils sont si naïfs & si tendres ! C'est le plus sublime de tous les éloges, & Belise en fut touchée au point d'en être jalouse ; mais que cette jalousie étoit loin de la haine ! Il faut avouer, disoit-elle, qu'ils ont bien raison de l'aimer. Indépendamment de ses bienfaits, personne au monde n'est plus aimable.

Il s'établit dès ce jour entr'eux la liaison la plus intime, & en apparence la plus philosophique. Leurs entretiens ne rouloient que sur l'étude de la nature, sur les moyens de rajeunir cette terre, notre vieille nourrice, qui s'épuise pour ses enfants. La botanique leur indiquoit les plantes salutaires aux troupeaux, & celles qui leur étoient pernicieuses ; la méchanique leur donnoit des forces pour élever les eaux à peu de fraix sur les collines altérées, & pour soulager le travail des animaux destinés au la-

bourage; l'hiſtoire naturelle leur apprenoit à calculer les inconvénients & les avantages économiques dans le choix de ces animaux laborieux. La pratique confirmoit ou corrigeoit leurs obſervations, & on faiſoit les expériences en petit, afin de les rendre moins coûteuſes. Le jour du repos revenoit, & les jeux ſuſpendoient les études.

Beliſe & le philoſophe ſe mêloient aux danſes de ces villageois. Beliſe s'apperçut avec ſurpriſe qu'aucun d'eux ne s'occupoit d'elle. Vous allez, dit-elle à ſon ami, me ſoupçonner d'une coquetterie bien étrange; mais je ne veux rien vous diſſimuler. On m'a dit cent fois que j'étois jolie; j'ai, par-deſſus ces payſannes, l'avantage de la nature; cependant je ne vois dans les yeux des jeunes payſans aucune trace d'émotion à ma vue. Ils ne penſent qu'à leurs compagnes; ils n'ont des ames que pour elles. Rien n'eſt plus naturel, Madame, lui dit le Comte: le deſir ne vient jamais ſans quelque lueur d'eſpérance; & ces gens-là ne vous trouvent belle que comme ils trouvent belles les étoiles & les fleurs. Vous me ſurprenez, dit Beliſe: eſt-ce l'eſpérance qui rend ſenſible? — Non, mais elle dirige la ſenſibilité. — On n'aime donc qu'avec l'eſpoir de plaire? — Non vraiment, Madame; & ſans cela, qui pourroit ne pas vous ai-

mer! Un philoſophe eſt donc galant, reprit Beliſe avec un ſourire? — Je ſuis vrai, Madame, & ne ſuis point philoſophe; mais ſi je méritois ce nom, je n'en ſerois que plus ſenſible : un vrai philoſophe eſt homme, & fait gloire de l'être. La ſageſſe ne contredit la nature, que lorſque la nature a tort. Beliſe rougit, le Comte ſe troubla, & ils furent quelque temps les yeux baiſſés ſans oſer rompre le ſilence. Le Comte voulut renouer l'entretien ſur les charmes de la campagne; mais leurs propos furent confus, entrecoupés & ſans ſuite : on ne ſavoit plus ce qu'on avoit dit, encore moins ce qu'on alloit dire. Ils ſe quitterent enfin, l'une rêveuſe, l'autre diſtrait, & craignant tous deux d'en avoir trop dit.

La jeuneſſe des villages voiſins s'aſſembla le lendemain pour leur donner une fête : la gayeté en faiſoit l'ornement. Beliſe en fut enchantée; mais le dénouement la ſurprit. Le Magiſter avoit fait des chanſons à la louange de Beliſe & du Comte, & les couplets diſoient que Beliſe étoit l'ormeau, & que le Comte étoit le lierre. Celui-ci ne ſavoit s'il devoit leur impoſer ſilence, ou prendre la choſe en badinant; mais Beliſe en fut offenſée. Je vous demande pardon pour eux, Madame, lui dit le Comte, en la ramenant : ces bonnes gens diſent ce qu'ils penſent, ils n'en ſavent pas davantage. Je les

aurois fait taire, si j'avois eu le courage de les affliger. Belise ne lui répondit rien, & il se retira pénétré de douleur de l'impression qu'avoit faite sur elle cet innocent badinage.

Que je suis malheureuse, dit Belise, après le départ du Comte! Voilà encore un homme que je vais aimer. Cela est si clair, que ces paysans s'en apperçoivent : ce sera comme avec les autres, un feu léger, une étincelle. Non, je ne veux plus le voir : il est honteux de vouloir inspirer une passion, quand on n'en est pas susceptible. Le Comte se livreroit à moi sans réserve, & de la meilleure foi : c'est un homme respectable, dont je ferois le malheur, si je venois à m'en détacher. Le lendemain, il envoya savoir si elle étoit visible. — Quel parti prendre? si je le refuse aujourd'hui, il faudra le recevoir demain; si je persiste à ne le plus voir, que va-t-il penser de ce changement? Qu'a-t-il fait qui ait pu me déplaire? Lui laisserai-je croire que je me défie de lui ou de moi? Après tout, qui m'assure qu'il m'aime? & quand il m'aimeroit, suis-je obligée de l'aimer? Je lui ferai entendre raison, je lui peindrai mon caractere, il m'en estimera davantage : il faut le voir. Le Comte vint.

Je vais bien vous surprendre, lui dit-elle; j'ai été sur le point de rompre avec vous. —

Avec moi, Madame! & pourquoi? quel eſt mon crime? — D'être aimable & dangereux. Je vous déclare que je ſuis venue chercher le repos; que je ne crains rien tant que l'amour; que je ne ſuis pas faite pour un engagement ſolide; que j'ai l'ame la plus légere, la plus inconſtante qui fût jamais; que je mépriſe les goûts paſſagers, & que je n'ai pas un aſſez grand fonds de ſenſibilité pour en avoir de durables. Voilà mon caractere: je vous en avertis. Je réponds de moi pour l'amitié; mais pour l'amour, il n'y faut pas compter; & afin de n'avoir aucun reproche à me faire, je ne veux abſolument ni en inſpirer, ni qu'on m'en inſpire. Votre ſincérité encourage la mienne, lui répondit le Comte; vous allez me connoître à mon tour. J'ai pris pour vous, ſans m'en douter & ſans le vouloir, l'amour le plus tendre & le plus violent: c'eſt ce qui pouvoit m'arriver de plus heureux, & je m'y livre de tout mon cœur, quoique vous puiſſiez m'annoncer. Vous vous croyez légere & inconſtante; il n'en eſt rien. Je crois connoître mieux que vous le caractere de votre ame. — Non, Monſieur, je me ſuis éprouvée, & vous allez en juger. Elle lui raconta l'hiſtoire du Préſident & celle du jeune Page. — Vous les aimiez, Madame, vous les aimiez; vous vous êtes découragée mal-à-propos. Votre colere

contre le Préſident étoit ſans conſéquence : le premier mouvement eſt toujours pour le chien, mais le ſecond eſt pour l'amant ; ainſi l'a voulu la nature. Le refroidiſſement de votre amour pour le Page n'auroit pas été plus durable : un œil de moins produit toujours cet effet ; mais peu à peu on s'y accoutume. Quant à la durée d'une paſſion, il faut être juſte. Quel eſt l'inſenſé qui exige l'impoſſible ? Je deſire ardemment de vous plaire, j'en ferai ma félicité ; mais ſi votre penchant pour moi venoit à s'affoiblir, ce ſeroit un malheur, ce ne ſeroit pas un crime. Hé quoi ! parce qu'il n'eſt point dans la vie de plaiſir ſans mêlange, faut-il ſe priver de tout, renoncer à tout ? Non, Madame, il faut tirer parti de ce qu'on a de bon, ſe pardonner à ſoi-même & aux autres ce qui eſt moins bien ou ce qui eſt mal. Nous menons ici une vie douce & tranquille, l'amour nous manque, il peut l'embellir : laiſſons-le faire. S'il s'en va, l'amitié nous reſte ; & quand la vanité ne s'en mêle point, l'amitié qui ſurvit à l'amour en eſt bien plus intime & plus tendre. — En vérité, Monſieur, voilà une morale bien étrange ! — Elle eſt ſimple & naturelle, Madame. Je ferois des romans tout comme un autre ; mais la vie n'eſt pas un roman : nos principes comme nos ſentiments doivent être pris dans la nature. Rien

n'eſt plus facile que d'imaginer des prodiges en amour; mais tous ces héros n'exiſtent que dans la tête des Auteurs : ils diſent ce qu'ils veulent; nous faiſons ce que nous pouvons. C'eſt un malheur, ſans doute, de ceſſer de plaire, c'en eſt un plus grand de ceſſer d'aimer; mais le comble du malheur, c'eſt de paſſer ſa vie à ſe craindre & à ſe combattre. Fiez-vous à vous-même, Madame, & daignez vous fier à moi. Il eſt aſſez cruel de ne pouvoir pas aimer toujours, ſans ſe condamner à n'aimer jamais. Imitons nos villageois; ils n'examinent pas s'ils s'aimeront long-temps, il leur ſuffit de ſentir qu'ils s'aiment. Je vous étonne? Vous avez été élevée dans le pays des chimeres. Croyez-moi, vous êtes bien née; revenez à la vérité, laiſſez-vous guider par la nature : elle vous conduira beaucoup mieux qu'un art qui ſe perd dans le vuide, & qui réduit le ſentiment à rien à force de l'analyſer.

Si Beliſe ne fut point perſuadée, elle fut bien moins affermie dans ſa premiere réſolution; & dès que la raiſon chancelle, il eſt aiſé de la renverſer. Celie de Beliſe ſuccomba ſans peine, & jamais un amour mutuel ne rendit deux cœurs plus heureux. Livrés l'un à l'autre en liberté, ils oublioient l'univers, il s'oublioient eux-mêmes : toutes les facultés de leurs âmes réunies

en une ſeule, ne formoient plus qu'un tourbillon de feu dont l'amour étoit le centre, dont le plaiſir étoit l'aliment.

Cette premiere ardeur ſe ralentit, & Beliſe en fut allarmée; mais le Comte la raſſura. On revint aux amuſements champêtres. Beliſe trouva que la nature s'étoit embellie, que le ciel étoit plus ſerein, & la campagne plus riante; les jeux des villageois lui plaiſoient davantage : ils lui rappelloient un ſouvenir délicieux. Leurs travaux l'intéreſſoient beaucoup plus : Mon amant, diſoit-elle en elle-même, eſt le Dieu qui les encourage; ſon humanité, ſa bienfaiſance ſont comme des ruiſſeaux qui fertiliſent ces champs. Elle aimoit à s'entretenir avec les laboureurs des bienfaits que répandoit ſur eux ce mortel qu'ils appelloient leur pere. L'amour lui rendoit perſonnel tout le bien qu'on diſoit de lui. Elle paſſa ainſi toute la belle ſaiſon à l'aimer, à l'admirer, à lui voir faire des heureux, & à le rendre heureux elle-même.

Beliſe avoit propoſé au Comte de paſſer l'hyver loin de la Ville, & il lui avoit répondu en ſouriant : Je le veux bien. Mais dès que la campagne commença à ſe dépouiller, que la promenade fut interdite, que les jours furent pluvieux, les matinées froides, & les ſoirées longues, Beliſe ſentit avec amertume que l'ennui

s'emparoit de ſon ame, & qu'elle deſiroit de revoir Paris. Elle en fit l'aveu à ſon amant, avec ſa franchiſe ordinaire. Je vous l'avois prédit; vous n'avez pas voulu me croire : l'événement ne juſtifie que trop la mauvaiſe opinion que j'avois de moi-même. — Quel eſt donc cet événement? — Ah ! mon cher Comte, puiſqu'il faut vous le dire, je m'ennuye : je ne vous aime plus. Vous vous ennuyez, cela eſt poſſible, lui répondit le Comte avec un ſourire; mais vous ne m'en aimez pas moins : c'eſt la campagne que vous n'aimez plus. — Hé ! Monſieur, pourquoi me flatter ? tous les lieux, tous les temps, ſont agréables avec ce que l'on aime. — Oui, dans les romans, je vous l'ai déjà dit; mais non pas dans la nature. Vous avez beau dire, inſiſta Beliſe ; je ſens très-bien qu'il y a deux mois que j'aurois été heureuſe avec vous dans un déſert. — Sans doute, Madame : telle eſt l'ivreſſe d'une paſſion naiſſante; mais ce premier feu n'a qu'un temps. L'amour heureux ſe calme & ſe modere : l'ame, dès-lors moins agitée, commence à devenir ſenſible aux impreſſions du dehors : on n'eſt plus ſeul dans le monde ; on éprouve le beſoin de ſe diſtraire & de s'amuſer. — Ah ! Monſieur, à quoi réduiſez-vous l'amour? — A la vérité, ma chere Beliſe. — Au néant ; mon cher Comte, au néant.

Vous cessez de me suffire, j'ai donc cessé de vous aimer. — Non, tout ce que j'adore; non, je n'ai point perdu votre cœur, & je vous serai toujours cher. — Toujours cher : oui, sans doute; mais comment? — Comme je veux l'être. — Ah! je sens trop mon injustice pour me la dissimuler. — Non, Madame, vous n'êtes point injuste. Vous m'aimez assez : j'en suis content, & je ne veux pas être aimé davantage. Serez-vous plus difficile que moi? — Oui, Monsieur; je ne me pardonnerai jamais d'avoir pu m'ennuyer avec l'homme du monde le plus aimable. — Et moi, Madame, & moi qui ne me vante de rien, je m'ennuye aussi par foi avec la plus adorable de toutes les femmes, & je me le pardonne. — Quoi! Monsieur, vous vous ennuyez avec moi? — Avec vous-même; & je ne laisse pas de vous aimer plus que ma vie. Etes-vous contente? Allons, Monsieur, retournons à Paris. — Oui, Madame, j'y consens; mais souvenez-vous que le mois de Mai nous retrouvera à la campagne. — Je n'en crois rien. — Je vous l'assure, & plus amoureux que jamais.

Belise, de retour à la Ville, commença par se livrer à tous les amusements que l'hyver rassemble, avec une avidité qu'elle croyoit insatiable. Le Comte de son côté s'abandonna au tor-

ſent du monde, mais avec moins de vivacité. Peu-à-peu l'ardeur de Beliſe ſe ralentit. Les ſoupés lui paroiſſoient longs; elle s'ennuyoit au ſpectacle. Le Comte avoit ſoin de la voir rarement; ſes viſites étoient courtes, & il prenoit les heures où elle étoit environnée d'une foule d'adorateurs. Elle lui demanda un jour tout bas : Que vous ſemble de Paris? — Tout m'y amuſe, & rien ne m'y attache. — Pourquoi ne venez-vous pas ſouper avec moi? — Vous m'avez tant vu, Madame! Je ſuis diſcret : le monde a ſon tour, j'aurai le mien. — Vous êtes donc toujours perſuadé que je vous aime? — Je ne parle jamais d'amour à la Ville. Que penſez-vous, Madame, du nouvel Opéra, pourſuivit-il à haute voix? Et la converſation devint générale.

Beliſe comparoît toujours le Comte à ce qu'elle voyoit de mieux, & toujours la comparaiſon concluoit à ſon avantage. Perſonne, diſoit-elle, n'a cette candeur, cette ſimplicité, cette égalité de caractere; perſonne n'a cette bonté d'ame & cette élévation de ſentiments. Quand je me rappelle nos entretiens, tous nos jeunes gens ne me ſemblent que des perroquets bien inſtruits. Il a bien raiſon de douter qu'on ceſſe de l'aimer après l'avoir connu! Mais non, ce n'eſt pas l'eſtime qu'il a de lui-même, c'eſt l'eſ-

time qu'il a de moi qui lui donne cette confiauce. Que je ferois heureufe fi elle étoit fondée!

Telles étoient les réflexions de Belife; & plus elle fentoit renaître fon inclination pour lui, plus elle fe trouvoit bien avec elle-même. Enfin, le defir de le voir devint fi preffant, qu'elle ne put réfifter à celui de lui écrire. Il fe rendit auprès d'elle; & l'abordant avec un fourire: Quoi, Madame, lui dit-il, un tête-à-tête! vous m'expofez à faire des jaloux. Perfonne, Monfieur, n'a droit de l'être, lui dit Belife; & vous favez que je n'ai plus que des amis. Mais vous, ne craignez-vous pas d'inquiéter quelque nouvelle conquête? Je n'en ai fait qu'une en ma vie, répondit le Comte; elle m'attend à la campagne, & j'irai la voir ce printemps. — Elle feroit à plaindre fi elle étoit à la Ville: vous y êtes fi occupé, qu'elle rifqueroit d'être négligée. — Elle s'y amuferoit, Madame, & n'y penferoit pas à moi. Laiffons-là les détours, reprit-elle: pourquoi vous vois-je fi rarement & fi peu? — Pour vous laiffer jouir en liberté de tous les plaifirs de votre âge. — Vous ne ferez jamais de trop, Monfieur: ma maifon eft la vôtre; regardez-la comme telle, j'en ferai flattée, je le defire, & j'ai acquis le droit de l'exiger. Non, Madame, n'exigez rien; je ferois au dé-

ſeſpoir de vous déplaire : mais permettez-moi de ne vous revoir qu'au retour de la belle ſaiſon. Cette obſtination la piqua vivement. Allez, Monſieur, lui dit-elle avec dépit, allez chercher des plaiſirs où je ne ſerai pas, j'ai mérité votre inconſtance. Dès ce jour, elle n'eut pas un moment de repos : elle s'informoit de ſes démarches ; elle le cherchoit, & le ſuivoit des yeux aux promenades & aux ſpectacles ; les femmes qu'il voyoit lui devinrent odieuſes ; elle ne ceſſoit de queſtionner ſes amis. L'hyver lui parut d'une longueur mortelle, quoiqu'on ne fût encore qu'au commencement du mois de Mars. Quelques beaux jours étant venus : Il faut, dit-elle, que je le confonde, & que je me juſtifie. J'ai tort juſqu'à préſent ; il a ſur moi cet avantage ; mais demain il ne l'aura plus. Elle le fit prier de ſe rendre chez elle : tout étoit prêt pour le départ. Le Comte arrive. Donnez-moi la main, lui dit Beliſe, pour monter dans mon carroſſe. Où allons-nous donc, Madame, lui dit-il ? — Nous ennuyer à la campagne. A ces mots, le Comte fut tranſporté de joie. Beliſe, au mouvement de la main qui la ſoutenoit, s'apperçut du ſaiſiſſement & de l'émotion qu'elle faiſoit naître. O mon cher Comte ! lui dit-elle, en preſſant cette main qui trembloit ſous la ſienne, que ne vous dois-je pas ? Vous m'avez ap-

pris à aimer, vous m'avez convaincue que j'en étois capable ; & en m'éclairant ſur mes ſentiments, vous m'avez fait la plus douce des violences : vous m'avez forcée à m'eſtimer moi-même, & à me croire digne de vous. L'amour eſt content. Je n'ai plus de ſcrupule, & je ſuis heureuſe.





LES QUATRE FLACONS,

Ou les Aventures D'ALCIDONIS, *de Mégare.*

J'Ai grand regret à la Féerie. C'étoit pour les imaginations vives une ſource de plaiſirs innocents, & la maniere la plus honnête de faire d'agréables ſonges. Auſſi les climats de l'Orient étoient-ils peuplés autrefois de Génies & de Fées. Les Grecs les regardoient comme des intelligences médiatrices entre les hommes & les Dieux : témoin le démon familier de Socrate; témoin la Fée qui protégeoit Alcidonis, comme je vais le raconter.

La Fée Galante avoit pris Alcidonis en amitié, même avant qu'il vînt au monde. Elle préſida à ſa naiſſance, & le doua du don de plaire, ſans aucun penchant décidé à l'amour. Sa jeuneſſe ne fut que le développement des talents & des graces, qu'il avoit reçus en partage.

Il avoit paſſé ſa quinzieme année, lorſque ſon pere, l'un des plus riches & des plus honnêtes citoyens de Mégare, l'envoyant à Athenes, pour y faire ſes exercices, lui dit en l'embraſſant : Mon cher fils, vous allez trouver dans le

monde une foule de jeunes évaporés, qui se répandent en injures contre les femmes. N'en croyez rien. Ceux-là n'affectent de les mépriser, que parce qu'ils n'ont pu parvenir à les rendre méprisables. Pour moi, à commencer par votre mere, ma vertueuse épouse, j'ai reconnu dans le beau sexe une délicatesse de sentiment, une candeur, une vérité dont peu d'hommes sont capables. Faites comme moi, choisissez une femme honnête, d'une humeur égale, d'un caractere solide, d'une vertu sociable & douce. Il y en a par-tout. Mon aveu suivra votre choix. Je suis bon pere : je ne veux que votre bonheur.

Alcidonis, plein de ces leçons, arrive à Athenes. Sa premiere visite fut à Séliane, à qui on l'avoit recommandé. Séliane, dans sa jeunesse, avoit été jolie & belle : elle étoit belle encore; mais elle commençoit à n'être plus jolie. Après les premiers compliments : Que venez-vous faire ici, lui dit un vieux Capitaine, l'époux de Séliane, & l'ancien ami de son pere ? C'est bien à votre âge qu'on s'ensevelit auprès des femmes ! Le cirque, le pirée, voilà vos écoles, & non pas ce cercle frivole, qu'on appelle le beau monde. Je suis furieux quand je vois arriver un jeune homme à Athenes. C'est à Sparte qu'on devroit aller.

Alcidonis

Alcidonis fut déconcerté par une si vive apostrophe; mais Séliane prit son parti avec chaleur. Je vous reconnois bien-là, dit-elle à son mari. Sparte, le Cirque, le Pirée! Eh qu'apprend-on, s'il vous plaît, dans ces écoles si fameuses? A s'enrichir & à se battre, répondit brusquement l'époux. — A s'enrichir, voilà qui est noble! A se battre, voilà qui est gracieux! Le premier est indigne de l'ambition d'un galant homme, & le second ne s'apprend que trop tôt. — Non pas sitôt, Madame, non pas sitôt que vous croyez. Je doute qu'après avoir passé sa jeunesse à une toilette, on soit ni bon guerrier, ni bon soldat. — Et moi, je ne vois rien de plus gauche, de plus maussade, qu'un homme qui n'a jamais appris qu'à se battre. Ne diroit-on pas que vous n'êtes ici que pour vous égorger! La paix a ses talents & ses vertus, comme la guerrre. On n'est pas toujours à la tête d'une troupe. — Et voilà le mal, de par tous les Dieux! voilà le mal. Je voudrois qu'il fût défendu, même en temps de paix, de quitter les drapeaux, sur peine de la vie. — Quoi! Monsieur, vous voulez donc que nous n'ayions pas un seul homme? — Vous en aurez, Madame, vous en aurez de reste. Il y en a tant d'inutiles à l'Etat! — Fort bien, vous nous réduisez au rebut de la République. Les femmes vous doivent des remer-

ciements. — Je les en diſpenſe. — Non, Monſieur, nous ſommes citoyennes, & nous cédons généreuſement à l'Etat toutes les figures qui nous déplaiſent, tous ces viſages à faire peur, tous ces caracteres féroces qui ne s'amuſent qu'à tuer, & qui ne ſont bons qu'à cela. — Et vous vous réſervez les jolis hommes, qui aiment à vivre, n'eſt-ce pas ? — Aſſurément. — C'eſt fort bien dit ; & l'Aréopage ne manquera pas d'en faire un décret pour vous plaire. Seigneur, pardonnez : ma femme eſt folle. Je vous laiſſe ; car je n'y tiens plus. Par Hercule, Madame, faut-il que je ſois votre mari ! Ces choſes-là n'arrivent qu'à moi. A ces mots, il ſortit, en tapant du pied, & ferma bruſquement la porte.

Voici un ſingulier ménage, dit Alcidonis ! Madame, avez-vous ſouvent de pareilles ſcenes ? Mais, oui, répondit-elle froidement, toutes les fois que j'ai du monde. — Et quand vous êtes ſeule ? — Il gronde encore ; mais un peu plus bas ? — Et comment l'avez-vous épouſé ? — Comme on épouſe, par convenance & par raiſon. Au reſte, c'eſt le meilleur homme du monde. Dès qu'il m'ennuye, je le contredis ; il s'impatiente & ſe retire. L'on en fait tout ce qu'on veut. Je vous conſeille de lui marquer de la déférence. Son amitié n'eſt pas à négliger : cela eſt bon à quelque choſe. Etes-vous recommandé

ici à beaucoup de monde ? — Aux amis particuliers de mon pere, & le nombre n'eſt pas grand. — Tant mieux, nous nous verrons plus ſouvent. Je le ſouhaite pour vous-même ; car en entrant dans un monde nouveau, le plus ſage a beſoin d'un guide. — Daignerez-vous m'en ſervir, Madame ? — Ou mon mari, ou moi : vous choiſirez. — Mon choix eſt fait. Ainſi ſe paſſa leur premiere entrevue.

Quand le mari fut de retour : Vous êtes étrange, lui dit Séliane ! Votre ton a effarouché ce jeune homme. — Que vous vouliez apprivoiſer ? — Je vous entends, Monſieur ; je vais ordonner que ma porte lui ſoit fermée. — Eh ! non, Madame, non, je ne ſuis point jaloux. Ce ſeroit commencer un peu tard ! Je ne l'ai pas été de votre jeuneſſe ; je ne le ſerai pas de votre maturité. — Voilà de vos galanteries ; mais j'y ſuis accoutumée. Souvenez-vous cependant que vous devez une viſite au fils de votre ancien ami. — Je le verrai, Madame ; je ſais vivre, & l'on peut ſe fier à moi ſur l'article des procédés.

Le lendemain, en entrant chez Alcidonis, il reprit leur entretien de la veille. Hé bien, lui dit-il, allez-vous donner dans les mœurs efféminées de la jeuneſſe Athénienne ? Ma femme vous y a diſpoſé, ſans doute ? Gardez-vous bien, non pas d'elle, car ſon temps eſt paſſé,

grace au Ciel; mais gardez-vous de ses semblables. Ce sont les syrenes les plus dangereuses! Nulle sûreté dans leur commerce. Cela vous prend, vous trompe, & vous quitte sans pudeur. On diroit, à les voir se jouer des hommes, qu'ils ne sont faits que pour leurs plaisirs. S'il est ainsi, dit Alcidonis, les femmes d'Athenes ne ressemblent gueres à celles de Mégare.! — A Mégare, c'est tout comme ici. Vous tenez de votre vieux pere. Le bon homme ne juroit que par sa chaste moitié. C'étoit par complaisance pour lui qu'elle se paroit & voyoit du monde; par piété, qu'elle s'enfermoit avec un jeune Prêtre de Minerve; par recueillement, qu'elle alloit passer les soirées dans une petite maison qu'il lui avoit arrangée lui-même: il s'endormoit sur sa vertu, de la meilleure foi du monde. — Il avoit raison, sans doute; & je vous prie de respecter la mémoire de ma mere. — Ta mere! ta mere étoit une femme: ne veux-tu pas qu'on l'eût faite exprès? J'en ai bien vu! je ne connois que mon extravagante qui soit exactement fidelle; & encore est-ce moi qui l'ai formée. Je l'ai rendue vertueuse en dépit d'elle-même; mais je n'ai pu lui ôter ce fond de coquetterie, que la nature ou l'exemple leur inspire presqu'en naissant. Je gage qu'elle est capable encore de chercher à te séduire, pour le plaisir de se mo-

quer de toi. Tu ne ferois pas le premier qu'elle auroit mis au défespoir. Elle s'amufoit autrefois à ce petit jeu-là, & puis elle m'en faifoit des contes, dont elle rioit comme une folle. Heureufement elle vieillit, & le danger n'eft plus fi grand.

Alcidonis fut occupé une partie de la nuit de tout ce qu'il venoit d'entendre. Les femmes, difoit-il, font donc ici bien redoutables ! & il s'endormit dans la réfolution de les fuir.

La Fée Galante lui apparut en fonge, & lui dit : Rien ne reffemble tant aux hommes que les femmes. Tout le bien, tout le mal qu'on en publie, eft vrai en particulier, & faux en général. Il ne faut, ni fe fier à tout, ni fe défier de tout. Vivez avec les femmes, mais ne vous y livrez qu'à propos. Je ne vous ai point donné de caractere, afin que vous foyez plus flexible au leur. Un homme décidé eft un homme infociable. Vous ferez charmant, fi l'on dit de vous : *On en fait tout ce qu'on veut*. Mais ce n'eft pas affez de plaire, il faut encore favoir aimer, & n'aimer ni trop ni trop peu. Il y a trois fortes d'amour ; la paffion, le goût, & la fantaifie. Tout l'art d'être heureux confifte à placer bien ces trois nuances. Pour cela, voici quatre flacons dont vous feul pourrez faire ufage. Ils font différents de vertu, comme de couleurs.

Vous boirez du flacon pourpre, pour aimer éperduement; du couleur de rose, pour effleurer le sentiment & le plaisir; du bleu, pour le goûter sans inquiétude & sans ivresse; & du blanc, pour revenir à votre état naturel. A ces mots, l'image de la Fée s'évanouit comme une vapeur.

Alcidonis s'éveille enchanté d'un si beau songe. Mais quelle fut sa surprise, en trouvant en effet les quatre flacons sous sa main ! Ah ! pour le coup, dit-il, je n'en prendrai qu'à mon aise. Il se leve en rendant grace à la Fée, & le même jour il revoit Séliane. Elle étoit seule. Vous avez vu mon mari, lui dit-elle ? Ne s'est-il pas déchaîné contre la galanterie ? — Beaucoup. — Il vous a dit mille horreurs des femmes ? — Il est vrai. — Je me flatte qu'il m'a exceptée. — Il n'a même excepté que vous, sur l'article de la fidélité. — Le bon homme ! — Il est persuadé que vous lui êtes fidelle ; mais il prétend que vous n'en êtes que plus dangereuse, & que vous vous moquez impitoyablement de ceux qui ont le malheur de vous aimer. — Eh ! voilà comme il me décrie ! Il mériteroit bien.... Mais non ; je dois me respecter moi-même. — Votre vertu, dit-il, est de sa façon ; c'est lui qui vous a rendue honnête. — Lui ! — Lui-même ; & malgré vous. — Malgré moi ! Celui-là est fort. Je lui

ferai bien voir si l'on me rend honnête malgré moi. — Je vous avoue qu'à votre place.... Et j'aurois bien à me venger aussi de l'insulte qu'il fait à ma mere. — A votre mere ! — Il a osé me dire que mon pere n'étoit qu'un sot, & qu'il n'y avoit que lui au monde qui ne le fût pas.— Le malheureux ! C'est bien à lui de se vanter ! Mais encore une fois, je me respecte. Non, Monsieur, je ne suis point coquette; & puisqu'il m'oblige à me justifier, j'ai le cœur aussi tendre & plus tendre qu'une autre. — Et qu'en faites-vous, de ce cœur ? — Hélas ! je n'en sais rien du tout : mais vous croyez bien que ce n'est pas pour ses beaux yeux que je le garde. Je suis sage pour mon repos, pour ne pas m'exposer au caprice, à l'inconstance, à l'ingratitude des hommes. Je sens que si j'aimois, j'aimerois passionnément, & je voudrois être aimée de même. — Ah ! vous le seriez. — Je n'ose m'en flatter : rien n'est plus foible, plus vain, plus léger que l'amour de vos pareils. Ils ont des goûts, des fantaisies ; mais la passion de l'amour, cette ivresse qui en fait le charme, & qui en est l'excuse, ils ne la connoissent pas. — Pour moi, Madame, je sais bien où il y en a de cet amour que vous méritez ; & si j'étois sûr du retour, j'en prendrois une bonne dose ! Séliane sourit de la simplicité d'Alcidonis, (car la Fée lui don-

noit auprès d'elle cet air naïf, ce ton ingénu, que les coquettes aiment tant.) Non, lui dit-elle, on ne s'enflamme pas ainsi tout-à-coup; eh, le moyen de nous aimer? nous ne nous connoiſſons pas encore. — A la bonne heure, Madame : je ne ſuis pas preſſé. Demain nous nous connoîtrons mieux. — Je vous verrai donc demain? — Oui, Madame. — L'après-dînée, entendez-vous, car je veux vous éviter l'ennui de trouver mon mari. Nous ſerons ſeuls, nous ſerons libres, & je vous parlerai raiſon.

Alcidonis ne manqua pas de ſe trouver au rendez-vous, avec ſes flacons dans ſa poche. Séliane le reçut dans le négligé le plus ſéduiſant. Voilà, dit Alcidonis, en la voyant, le privilege de la beauté : moins elle a de parure, & plus elle a de charmes. Séliane fit ſemblant de rougir. Savez-vous, lui dit-elle, que vous êtes dangereux avec cette ingénuité feinte? on s'y laiſſeroit prendre, & on y ſeroit trompée. — Moi, Madame, vous tromper! Je n'ai jamais trompé perſonne. — Et vous voulez commencer par moi. — Non, je vous le jure. — Pourquoi donc ces propos flatteurs, ces regards tendres? — Vous êtes belle, j'ai des yeux, je dis ce que je vois; il n'y a point-là de flatterie. — En effet, votre tranquillité fait bien voir que vous n'avez aucun intérêt à me ſéduire. Ah! ah! ſi

vous vouliez, cette tranquillité me passeroit bien vîte. — Oh! sans doute; & pour vous enflammer, vous n'attendez que mon aveu, n'est-ce pas? — Rien n'est plus vrai, vous n'avez qu'à dire. — En vérité, vous êtes bon, avec ce ton froidement résolu. — C'est que je suis sûr de mon fait. — Quoi, si je vous faisois voir quelque envie d'être aimée? — Vous le seriez à point nommé: je vous en donne ma parole. — Je vois bien, Alcidonis, que vous ne savez à quoi vous vous engagez, ni combien je suis exigeante. — Exigez, Madame, exigez; mon cœur vous défie. Je vous aimerai tant qu'il vous plaira. — Vous m'aimeriez donc, si je voulois, à la folie? — A la folie, soit; il ne m'en coûtera pas davantage. — Sa simplicité me charme. Eh bien, oui, je veux que vous m'aimiez, & que vous m'aimiez beaucoup. — A la passion? — Et vous m'aimerez de même? — Je le crois. — Ce n'est pas assez. — J'en suis sûre. — Cela me suffit, & vous allez voir beau jeu. — Où allez-vous donc? — Je suis à vous; je ne demande qu'une minute.

Le crédule Alcidonis s'étant retiré dans un coin, but l'élixir du flacon pourpre, jusqu'à la derniere goutte. Il reparoît, les yeux enflammés, le cœur palpitant, la voix éteinte. Plus de fadeur, plus de galanterie; son langage étoit ra-

pide, entrecoupé, plein de ſubſtance & de chaleur. Les mots ne pouvoient ſuffire aux ſentiments. Des accents inarticulés ſuppléoient aux paroles; un geſte véhément, une action impétueuſe en redoubloient l'énergie. Cette éloquence pathétique mit Séliane hors d'elle-même. Elle eſt émue, agitée, interdite: elle a peine à concevoir ce changement prodigieux. Elle veut paroître douter, craindre, héſiter encore: inutiles efforts! Son cœur s'attendrit, ſes yeux s'animent, ſa raiſon l'abandonne; & l'on eût dit, l'inſtant d'après, qu'elle avoit bu au même flacon.

Deux mois ſe paſſerent dans des tranſports qu'ils avoient peine à contenir. Le mari ne ceſſoit de plaiſanter Alcidonis ſur les aſſiduités auprès de ſa femme. Pauvre dupe, lui diſoit-il, vous n'avez pas voulu me croire! Vous y êtes pris; j'en ſuis bien-aiſe. Conſumez-vous auprès d'elle: voilà un temps bien employé! Alcidonis ſe vengeoit le mieux qu'il pouvoit de cette ironie inſultante. Mais ſa paſſion n'étoit plus ſecondée: celle de Séliane s'affoibliſſoit de jour en jour. Séliane lui ſuffiſoit; il ne pouvoit plus lui ſuffire. Elle eut beſoin de ſe diſſiper, de ſe diſtraire, de voir le monde qu'elle avoit oublié. Alcidonis en prit de l'ombrage. Il s'apperçut, avec un chagrin profond, qu'elle s'amuſoit de

tout, tandis qu'il ne s'occupoit que d'elle. Il devint trifte, inquiet, jaloux ; il fit tant, qu'elle en fut excédée, & prit le parti de le congédier.

Il eft vrai, lui dit-elle, je vous ai aimé; j'étois folle. Je fuis fage; imitez-moi. Il n'eft pas dit qu'on doive s'aimer jufqu'à la caducité. Tout paffe, & l'amour lui-même. Le mien s'eft affoibli ; vous m'avez grondée. Il s'éteint ; vous vous défefpérez. Tant pis pour vous : je ne fais qu'y faire. — Eh quoi, perfide ! ingrate! parjure ! — Tant qu'il vous plaira. Dites-moi bien des injures, fi cela peut vous foulager. — Ah ! jufte Ciel ! comme on me traite ! — Comme un enfant à qui l'on pardonne tout. — Eft-ce-là, perfide, les ferments que vous m'aviez faits cent fois, de m'aimer jufqu'au dernier foupir.? — Serments téméraires, qui n'engagent à rien : infenfé qui les fait, infenfé qui s'y fie. En croiriez-vous quelqu'un qui, en fe mettant à table, jureroit par tous les Dieux d'avoir toujours le même appétit ? — Le même appétit ? Quelle image ! Eft-ce-là cette délicateffe, dont votre cœur fe glorifioit ? — Autre fottife. On défavoue l'empire des fens, au moment même qu'on en eft efclave. Je fuis femme, j'aime comme une femme, & vous n'avez pas dû vous attendre que la nature fît un miracle en votre faveur.

Alcidonis, à ce diſcours, s'arrachoit les cheveux de déſeſpoir. Eh bien, pourſuivit-elle, que faites-vous? En ſerez-vous plus aimable ou plus aimé, quand vous ſerez chauve? Alcidonis, écoutez-moi. Je conſerve pour vous une amitié compatiſſante. — Ah cruelle! eſt-ce de l'amitié, de la pitié que je vous demande? — Il faut bien vous y réduire; je ne ſens pour vous rien de plus. Lequel des deux à tort, ou celui qui ceſſe d'aimer, ou celui qui ceſſe de plaire? Le procès n'eſt pas décidé, & ne le ſera pas ſitôt. En attendant, croyez-moi, prenez votre parti avec courage. — Il eſt pris, ingrate, il eſt pris, dit-il en s'éloignant pour boire; & je n'ai pas beſoin de dire qu'il eut recours au flacon blanc.

Tout-à-coup ſes ſens ſe calmerent, & la raiſon lui revint. En effet, dit-il en retournant vers Séliane avec un air doux & tranquille, j'étois un ſot de me fâcher. Nous avons été amants; nous ſommes amis. Il faut de tout dans la vie. La paſſion eſt un accès: quand il eſt paſſé, tout eſt dit. On n'eſt obligé de ſe voir qu'autant que l'on s'amuſe; & rien n'eſt plus naturel que de changer quand on s'ennuye. Vous m'avez aimé autant que vous avez pu. Vous auriez été bien dupe de vous piquer d'une conſtance pénible! Jouiſſez, Madame, du droit que vous donne

votre beauté, de multiplier vos conquêtes. Je ſuis trop heureux d'avoir été du nombre. Il faut que chacun ait ſon tour. Je vous ſouhaite bien du plaiſir.

Séliane fut auſſi ſurpriſe que piquée de la froideur de ſes adieux. Elle vouloit bien qu'il ſe conſolât, mais pas ſitôt ni ſi aiſément. Cette révolution n'étoit pas concevable. Réflexion faite, elle fut perſuadée que la tranquillité qu'il faiſoit paroître, n'étoit qu'un dépit ſimulé ; & elle ne manqua pas de dire à quelques-unes de ſes amies, que le pauvre garçon étoit déſeſpéré, qu'il lui avoit fait une peur horrible, & qu'elle avoit eu toutes les peines du monde à l'empêcher de prendre un parti violent.

Le jour ſuivant, Alcidonis alla ſouper chez le voluptueux Alcipe, avec les plus jeunes & les plus jolies femmes d'Athenes. Cela m'eſt égal, diſoit-il en lui-même : le flacon pourpre eſt à ſec ; mais la Fée auroit beau le remplir ; je veux bien mourir, ſi j'y goûte. Dès qu'il vit toutes ces beautés : Ah ! pour le coup, jouiſſons : c'eſt le moment des fantaiſies. Il boit du flacon couleur de roſe, & voilà ſes yeux & ſes deſirs qui ſe promenent ſans ſe fixer.

Le haſard l'avoit placé à table auprès d'une blonde aux regards languiſſants, d'une modeſtie & d'une timidité extrême. Il en fut vivement

touché; mais il avoit de l'autre côté une brune éblouiſſante de vivacité & de fraîcheur. Il eût bien voulu de celle-ci, mais il aimoit bien celle-là; & réflexion faite, il eût préféré la blonde, ſans je ne ſais quoi qui l'inclinoit vers la brune. Ce je ne ſais quoi détermina ſes vœux. Il eut pour elle tous les ſoins d'une galanterie empreſſée : elle les reçut d'un air diſtrait, & comme un hommage qui lui étoit dû. Alcidonis en fut piqué. La fantaiſie, comme la paſſion, s'irrite contre les obſtacles. Excité par le deſir de plaire, il fit les plaiſirs du ſoupé. Corine, ſa brune charmante, vit bien qu'on lui envioit ſa conquête. Elle en connut enfin le prix, & quelques regards de complaiſance porterent l'eſpoir dans le cœur de ſon nouvel amant.

L'heure de ſe quitter arrive. Corine ſe leve, il la ſuit. Vous voulez donc bien m'accompagner, lui dit-elle en acceptant ſa main? Je ſens tous les ſacrifices que vous me faites. Il jura qu'il ne lui en faiſoit aucun. — Pardonnez-moi : je vous enleve aux plus jolies femmes d'Athenes; & c'eſt un triomphe aſſez beau. — Je n'ai fait que les entrevoir : elles m'ont paru aſſez bien. — Aſſez bien ? vos éloges ſont modeſtes! Direz-vous de Cléonide, qu'elle eſt aſſez bien ? Ces grands yeux, ces traits réguliers, cette taille majeſtueuſe.... on croit voir une

Déesse. — Il est vrai, l'auguste Junon. — Vous êtes méchant ! & Amate, que vous en semble ? Cet air de volupté, cette nonchalance attrayante, qui semble appeller le plaisir. — Oui, c'est ainsi que je peindrois l'occasion négligée. — Négligée ! le mot est cruel. Je ne le répéterai pas : il passeroit en proverbe. J'espere du moins que vous ferez grace à l'air ingénu & craintif de Céphise. Ce coloris, ce regard tendre, cette bouche qui n'ose sourire, & qui est si belle lorsqu'elle sourit : qu'en dites-vous ? — Qu'il ne manque à tout cela qu'une ame. — Et vous voudriez bien lui donner la vôtre ? — Je vous avouerai que, sans vous, elle auroit eu la pomme. — Hélas ! Et qu'en auroit-elle fait ? Rien n'est plus froid, plus indolent, plus insensible que Céphise. — Aussi n'a-t-elle eu que le premier coup d'œil. — Je vous ai surpris cependant, même vers la fin du soupé, les regards attachés sur elle. — Il est vrai, je l'admirois comme un beau modele en cire. — Beau modele, si vous voulez : on dit dans le monde que ce modele a grand besoin d'une draperie.

En parcourant ainsi les objets de la jalousie de Corine, ils arrivent à son logis. Montez-vous un moment, dit-elle à Alcidonis ? Il est de bonne heure ; nous causerons. Alcidonis fut enchanté. La Fée qui le rendoit méchant avec

Corine, favoit bien ce qu'elle faifoit. La louange la plus flatteufe pour une jolie femme, c'eft le mal qu'on lui dit de fes rivales : auffi avoit-elle bien pris.

Il me tarde, pourfuivit Corine, de favoir à mon tour le bien & le mal que vous penfez de moi. — Le mal! Eh! s'il y en a, m'avez-vous laiffé le temps, la liberté de l'appercevoir? L'illufion vous environne. Cet éclat, cette vivacité brillante, nous cacheroient la laideur même : je l'aurois prife pour la beauté. Je vous vois, je fuis ébloui, enivré, tranfporté : voilà mon hiftoire. C'eft un enchantement, une folie, c'eft tout ce qu'il vous plaira; mais rien au monde n'eft fi férieux, & vous m'allez rendre d'un feul mot le plus fortuné ou le plus malheureux des hommes. En effet, rien n'eft plus fou, s'écria-t-elle en le voyant à fes genoux : vous m'appercevez en paffant, vous m'aimez, s'il faut vous en croire, & vous ofez me l'avouer! Savez-vous fi je mérite ces fentiments? Savez-vous fi je puis y répondre? Non, Madame, je ne fais rien. Vous êtes peut-être la plus cruelle des femmes, la plus volage, la plus perfide. Ce beau corps, ces traits charmants peuvent cacher une ame infenfible. Je le crains, mais j'en cours les rifques : & le danger fût-il encore plus grand, il n'eft pas en moi de l'éviter. — Ah!

je reconnois bien à ces traits ce qu'on m'a dit de votre caractere : c'est vous, Alcidonis, qui êtes le plus dangereux des hommes, & celui de tous que je craindrois le plus d'aimer. — Pourquoi donc? Que vous a-t-on dit? — Que vous êtes un homme à passion; & un homme à passion, est un homme insoutenable. Vous vous abandonnez à corps perdu; vous aimez comme un furieux, & vous voulez être aimé de même. Si l'on n'est pas aussi passionné que vous, ce sont des plaintes, des reproches. Vous devenez sombre, inquiet, ombrageux. On ne sait comment vous quitter : il n'y a pas moyen de vous prendre. — Il est vrai, Madame, que j'ai donné dans ces travers; mais m'en voilà bien revenu. On peut me prendre en toute sûreté : je signerai mon congé d'avance. — Ne croyez pas plaisanter, Monsieur : c'est le charme de l'amour, que la liberté, la franchise. Sans cela un amant seroit un mari; &, en vérité, ce ne seroit pas la peine d'être veuve. — J'entends raison, belle Corine, & vous pouvez compter sur moi. — Vous donneriez donc votre parole d'honneur à une femme qui auroit pour vous de la foiblesse, de vous retirer sans faire de scene, dès qu'elle vous diroit en amie : Je vous aimai; je ne vous aime plus? — Assurément : j'ai appris à vivre, & vous n'avez qu'à m'é-

prouver. — Je le veux bien ; mais souvenez-vous que je ne m'engage à vous aimer, qu'autant que vous saurez me plaire.

Je vois bien, disoit Alcidonis en lui même, qu'ici le flacon blanc me sera d'un grand secours. Il se trompoit ; il n'en eut pas besoin : l'impression du couleur de rose s'effaça bientôt d'elle-même. Il étoit encore auprès de Corine ; & déja l'image des autres beautés qu'il avoit vues chez Alcipe, venoit s'offrir à sa pensée. Celle-ci est vive, disoit-il, mais voilà tout. Nul sentiment, nulle délicatesse. Cela change d'amants comme de parure. Demain, je serai renvoyé, si demain quelqu'autre l'amuse. En vérité, je suis bien bon de lui prodiguer mes soupirs ! J'aurois bien mieux fait de les adresser à cette blonde languissante, dont les yeux se levoient sur moi d'un air si tendre & si touchant. Corine m'a dit du mal de Céphise ; il faut que Céphise ait du mérite. Elle n'est pas bien animée ; mais quel plaisir de l'animer ! une femme naturellement vive l'est pour tout le monde, celle-ci ne le seroit que pour moi. Allons la voir : aussi-bien je ne veux pas qu'on me renvoye. Corine apprendra que je ne suis pas de ceux que l'on met sur le pavé, & que je sais donner un congé comme elle.

Il dit à Céphise les mêmes choses qu'à Cori-

ne, mais avec plus de ménagement. Eſt-il poſſible, s'écria-t-elle ſans s'émouvoir! Quoi, vous ſerez malheureux, ſi je ne vous aime pas? — Plus malheureux que je ne puis dire. — J'en ſuis fâchée, car je ne ſais point aimer. — Ah! belle Céphiſe, avec ce ſourire enchanteur, ce regard, cette voix qui va juſqu'à l'ame, vous ne connoiſſez pas l'amour! — En vérité, je ne le connois pas. — Et ſi je vous le faiſois connoître? — Vous me feriez bien du plaiſir, car j'en ſuis fort curieuſe. Mais tant de gens l'ont eſſayé, & pas un n'y a réuſſi. Mon mari lui-même y perdoit ſes peines. — Votre mari! Je le crois bien: mais vous avez eu des amants? — Beaucoup, & des mieux faits, & des plus tendres. — Et les rendiez-vous heureux? — Non; car ils ſe plaignoient tous que je ne les aimois pas. Ce n'étoit pas ma faute; j'y faiſois mon poſſible. Imaginez-vous que j'en prenois quelquefois quatre en même-temps, pour tâcher, dans le nombre, d'en aimer au moins un ou deux: tout cela étoit inutile.

Voilà, dit Alcidonis, une ingénuité dont j'ai vu peu d'exemples. Ne nous décourageons pas, ma chere enfant, vous m'aimerez. — Vous croyez? — Je le crois: vous êtes ſenſible? — Oui, ſenſible, par-ci, par-là: mais en un moment cela me paſſe. — C'eſt une maladie aſſurément. Avez-

vous fait, pour en guérir, quelque facrifice à Vénus? — Mon mari en faifoit beaucoup; mais il me retrouvoit la même au retour du Temple. — Et pourquoi ne pas vous y mener vous-même? — Il n'avoit garde : le Prêtre étoit un jeune homme qui vouloit m'initier. — Vous initier! Et favez-vous quelle eft cette cérémonie? — Hélas! non, je ne fais rien. — Voulez-vous que je vous l'apprenne, reprit Alcidonis en rifquant quelque liberté? — Doucement, Seigneur, s'écria-t-elle; vous faites comme fi je vous aimois, je ne vous aime point encore. — Et comment vous en appercevoir, fi nous ne faifons pas quelques effais? — J'en ai fait mille; mais tout cela ne prouve rien. D'abord il me femble que j'aime, & puis il me femble que je n'aime plus. Il vaut mieux attendre que cela vienne : fi cela vient, je vous le dirai.

Alcidonis faifoit de jour en jour quelques nouveaux progrès fur l'indolente fenfibilité de Céphife; mais elle n'en étoit pas encore où il vouloit l'amener. Pour lui échauffer l'imagination, il lui propofa de fe trouver enfemble à une fête qui devoit fe célébrer en l'honneur de Vénus. Elle y confentit, à condition qu'elle ne feroit point initiée. Le lendemain chacun d'eux, pour la décence, s'y rendit de fon côté. Les filles & les garçons, vêtus en graces & en

amours, chantoient des hymnes en l'honneur de la Déesse, & dansoient au son de la lyre, sous l'ombrage du bois sacré qui environnoit le Temple.

Céphise s'y étoit rendue la premiere. Ah! dit-elle à Alcidonis, je vous cherchois des yeux; j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. La Déesse a prévenu nos vœux : je crois que je commence à vous aimer tout de bon. Cette nuit je vous ai vu dans mon sommeil. Vous étiez pressant; j'étois animée. — Eh bien? — Eh bien, je vous dirai le reste à souper. A souper, reprit Alcidonis d'un air préoccupé, & les yeux attachés sur la fête? A souper, soit, je le veux bien.... Ah! la jolie danseuse que voilà! Que celle-ci chante avec grace! — Nous serons seuls, entendez-vous? — Seuls, j'y consens. Je voudrois bien savoir quelle est cette jolie danseuse! — Alcidonis, vous ne m'écoutez pas! — Pardonnez-moi, je vous entends; mais je cherche quelqu'un qui me dise.... Ah! Pamphile, un mot! Apprends-moi quelle est cette jolie enfant. C'est Cloé, dit Pamphile. Je soupe avec elle. — Avec elle? Ce soir? — Ce soir même. — Ah! j'en veux être. — Cela ne se peut pas. — Je t'en conjure, mon cher Pamphile, au nom de notre amitié. — Vous n'y pensez pas, Alcidonis, lui dit tout bas Céphise in-

terdite : vous ſoupez avec moi ; je vous l'ai dit. — Il eſt vrai, c'étoit mon deſſein ; mais j'ai promis à mon ami Pamphile. Ma parole eſt ſacrée, & je ne ſaurois y manquer.

Il vit Cloé, la trouva ce qu'on appelle adorable, un quart-d'heure, & inſipide l'inſtant d'après. Il vit la chanteuſe Phillire ; il en fut épris une ſoirée ; le lendemain elle l'ennuya. Ah ! que les fantaiſies ſont fatigantes, dit-il ! A chaque inſtant des deſirs nouveaux, dont aucun ne remplit mon ame ! C'eſt le tourment des Danaïdes. Loin de moi ces lueurs de ſentiment paſſageres & renaiſſantes, qui ne me laiſſent aucun repos. Buvons l'oubli de mes folies. Il dit, & vuida le flacon blanc. Il ne lui reſte que le bleu, & ſon bonheur dépend de l'uſage qu'il en va faire.

Alcidonis étudioit la philoſophie ſous Ariſte l'Académicien. Ariſte, en mourant, laiſſa une jeune veuve, la plus honnête & la plus belle du monde. Le diſciple d'Ariſte crut devoir à ſa veuve les conſolations & les ſecours de l'amitié. Théléſie les refuſa avec une modeſtie mêlée de douceur & de fierté. J'ai peu de bien, lui dit-elle ; j'ai encore moins de deſirs. Mon époux m'a laiſſé le plus précieux héritage, le goût de la médiocrité, l'habitude à vivre de peu. Tant de ſageſſe unie à tant de beauté méritoit bien

un attachement délicat & ſolide. Il eſt temps, dit Alcidonis, que je goûte du flacon bleu.

Une chaleur douce & vive ſe répandit dans ſes veines. Ce n'étoit point l'inquiétude des fantaiſies ; ce n'étoit point l'emportement de la paſſion; c'étoit une émotion délicieuſe, le preſſentiment de la félicité. Il brûle d'être à Théléſie; il brûle de n'avoir plus avec elle qu'un même ſort, qu'une vie & qu'une ame; & cédant à ſon impatience, il lui propoſe de s'unir à elle. Théléſie ne fut point inſenſible à cette marque d'amour & d'eſtime. Vous êtes aſſez généreux, lui dit-elle, pour m'offrir votre main. Je veux la mériter : je la refuſe. J'en ſerois indigne, ſi je l'acceptois. Il eut beau lui répondre de l'aveu de ſon pere, lui faire un crime de ſes refus, la menacer des reproches qu'elle ſe feroit à elle-même de l'avoir rendu malheureux; elle parut inébranlable.

Cependant Théléſie, dans ſa retraite, ne ceſſoit de verſer des larmes. La ſeule eſclave qui lui reſtoit, voyoit la douleur dont elle étoit conſumée, & n'en pouvoit pénétrer la cauſe. Falloit-il l'attribuer à la mort de ſon époux? Quoi! pleurer ſans ceſſe un mari philoſophe! Cela n'étoit pas naturel. Sa maîtreſſe écrivoit ſouvent à un citoyen d'Argos; & les réponſes qu'on lui rendoit, lui arrachoient de profonds ſoupirs.

La curiosité ou le zele porta l'esclave à ouvrir une des lettres de Théléfie. Elle étoit conçue en ces termes:

Si vous n'avez un cœur d'airain, vous serez touché, Seigneur, du désespoir d'une infortunée, qui donneroit son sang pour la liberté de son pere. Ariste, mon époux, à qui je n'avois pas rougi d'avouer que j'étois née d'un esclave, n'a rien épargné pour rendre mon pere à mes vœux. Il l'a fait chercher vainement. J'apprends enfin qu'il est en votre pouvoir, & je l'apprends dans l'indigence. J'ai apprécié tout ce qui me reste. Hélas! il s'en faut bien que je sois en état de suffire à ce que vous exigez. Je n'ai plus qu'une seule ressource: c'est de m'offrir moi-même en échange pour mon pere. Il n'est pas juste que je sois libre, tandis que mon pere est esclave. Je suis jeune; il est accablé d'années. Vous pouvez tirer de ma servitude plus d'avantage que de la sienne. Mes mains s'endurciront au travail; mon cœur est fait à la patience. Si je voulois user de la facilité qu'on peut avoir à mon âge de séduire & d'intéresser les hommes, je ne serois pas réduite à cette cruelle extrémité; mais l'esclavage est moins honteux que le vice. Je n'hésite pas à choisir.

L'Ef-

L'Esclave pénétrée d'admiration & de pitié, porta cette lettre à Alcidonis. Ah! s'écria-t-il, le cœur saisi & les yeux en larmes, voilà donc la cause de ses refus! Elle est née esclave! Et qu'importe? la vertu est la ruine du monde. C'est à la fortune à rougir. Quelle pitié! Quelle tendresse! Vous, Théléfie, vous, dans l'esclavage! Que n'ai-je un trône à vous offrir! au nom des Dieux, dit-il à l'esclave, garde-moi bien le secret. Je pars: les pleurs de ta maîtresse vont être essuyés. Ton zele aura sa récompense.

Alcidonis se rend à Argos, & le pere de Théléfie est libre. L'inconnu qui l'affranchit, lui donne de quoi se rendre à Athenes, & lui dit en le quittant: Vous allez revoir Théléfie; vous devez la liberté à sa tendresse & à ses vertus. Il dépend d'elle d'être heureuse, & de vous rendre heureux. Mais si le service que je viens de vous rendre vous est cher, promettez-moi d'engager cette fille vertueuse à cacher sa naissance & vos malheurs aux yeux de celui qui la demande pour épouse. Je le connois; il la respecte; il lui seroit affreux de la voir rougir. Si votre bienfaicteur paroît jamais devant vous, renfermez votre reconnoissance. Il ne veut être connu que de vous seul. Quoi, dit le vieillard attendri, ma fille ne connoîtra jamais la main qui vient de briser ma chaîne! Non, reprit Alcidonis, n'ac-

cablez point Théléſie de ce fardeau humiliant. Il eſt des devoirs qui abaiſſent l'ame. Laiſſons à la ſienne, je vous en conjure, ſa nobleſſe & ſa liberté. Le vieillard promit tout à ſon libérateur.

Il arrive à Athenes. Sa fille s'évanouit en le voyant. O ! mon pere, lui dit-elle, quel Dieu vous accorde à mes larmes? L'avarice de votre maître s'eſt-elle enfin laiſſée fléchir ? Oui, ma fille, répondit le vieillard. Je ſais que je dois à ta tendreſſe, à tes vertus, la liberté, la vie, & le bonheur ineſpéré de venir mourir dans tes bras.

Alcidonis, de retour, vint preſſer de nouveau Théléſie, par tout ce que l'amour a de plus tendre, de conſentir à leur hymen. Le vieillard n'avoit pas manqué d'exhorter ſa fille au ſilence ſur l'humiliation de leur premier état. Non, lui avoit-elle répondu avec courage, il eſt moins humiliant de l'avouer, que de le taire : quiconque aura intérêt à me connoître, apprendra de moi qui je ſuis.

Vous voulez donc, dit-elle à Alcidonis, que je vous ouvre mon ame? Tant que j'ai été malheureuſe, j'ai renfermé ma douleur en moi-même ; mais vous méritez de partager ma joie. Apprenez que mon deſtin m'a fait naître dans la ſervitude, On m'en avoit retirée ; mon pere

y gémiſſoit encore. Un Dieu bienfaiſant me l'a rendu : il eſt libre ; il eſt ici ; vous l'allez voir. Cependant la tache de notre ſervitude eſt ineffaçable ; & vous avouer qui nous ſommes, c'eſt vous déclarer ſans retour, que ni votre honneur, ni ma reconnoiſſance, ne me permettent de vous écouter.

Vous m'outragez, Théléſie, lui dit Alcidonis, d'un air plein de tendreſſe & d'amertume. Me croyez-vous moins philoſophe, moins généreux qu'Ariſte ? Lui aviez-vous caché le malheur de votre naiſſance ? Non, ſans doute. N'a-t-il pas mépriſé l'injuſtice de la fortune & de l'opinion ? Je ſuis ſon diſciple ; ſes préceptes ſont gravés dans mon cœur. Son exemple eſt-il honteux à ſuivre ? ou ne me croyez-vous pas aſſez de vertu pour l'imiter ? Ce n'eſt pas la vertu, lui dit-elle en ſouriant, c'eſt la prudence qui vous manque. Ariſte avoit eu le temps de s'éprouver : vous n'êtes pas, comme lui, dans l'âge où l'on peut ſe répondre de ſoi-même. Je vous épargne des regrets.

Alcidonis déſolé de cette conſtance invincible, tomboit aux genoux de Théléſie, pour la fléchir par la pitié. Dans ce moment, paroît le vieillard qu'il avoit tiré d'eſclavage. Que vois-je ? Ah ! ma fille, s'écria-t-il, c'eſt lui.... Et tout-à-coup ſe ſouvenant de la défenſe d'Alci-

donis, il s'interrompit lui-même, & demeura les yeux attachés sur son libérateur, en laissant échapper quelques larmes. Quoi! mon pere, dit Théléſie étonnée, vous le connoissez! C'est lui, dites-vous! Achevez. Qu'a-t-il fait? Où l'avez-vous connu? Alcidonis, vous baissez les yeux! Vous rougissez! Mon pere vous regarde avec attendrissement! Ah! je vous entends l'un & l'autre. Mon pere, c'est lui qui vous a racheté; c'est à lui que je dois mon pere. — Oui, ma fille, voilà mon bienfaicteur. Est-ce-là, dit Alcidonis en embrassant le vieillard qui se prosternoit à ses pieds, est-ce-là ce que vous m'aviez promis? Pardonnez, dit le vieillard, mon cœur étoit saisi; ma fille m'a deviné; ce n'est pas ma faute. — Eh bien, puisqu'elle sait tout, obligez-la donc, cette fille cruelle, à ne pas me désespérer. C'est sa main, c'est son cœur que je demande pour prix du bien que je lui rends. Le vieillard pénétré, reprocha vivement à sa fille une ingratitude dont elle n'étoit point coupable; & prenant sa main tremblante, il la mit dans celle de son libérateur. C'est à votre pere que je la dois, cette main que vous m'avez refusée, dit tendrement Alcidonis, en la baisant. Consolez-vous, répondit Théléſie avec un sourire : vous ne lui devez que ma main; mon cœur s'étoit donné lui-même.

Alcidonis enchanté, employa le reſte du jour à ſe diſpoſer à partir le lendemain pour Mégare. La nuit, comme il goûtoit un doux ſommeil, la Fée Galante lui apparut de nouveau, & lui dit : Soyez heureux, Alcidonis ; aimez ſans inquiétude ; poſſédez ſans dégoût ; déſirez pour jouir ; faites des jaloux, & ne le ſoyez jamais. Ce n'eſt pas un conſeil que je vous donne ; c'eſt votre deſtin que je vous annonce. Vous avez bu à la ſource de la félicité parfaite. Je diſtribue à pleines mains des flacons pourpre & couleur de roſe ; mais le flacon bleu eſt un don que je réſerve à mes favoris.





LAUSUS ET LYDIE.

Lausus equum domitor debellatorque ferarum.
VIRG. ÆN. VII.

LE caractere de Mézence, Roi de Tyrrenne, est assez-connu. Mauvais Prince & bon pere, cruel & tendre tour-à-tour, il n'avoit rien d'un tyran, rien qui annonçât la violence, tant que ses volontés ne trouvoient aucun obstacle; mais le calme de cette ame superbe étoit le repos du lion.

Mézence avoit un fils appellé Lausus, que sa valeur & sa beauté rendoient célebre parmi les jeunes Héros de l'Ausonie. Lausus avoit suivi Mézence dans la guerre contre le Roi de Préneste. Son pere, au comble de la joie, l'avoit vu, couvert de sang, combattre & vaincre à ses côtés. Le Roi de Préneste chassé de ses Etats, & cherchant son salut dans la fuite, avoir laissé dans les mains du vainqueur un trésor plus précieux que sa couronne, une Princesse dans l'âge où le cœur n'a que les vertus de la nature, où la nature a tous les charmes de l'innocence & de la beauté. Tout ce que les graces éplorées ont de noble & d'attendrissant, étoit peint sur le

visage de Lydie. A sa douleur mêlée de courage & de dignité, l'on distinguoit la fille des Rois dans la foule des esclaves. Elle reçut les premiers respects de ses ennemis, sans hauteur, sans reconnoissance, comme un hommage dû à son rang, dont le sentiment généreux n'étoit point affoibli dans son ame par l'infortune.

Elle entendit nommer son pere; & à ce nom, elle leva au Ciel ses beaux yeux remplis de larmes. Tous les cœurs en furent émus : Mézence lui-même, interdit, oublia son orgueil & son âge. La prospérité endurcit les ames foibles, amollit les cœurs altiers, & rien n'est plus doux qu'un héros après le gain d'une bataille.

Si le cœur farouche du vieux Mézence ne put résister aux charmes de sa captive, quelle fut leur impression sur l'ame vertueuse du jeune Lausus! Il gémit de ses exploits; il se reprocha sa victoire; elle coûtoit des larmes à Lydie. Qu'elle se venge, disoit-il, qu'elle me haïsse autant que je l'aime; je ne l'ai que trop mérité. Mais une idée plus accablante encore vint se présenter à son ame : il vit Mézence étonné, attendri, passer tout-à-coup de la fureur à la clémence. Il jugea bien que l'humanité seule n'avoit pas fait cette révolution; la crainte d'avoir son pere pour rival, acheva de le confondre.

Dans l'âge où étoit Mézence, la jaloufie fuit de près l'amour. Le tyran obferva les yeux de Laufus avec une attention inquiete : il vit s'éteindre en un moment cette joie & cette ardeur, qui d'abord avoient éclaté fur le front du jeune Héros, vainqueur pour la premiere fois. Il le vit fe troubler : il furprit des regards qu'il n'étoit que trop aifé d'entendre. Dès ce moment, il fe crut trahi; mais la nature eut un retour qui fufpendit la colere. Un Tyran, même dans la fureur, s'efforce de fe croire jufte; & avant de condamner fon fils, Mézence voulut le convaincre.

Il commença par fe déguifer lui-même avec tant d'art, que le Prince raffuré, ne vit dans les foins de l'amour, que les effets de la clémence. D'abord il affecta de laiffer à Lydie toutes les apparences de la liberté : mais la Cour du Tyran étoit remplie d'efpions & de délateurs, cortege ordinaire des hommes puiffants, qui, ne pouvant fe faire aimer, mettent leur grandeur à fe faire craindre.

Son fils ne craignit plus de rendre à Lydie un hommage refpectueux. Il mêloit à fes fentiments un intérêt fi délicat & fi tendre, que Lydie commença bientôt à fe reprocher la haine qu'elle croyoit avoir pour le fang de fon ennemi. De fon côté, Laufus fe plaignit d'avoir contribué aux

malheurs de Lydie. Il prit les Dieux à témoins qu'il feroit tout pour les réparer. Le Roi mon pere, dit-il, est aussi généreux après la victoire, qu'intraitable avant le combat : satisfait de vaincre, il ne sait point opprimer; il est plus facile que jamais au Roi de Préneste de l'engager à une paix glorieuse pour l'un & pour l'autre. Cette paix tarira vos larmes, belle Lydie; mais effacera-t-elle de votre souvenir le crime de ceux qui vous les ont fait répandre? Que n'ai-je vu couler tout mon sang, au-lieu de ces précieuses larmes!

Les réponses de Lydie, pleines de modestie & de grandeur, ne laissoient voir à Lausus qu'une tranquille reconnoissance; mais dans le fond de son cœur, elle n'étoit que trop sensible au soin qu'il prenoit de la consoler. Elle rougissoit quelquefois de l'avoir écouté avec complaisance ; mais l'intérêt de son pere lui faisoit une loi de ménager un tel appui.

Cependant leurs entretiens plus fréquents devenoient aussi plus animés, plus intéressants, plus intimes, & l'amour perçoit insensiblement à travers le respect & la reconnoissance, comme une fleur qui, pour éclore, entr'ouvre le tissu léger dont elle est enveloppée.

Trompé de plus en plus par la fausse tranquillité de Mézence, le crédule Lausus se flat-

toit de voir bientôt ſon devoir d'accord avec ſon penchant; & rien au monde, à ſon avis, n'étoit plus facile que de les concilier. Le traité de paix qu'il avoit médité, ſe réduiſoit à deux articles; à rendre au Roi de Préneſte ſa Couronne & ſes Etats, & à faire, de ſon hymen avec la Princeſſe, le lien des deux puiſſances. Il communiqua ce projet à Lydie. La confiance qu'il y avoit miſe, les avantages qu'il en voyoit naître, les tranſports de joie que l'idée ſeule lui en inſpiroit, ſurprirent à l'aimable captive un ſourire mêlé de larmes. Généreux Prince, lui dit-elle, puiſſe le Ciel accomplir les vœux que vous faites pour mon pere! Je ne me plaindrai pas d'être le gage de la paix, & le prix de la reconnoiſſance. Cette réponſe touchante fut accompagnée d'un regard plus touchant encore. Le Tyran fut inſtruit de tout. Son premier mouvement l'eût porté à ſacrifier ſon rival; mais ce fils étoit l'unique appui de ſa Couronne, la ſeule barriere entre ſon peuple & lui: le même coup achevoit de le rendre odieux à ſes ſujets, & lui enlevoit le ſeul défenſeur qu'il pût oppoſer à la haine publique. La crainte eſt la paſſion dominante des Tyrans. Mézence prend le parti de diſſimuler. Il fait venir ſon fils, lui parle avec bonté, & lui ordonne de ſe préparer à partir dès le lendemain pour la frontiere de ſes Etats, où

il avoit laissé l'armée. Le Prince fit un effort sur son ame pour renfermer sa douleur, & partit sans avoir eu le temps de recevoir les adieux de Lydie.

Le jour même du départ de Lausus, Mézence avoit fait proposer au Roi de Préneste les conditions d'une paix honorable, dont la premiere étoit son mariage avec la fille du vaincu. Ce Monarque infortuné n'avoit point hésité à y consentir; & le même envoyé qui lui offrit la paix, rapporta son aveu pour réponse.

Lausus avoit à la Cour un ami qui lui étoit attaché dès l'enfance. Une ressemblance singuliere avec le Prince, avoit fait la fortune de ce jeune homme, appellé Phanor. Mais ils se ressembloient encore plus par le caractere que par la figure : mêmes penchants, mêmes vertus : Lausus & Phanor sembloient n'avoir qu'une ame. Lausus, en partant, avoit confié à Phanor son amour & son désespoir. Celui-ci fut inconsolable en apprenant l'hymen de Lydie avec Mézence. Il crut devoir en instruire le Prince. A cette nouvelle, la situation de cet amant ne peut se rendre; son esprit se trouble, sa raison l'abandonne; &, dans l'égarement d'une douleur aveugle, il écrit à Lydie la lettre la plus passionnée & la plus imprudente que l'amour ait jamais dictée. Phanor fut chargé de la remettre : il y

alloit de sa vie, s'il étoit découvert; il le fut. Mézence furieux, ordonna qu'on le chargeât de fers, & qu'on le traînât dans une horrible prison.

Cependant tout se préparoit pour la célébration de cet hymen funeste. On juge bien que la fête répondoit au caractere de Mézence. La lutte, le ceste, les gladiateurs, les combats entre les hommes & les animaux nourris au carnage, tout ce que la barbarie a inventé pour ses plaisirs, en devoit orner la pompe : il ne manquoit plus pour ce sanglant spectacle, que des combattants contre les bêtes féroces; car il étoit d'usage de n'exposer à ces combats que des criminels condamnés à la mort; & Mézence, qui se hâtoit sur un soupçon de faire périr les innocents, différoit encore moins le supplice des coupables. Il ne restoit dans les prisons que le fidele ami de Lausus. Qu'on l'expose, dit Mézence, qu'il soit en proie aux lions dévorants : le perfide mérite une mort plus cruelle; mais celle-ci convient mieux à son crime & à ma vengeance, & son supplice est une fête digne de l'amour outragé.

Lausus attendoit vainement la réponse de son ami; l'impatience fit place à l'effroi. Serions-nous découverts, dit-il? Aurois-je perdu mon ami par ma fatale imprudence? Lydie elle-mê

me.... Ah! je frémis. Non, je ne puis vivre plus long-temps dans cette horrible incertitude. Il part; il se déguise avec précaution; il arrive; il écoute les bruits répandus parmi le peuple : il apprend que son ami est dans les fers, & que le jour suivant doit unir Lydie avec Mézence; il apprend que l'on prépare la fête qui doit précéder le festin nuptial, & que, pour spectacle dans cette fête, on doit voir le malheureux Phanor en proie aux bêtes féroces. Il succombe à ce récit; un froid mortel se répand dans ses veines : il revient à lui éperdu, il tombe à genoux, il s'écrie : Grands Dieux, retenez ma main, mon désespoir m'épouvante : que je meure pour sauver mon ami; mais que je meure avec ma vertu! Résolu de délivrer son cher Phanor, fallût-il périr à sa place, il vole aux portes de la prison : mais comment y pénétrer? Il s'adresse à l'esclave chargé de porter la nourriture aux prisonniers. Ouvre les yeux, dit-il, reconnois-moi, je suis Lausus, je suis le fils de ton Roi. J'attends de toi un service important : Phanor est dans les fers; je veux le voir, je le veux. Je n'ai qu'un moyen d'arriver jusqu'à lui : donne-moi tes vêtements : prends la fuite : voilà des gages de ma reconnoissance : dérobe-toi à la vengeance de mon pere. Si tu me trahis, tu cours à ta perte; si tu me sers dans mon entreprise,

mes bienfaits t'iront chercher jusques dans le fond des déserts.

Cet homme foible & timide, cede aux promesses & aux menaces. Il se prête au déguisement du Prince, & disparoît, après lui avoir indiqué l'heure où il doit se présenter, & la conduite qu'il doit tenir pour tromper la vigilance des gardes. La nuit approche, l'instant arrive, Lausus se présente : il se nomme du nom de l'esclave; les verroux des cachots s'ouvrent avec un bruit lugubre. A la foible lueur d'un flambeau, il pénetre dans ce séjour d'horreur, il écoute; les accents d'une voix gémissante frappent son oreille; il reconnoît la voix de son ami, il le voit couché dans un coin de la prison, couvert de lambeaux, consumé de langueur, la pâleur de la mort sur le visage, & le feu du désespoir dans les yeux. Laisse-moi, lui dit Phanor, en le prenant pour l'esclave; remporte ces secours odieux, laisse-moi mourir. Hélas! ajoutoit-il en jettant des cris entre-coupés de sanglots, hélas! mon cher Lausus est encore plus malheureux que moi. O Dieux! s'il sait l'état où il a réduit son ami! Oui, s'écria Lausus en se précipitant dans son sein, oui, mon cher Phanor, il le sait, & il le partage. Que vois-je, dit Phanor transporté! Ah, Lausus! ah, mon Prince! A ces mots, tous deux perdent l'usage des sens; leurs bras

s'entrelacent, leurs cœurs se pressent, leurs sanglots se confondent. Long-temps immobiles & muets, ils demeurent étendus sur le pavé de la prison, la douleur étouffe leur voix, & ce n'est qu'en se serrant plus étroitement, & en se baignant de leurs larmes, qu'ils se répondent l'un à l'autre. Lausus enfin revenant à lui-même : Ne perdons point de temps, dit-il à son ami; prends ces vêtements, sors de ces lieux, & m'y laisse. — Moi, grands Dieux! je serois assez lâche! Ah! Lausus, l'avez-vous pu croire? devez-vous me le proposer? Je te connois, dit le Prince; mais tu dois me connoître. L'arrêt est prononcé, ton supplice est prêt, il faut mourir ou prendre la fuite. — Prendre la fuite. — Ecoutez-moi : mon pere est violent, mais il est sensible, la nature a des droits sur son cœur : si je te dérobe à la mort, je n'ai plus à le fléchir que pour moi-même, & son bras levé sur un fils, sera facile à désarmer. Il frapperoit, s'écria Phanor, & votre mort seroit mon crime : non, je ne puis vous abandonner. Hé bien, reprit Lausus, demeure; mais en mourant, tu me verras mourir. N'attends plus rien pour moi de la clémence de mon pere; il auroit beau me pardonner, ne crois pas que je me pardonne : cette main qui a tracé le billet fatal qui te condamne, cette main qui t'a chargé de fers, cette main

qui, après son crime, est encore celle de ton ami, nous réunira malgré toi. En vain Phanor voulut insister. N'en parlons plus, interrompit le Prince : tu n'as rien à me dire qui puisse balancer la honte de survivre à mon ami, après l'avoir perdu. Tes instances me font rougir, & tes prieres sont des outrages. Je te réponds de mon salut, si tu prends la fuite : je jure ma mort, si tu veux périr. Choisis; les moments nous sont chers.

Phanor connoissoit trop bien son ami pour prétendre ébranler sa résolution. Je consens, dit-il, à vous laisser tenter le seul moyen de salut qui nous reste; mais vivez, si vous voulez que je vive : votre échafaud seroit le mien. Je m'y attends bien, dit Lausus, & ton ami t'estime trop, pour t'exhorter à lui survivre. A ces mots, ils s'embrasserent, & Phanor sortit des cachots sous les mêmes habits d'esclave que Lausus venoit de quitter.

Quelle nuit! quelle affreuse nuit pour Lydie! Hé! comment peindre les mouvements qui s'élevent dans son ame, qui la partagent, qui la déchirent, entre l'amour & la vertu? Elle adore Lausus, elle déteste Mézence, elle s'immole aux intérêts de son pere, elle se livre à l'objet de sa haine, elle s'arrache pour jamais aux vœux d'un amant adoré. On la traîne à l'autel comme au

ſupplice. Barbare Mézence, il te ſuffit de régner ſur un cœur par la violence & par la crainte; il te ſuffit que ton épouſe tremble devant toi, comme un eſclave devant ſon maître. Tel eſt l'amour dans le cœur d'un tyran.

Cependant, hélas! c'eſt pour lui ſeul qu'elle va vivre; c'eſt à lui qu'elle va s'unir. Si elle réſiſte, elle va trahir ſon amant & ſon pere : un refus va découvrir le ſecret de ſon ame; & ſi Lauſus eſt ſoupçonné de lui être cher, il eſt perdu.

C'étoit dans cette agitation cruelle que Lydie attendoit le jour : Il arrive, ce jour terrible. Lydie éperdue & tremblante, ſe voit parée, non comme une épouſe qui va ſe préſenter aux autels de l'hymen & de l'amour, mais comme une de ces victimes innocentes, qu'une piété barbare couronnoit de fleurs avant de les ſacrifier.

On la mene au lieu du ſpectacle, le peuple en foule eſt aſſemblé, les jeux commencent. Je ne m'arrête point à décrire les combats du ceſte, de la lutte & du glaive : un objet plus affreux m'attend.

Un énorme lion s'avance. D'abord tranquille & fier, il parcourt l'arene en promenant ſes regards terribles ſur l'amphithéâtre qui l'environne : un murmure confus annonce l'effroi

qu'il inſpire ; bientôt le ſon des clairons l'anime, il y répond en rugiſſant ; ſon épaiſſe criniere ſe dreſſe autour de ſa tête monſtrueuſe ; il ſe bat les flancs de ſa queue, & le feu commence à jaillir de ſes prunelles étincelantes. Le peuple effrayé, deſire & craint de voir paroître le malheureux qu'on va livrer à la rage du monſtre : la terreur & la pitié s'emparent de tous les eſprits.

Il ſe préſente, ce combattant que les ſatellites de Mézence ont pris eux-mêmes pour Phanor. Lydie ne peut le reconnoître. L'horreur dont elle eſt ſaiſie, lui a fait détourner les yeux de ce ſpectacle, qui révolte la ſenſibilité de ſon ame compatiſſante. Que feroit-ce, hélas ! ſi elle ſavoit que Phanor, que le tendre ami de Lauſus eſt le criminel qu'on a dévoué ; ſi elle ſavoit que Lauſus lui-même a pris la place de ſon ami, & que c'eſt lui qui va combattre ?

A demi-nud, les cheveux épars, il marche d'un pas intrépide : un poignard pour l'attaque, un bouclier pour la défenſe, ſont les ſeules armes dont il eſt couvert. Mézence prévenu, ne voit en lui que le coupable Phanor. Le ſang eſt muet, la nature eſt aveugle ; c'eſt ſon fils qu'il livre à la mort, & ſes entrailles ne ſont point émues : le reſſentiment de l'injure & la ſoif de la vengeance étouffent en lui tout autre ſenti-

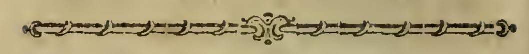
ment. Il voit avec une joie barbare la fureur du lion s'animer par degrés. Laufus impatient, irrite le monftre, & l'appelle au combat. Il marche a lui, le lion s'élance, Laufus l'évite. Trois fois l'animal furieux lui préfente une gueule écumante, & trois fois Laufus échappe à fes dents meurtrieres.

Cependant Phanor vient d'apprendre ce qui fe paffe. Il accourt, il fend la foule; fes cris perçants font retentir l'amphithéâtre. Arrête, Mézence! fauve ton fils : c'eft lui, c'eft Laufus qui combat. Mézence regarde, & reconnoît Phanor qui fe précipite vers lui. O Dieux! que vois-je! Peuples, fecourez-moi; jettez-vous dans l'arene, arrachez mon fils à la mort. Au nom de Laufus, Lydie fe renverfe expirante fur les marches de l'amphithéâtre; fon cœur fe glace, fes yeux fe couvrent de ténebres. Mézence ne voit que fon fils dans un danger inévitable; mille bras s'arment en vain pour fa défenfe; le monftre le pourfuit & l'aura dévoré avant qu'on foit arrivé jufqu'à lui. Mais, ô prodige incroyable! ô bonheur inefpéré! Laufus, en fe dérobant aux élans de l'animal furieux, le frappe lui-même du coup mortel, & le fer dont fa main eft armée, fort fumant du cœur du lion. Il tombe, & nage dans les flots de fang que vomit fa gueule écumante. L'allarme univerfelle

ſe change en triomphe, & le peuple ne répond aux cris douloureux de Mézence, que par des cris d'admiration & de joie. Ces cris rappellent Lydie à la lumiere; elle ouvre les yeux; elle voit Lauſus aux pieds de Mézence, tenant d'une main le poignard ſanglant, de l'autre ſon cher & fidele Phanor. C'eſt moi, dit-il à ſon pere, c'eſt moi ſeul qui ſuis coupable. Le crime de Phanor étoit le mien : c'étoit à moi à l'expier. Je l'ai forcé à me céder ſa place; j'allois mourir s'il m'eût réſiſté. Je reſpire, je lui dois la vie; & ſi votre fils vous eſt cher encore, vous lui devez votre fils. Mais ſi votre vengeance n'eſt pas appaiſée, nos jours ſont en vos mains : frappez, nous périrons enſemble; nos cœurs en ont fait le ſerment. Lydie, tremblante à ce diſcours, regardoit Mézence avec des yeux ſuppliants & remplis de larmes. La cruauté du tyran ne peut ſoutenir cette épreuve. Le cri de la nature & la voix des remords font taire dans ſon cœur la jalouſie & la vengeance. Il demeure long-temps immobile & muet, roulant tour-à-tour ſur les objets qui l'environnent, des regards troublés & confus, où l'amour & la haine, l'indignation & la pitié ſe combattent & ſe ſuccedent. Tout tremble autour du tyran. Lauſus, Phanor, Lydie, un peuple innombrable attendent avec effroi les premiers mots qu'il va pro-

noncer. Il ſuccombe enfin, malgré lui, ſous la vertu, dont l'aſcendant l'accable ; & paſſant tout-à-coup, avec une violence impétueuſe, de la fureur à la tendreſſe, il ſe jette dans les bras de ſon fils. Oui, lui dit-il, je te pardonne, & je pardonne à ton ami. Vivez, aimez-vous l'un l'autre : mais il me reſte encore un ſacrifice à te faire, & tu viens de t'en rendre digne. Reçois-la donc, dit-il avec un nouvel effort, reçois-la, cette main dont le préſent t'eſt plus cher que la vie : c'eſt ta valeur qui me l'arrache ; elle ſeule pouvoit l'obtenir.





LE MARI SYLPHE.

Evitez les pieges des hommes, dit-on sans cesse à une jeune femme : évitez la séduction des femmes, dit-on sans cesse à un jeune homme. Est-ce le plan de la nature que l'on croit suivre, en faisant d'un sexe l'ennemi de l'autre ? Ne sont-ils faits que pour se nuire ? Sont-ils destinés à se fuir ? Et quel seroit le fruit de ces leçons, si tous les deux le prenoient à la lettre ?

Lorsqu'Elise sortit du Couvent pour aller à l'autel épouser le Marquis de Volange, elle étoit bien persuadée qu'après un amant, l'être le plus dangereux de la nature étoit un mari. Elevée par une de ces solitaires dont l'imagination mélancolique se peint en noir tous les objets, elle ne voyoit pour elle dans le monde que des écueils, & que des pieges dans le mariage. Son ame délicate & timide fut d'abord flétrie par la crainte ; & l'âge n'avoit pas encore donné à ses sens l'heureux pouvoir de vaincre l'ascendant de l'opinion. Ainsi tout fut pour elle, dans l'hymen, humiliant & pénible. Les premiers soins de son époux, loin de la rassurer, l'allarmoient encore. C'est ainsi, disoit-elle, que les hommes couvrent de fleurs les chaînes de notre esclavage.

La flatterie couronne la victime ; l'orgueil va bientôt l'immoler. On consulte aujourd'hui mes desirs, pour les contrarier sans cesse ; on veut pénétrer dans mon cœur, pour en développer les replis : & si on me découvre quelque foiblesse, c'est par-là même qu'on aura soin de m'humilier avec plus d'avantage. Gardons-nous bien des pieges qu'on nous tend.

Il est aisé de prévoir l'amertume & la froideur que ce funeste préjugé répandit du côté d'Elise, dans leur commerce le plus intime. Volange s'apperçut de la répugnance qu'elle avoit pour lui. Il eût tâché de l'en guérir, s'il en eût deviné la cause ; mais la persuasion qu'il étoit haï, le découragea ; & en perdant l'espoir de plaire, il étoit tout simple qu'il en perdît le soin.

Sa situation fut d'autant plus pénible, qu'elle étoit plus opposée à son caractere. Volange étoit la gayeté, la galanterie, la complaisance même. Il s'étoit fait de son mariage une fête riante, plutôt qu'une affaire sérieuse. Il avoit pris une épouse jeune & belle, comme on se choisit une divinité, pour lui élever des autels. Le monde va l'adorer, disoit-il ; je l'y menerai en triomphe. J'aurai mille rivaux ; tant mieux ! Je les effacerai tous par mes soins, mes vœux, mes hommages : & l'inquiétude attachée à une jalousie délicate & timide, préservera l'amant d'Elise des négligences de l'époux.

La froideur impatiente & dédaigneuse de sa femme détruisit cette illusion. Plus il étoit amoureux d'elle, plus il étoit blessé de l'éloignement qu'elle avoit pour lui; & cet amour si tendre & si pur qui devoit faire son bonheur, alloit devenir son supplice. Mais un artifice innocent dont le hasard lui donna l'idée, le rétablit dans tous ses droits.

Il faut que la sensibilité de l'ame s'exerce; & si elle n'a pas un objet véritable, elle s'en fait un fantastique. Il étoit décidé dans l'opinion d'Elise, qu'il n'y avoit rien dans la nature qui fût digne de l'attacher. Mais elle avoit trouvé dans la fiction de quoi l'occuper, l'émouvoir, l'attendrir. La fable des Sylphes étoit à la mode. Il lui étoit tombé sous la main quelques-uns de ces romans, où l'on a peint le commerce délicieux de ces esprits avec les mortelles; & pour elle, ces brillantes chimeres avoient tout le charme de la vérité.

Elise croyoit donc aux Sylphes, & brûloit d'envie d'en avoir un. Il faut pouvoir au moins se peindre ce que l'on desire; & il n'est pas facile de se peindre un esprit. Elise avoit été obligée d'attribuer tous les traits d'un homme au Sylphe qu'elle desiroit. Mais pour loger une ame céleste, elle avoit composé un corps fait à plaisir: une taille élégante & noble, une figure

animée

animée, intéressante, ingénieuse, un tein d'un éclat & d'une fraîcheur digne du Sylphe qui préside à l'étoile du matin; de beaux yeux bleus & languissants, & je ne sais quoi d'aérien dans toutes les graces de sa personne. Elle y ajoute la parure la plus légere, des fleurs, des rubans des couleurs les plus tendres, un tissu de soie à demi-transparent, & dont se jouoient les zéphyrs, deux aîles semblables à celles à l'amour, dont ce beau Sylphe étoit l'image : telle étoit la chimere d'Elise; & son cœur, séduit par son imagination, soupiroit pour ce qu'elle avoit feint.

Il est naturel que nos idées les plus familieres & les plus vives se retracent pendant le sommeil : bientôt les songes d'Elise lui firent croire que sa chimere avoit quelque réalité.

Volange, bien sûr de n'être pas aimé de sa femme, avoit beau l'observer avec les yeux de la jalousie ; il lui voyoit avec ses pareilles une gayeté douce, un commerce facile, quelquefois même l'air de l'amitié; mais aucun homme encore n'avoit obtenu d'elle un accueil qui pût l'allarmer. Avec eux, son regard étoit sévere, son air dédaigneux, son maintien froid; elle parloit peu, écoutoit à peine; & quand elle n'avoit pas l'air de l'ennui, elle avoit celui de l'impatience. N'être à son âge ni tendre ni coquette ! cela

n'étoit pas concevable. A la fin, elle se trahit.

L'Opéra de Zelindor, dans sa nouveauté, avoit le plus brillant succès. Elise étoit à ce spectacle dans sa petite loge, avec une de ses femmes qu'elle avoit prise en amitié. Justine avoit sa confiance, & rien n'attache une ame timide comme la difficulté vaincue de se livrer une fois. Elise eût voulu avoir sans cesse avec elle la confidente de sa foiblesse ; & sa petite loge ne lui étoit chere, que par la liberté qu'elles avoient d'y être ensemble, & sans témoin.

Volange, qui, d'une place opposée, observoit tous les mouvemens d'Elise, la vit plusieurs fois tressaillir à la vue de Zelindor, & parler à Justine avec un air passionné.

Je ne sais quelle inquiétude lui prit; mais le soir ayant trouvé Justine un moment seule : Il me semble, lui dit-il, que ta maîtresse a eu bien du plaisir au spectacle ? — Ah ! Monsieur, elle en est folle. Ce Zelindor est ses amours. Il semble qu'on l'ait fait exprès pour elle. Elle ne revient pas de la surprise où elle a été de voir jouer ses propres songes. — Quoi ! ta maîtresse fait de ces songes-là ? — Hélas ! oüi, Monsieur, & c'est bien mal à vous de la réduire au plaisir de rêver. En vérité, vous êtes bien heureux, que jeune & jolie comme elle est, elle s'en tienne à aimer des Sylphes. — Des Sylphes ! — Et

oui, Monſieur, des Sylphes. Mais je trahis-là ſon ſecret. — Tu plaiſantes, Juſtine ? — Il y a bien de quoi ! Allez, Monſieur, c'eſt une choſe indigne, de vivre avec elle comme vous faites. Ah ! quand je vois cette jeune femme à ſon réveil, le tein animé, les yeux languiſſants, la bouche plus fraîche qu'une roſe, me dire avec un ſoupir, qu'elle vient d'être heureuſe en ſonge; que je la plains ! & que je vous hais ! — Que veux-tu ? Ta maîtreſſe avoit dans ſon mari un amant comme il y en a peu; mais à ce que l'amour a de plus tendre, elle n'a répondu que par une froideur qui va juſqu'à la répugnance. — Vous le croyez, vous avez pris de la timidité pour de la froideur ; & voilà comme ſont les hommes. Ils n'ont aucune pitié d'une jeune femme. Pourquoi vous refroidir ? Pourquoi ne pas uſer des droits que vous avez ſur elle ? — C'eſt-là ce qui m'a retenu. Je ne voulois rien devoir à la contrainte, & j'aurois été bien plus vif dans mes inſtances, ſi elle avoit été plus libre dans ſes refus. — Hé ! Meſſieurs, que vous êtes bons avec votre délicateſſe ! Vous allez voir qu'on vous en ſaura gré ! — Ecoute, Juſtine, il me vient une idée, qui peut, ſi tu le veux, nous réconcilier. — Si je le veux ! — Eliſe aime les Sylphes ; je puis être un Sylphe amoureux. — Et comment vous rendre invi-

ne ? — En ne l'allant voir que la nuit. — Oui, cette ruse me plaît assez. — Elle n'est pas nouvelle : plus d'un amant s'en est servi ; mais Elise ne s'y attend pas, & je suis persuadé qu'elle y seroit trompée. Il n'y a de difficile que le début, que le premier nœud de l'intrigue ; mais je compte sur ton adresse pour m'en procurer le moyen.

L'occasion ne se fit pas attendre. Ah, Justine ! dit Elise le lendemain en s'éveillant, de quelle félicité je viens de jouir ! J'ai rêvé que j'étois sous un berceau de roses, où le plus beau des esprits célestes soupiroit à mes genoux. — Quoi ! Madame, les esprits soupirent ! Et comment étoit fait ce bel esprit-là ? — Je tâcherois en vain de te dépeindre ce qui n'a pas de modele parmi les hommes. Quand l'idée en est effacée par le réveil, j'ai peine moi-même à me la retracer. — Et du moins puis-je savoir ce qui s'est passé dans votre tête-à-tête ? — Je ne sais ; mais j'étois enchantée, j'entendois une voix ravissante, je respirois les plus doux parfums ; & à mon réveil, tout s'est évanoui.

Volange apprit le rêve de sa femme ; & dans ses regrets, il crut voir le moyen de débuter en Sylphe auprès d'elle. On connoissoit à peine encore à Paris la quintessence de rose ; Volange remit à Justine un petit flacon de cet élixir pré-

cieux. Demain, lui dit-il, avant le réveil de ta maîtreſſe, tu auras ſoin d'en parfumer ſon lit.

O Ciel ! dit Eliſe en s'éveillant, eſt-ce encore un ſonge ? Approche, Juſtine, reſpire, & dis-moi ce que tu ſens. — Moi, Madame ? Je ne ſens rien. — Tu ne ſens rien ! Tu ne ſens pas les roſes ! — Vous devenez folle, ma chere maîtreſſe, permettez-moi de vous le dire. Paſſe pour vos ſonges; mais toute éveillée ! en vérité, je ne vous conçois pas. — Tu as raiſon, rien n'eſt moins concevable. Laiſſe-moi; ferme les rideaux.... Ah ! l'odeur eſt plus ſenſible encore. — Vous m'allarmez. — Ecoute-moi. Je te dis hier, s'il m'en ſouvient, que j'avois été fâchée que le ſonge du boſquet fût diſſipé, & que j'aimois l'odeur que j'y avois reſpirée. Il m'a entendu, ma chere Juſtine. — Qui, Madame ? — Qui ! Ne le ſais-tu pas ? Tu m'impatientes. Laiſſe-moi. Mais il doit ſavoir, puiſqu'il eſt préſent, que ce ne ſont pas les fleurs que je regrette. Ah ! que ſa voix étoit bien plus douce ! qu'elle touchoit bien plus mon cœur ! Et ſes traits, ſes traits divins ! Inutiles vœux ! Hélas ! je ne le verrai jamais. — Ma foi, Madame, il n'y a pas d'apparence. — Tu me déſeſperes. Eſt-ce-là m'aimer, que de m'envier, que de vouloir détruire la plus flatteuſe illuſion ? car c'en eſt une, je dois le croire, & je ne ſuis pas un enfant...

Cependant l'odeur des roſes !... Oui, je la ſens, rien n'eſt plus réel ; & ce n'eſt pas la ſaiſon de ces fleurs. — Que voulez-vous que je vous diſe, Madame ? Tout le deſir que j'ai de vous plaire, ne peut me faire croire qu'un ſonge ſoit une vérité. — Hé bien, Mademoiſelle, ne le croyez pas. Préparez ma toilette, & que je m'habille. Je ſuis dans un trouble, dans une émotion dont je rougis, & que je ne ſaurois calmer.

Victoire, Monſieur, dit Juſtine en revoyant Volange : le Sylphe eſt annoncé, deſiré ; on l'attend ; qu'il paroiſſe, il ſera, ma foi, bien reçu.

Eliſe fut plongée tout le jour dans une rêverie qui avoit l'air de l'enchantement ; & le ſoir, ſon mari s'apperçut qu'elle attendoit avec impatience le moment d'aller ſe livrer au ſommeil. Leurs appartements ſe communiquoient, ſelon l'uſage, & Volange étoit d'accord avec ſa confidente ſur le moyen d'arriver ſans bruit au chevet du lit de ſa femme. Mais il falloit que, par un ſoupir ou par quelques mots échappés, elle l'invitât à parler lui-même.

J'ai oublié de dire qu'Eliſe ne vouloit la nuit auprès d'elle aucune lumiere, & ce n'étoit pas ſans raiſon. Les tableaux de l'imagination ne ſont jamais ſi vifs que dans l'obſcurité profonde. Ainſi Volange, ſans être apperçu, épioit

le moment favorable. Il entendit Elise soupirer, & chercher le repos avec inquiétude. Viens donc, dit-elle, heureux sommeil, toi seul me fais aimer la vie. C'est à moi, dit Volange, avec un son de voix si doux qu'Elise l'entendoit à peine, c'est à moi d'appeller le sommeil : je ne suis heureux que par lui : c'est dans son sein que je vous possede. Il n'eut pas le temps d'achever. Elise jetta un cri perçant, & Volange ayant disparu, Justine accourut à la voix d'Elise. Qu'avez-vous donc, Madame, lui dit-elle? — Ah! je me meurs; je viens de l'entendre. Rappelle-moi, s'il se peut, à la vie. Je suis aimée, je suis heureuse. Hâte-toi, je ne puis respirer. Justine s'empresse, dénoue les rubans, lui fait respirer un sel qui la ranime, & soutenant son rôle d'incrédule, lui reproche de se livrer à des idées qui troublent son repos, & qui alterent sa santé. Traitez-moi d'enfant, d'insensée, lui dit Elise. Ce n'est plus un songe, rien n'est si vrai; je l'ai entendu comme je vous entends. — A la bonne heure, Madame, je ne veux pas vous impatienter; mais tâchez de calmer vos esprits; souvenez-vous que, pour plaire à un Sylphe, il faut être jolie, & qu'on ne l'est bientôt plus quand on ne dort pas. — Tu t'en vas, Justine? Que tu es cruelle! Ne vois-tu pas que je suis toute tremblante? Attends du moins que je sommeil-

le, s'il eſt poſſible de ſommeiller dans l'émotion où je ſuis.

Enfin, ſes beaux yeux s'appeſantirent, & il fut réſolu entre Juſtine & Volange, qu'effarouché par le cri qu'Eliſe avoit fait, le Sylphe ſe laiſſeroit deſirer la nuit ſuivante. En effet, elle eut beau l'appeller.

Elle avoit peur qu'il ne revînt plus. Mes cris l'auront effrayé, diſoit-elle. Bon, Madame, lui dit Juſtine, un eſprit eſt-il donc ſi timide? Et n'avoit-il pas dû s'attendre à la frayeur qu'il vous a cauſée? Soyez tranquille : il ſait ce qui ſe paſſe dans votre cœur comme vous-même. Et peut-être dans ce moment, il eſt-là qui prête l'oreille. — Que dis-tu là? Tu me fais treſſaillir. — Eh quoi! n'êtes-vous pas bien-aiſe que votre Sylphe liſe dans votre ame? — Aſſurément : il ne s'y paſſe rien dont il n'ait lieu d'être flatté. Mais il ſe mêle toujours de l'homme dans l'idée que l'on ſe fait des Sylphes, & la pudeur. — La pudeur, ce me ſemble, eſt déplacée avec des eſprits. Où ſeroit le mal, par exemple, de l'engager à revenir ce ſoir? — Ah! j'aurois beau diſſimuler; il ſait bien que je le deſire.

Le vœu d'Eliſe fut accompli. Elle étoit couchée, la lumiere éteinte, & Volange au chevet de ſon lit. Crois-tu qu'il revienne, dit-elle à

Justine? — Oui, s'il est galant, il doit être arrivé. — Ah! du moins, s'il pouvoit m'entendre! Il vous entend, répondit Volange avec sa douce voix: mais écartez ce témoin qui m'afflige. Justine, dit Elise en tremblant, éloigne-toi. — Qu'est-ce donc, Madame? Vous me semblez émue. — Ce n'est rien; laisse-moi, te dis-je. Justine obéit; & dès qu'ils furent seuls: Eh quoi lui dit le Sylphe, ma voix vous intimide! on ne craint pas ce que l'on aime. Hélas, dit-elle, puis-je voir sans trouble réaliser ainsi mes songes, & passer, par un prodige inconcevable, de l'illusion à la réalité? Croirai-je que l'un des esprits célestes daigne quitter le Ciel pour moi, & se familiariser avec une simple mortelle? Si vous saviez, lui répondit Volange, combien vous effacez tout ce que les Nymphes de l'air ont de charmes, vous seriez peu flattée de votre victoire. Aussi n'est-ce pas à la vanité que je veux devoir le prix de mon amour. Cet amour est pur & inaltérable comme mon essence; mais il est délicat à l'excès. Nous n'avons que les sens de l'ame: vous les avez comme nous, Elise; mais pour en goûter les délices, il faut me réserver cette ame dont je suis jaloux; vous amuser de tout ce que le monde a d'intéressant & d'aimable, mais n'y rien aimer comme moi. Hélas! il m'est bien facile de vous obéir, dit-

elle, d'une voix encore mal aſſurée. Le monde n'a pour moi nul attrait. Le vuide même de mon ame n'a pu donner accès aux vains plaîſirs qui vouloient la ſéduire; comment y ſeroît-elle acceſſible, à préſent que vous l'occupez? Mais vous, eſprit céleſte & pur, comment puis-je me flatter de vous fixer & de vous ſuffire? Apprenez, répondit Volange, ce qui nous diſtingue de tous les eſprits répandus dans l'univers, & plus encore de l'eſpece humaine. Un Sylphe n'a point de bonheur à lui : il n'eſt heureux que dans ce qu'il aime. La nature lui a interdit la faculté de s'aimer ſeul; & comme il partage tous les plaiſirs qu'il cauſe, il éprouve auſſi toutes les peines qu'il fait ſouffrir. Le deſtin m'a laiſſé le choix de cette moitié de moi-même dont mon bonheur devoit dépendre; mais ce choix décidé, nous n'avons plus qu'une ame, & ce n'eſt qu'en vous rendant heureuſe, que je puis eſpérer d'être heureux. Soyez-le donc bien, lui dit-elle avec tranſport; car la ſeule idée d'une union ſi douce, me ravit & m'éleve au-deſſus de moi-même. Quelle comparaiſon de ce commerce intime, avec celui des dangereux mortels dont nous ſommes ici les eſclaves! Hélas! vous ſavez que j'ai ſubi les loix de l'hymen, & que l'on m'a donné des chaînes. Je le ſais, dit Volange, & l'un de mes ſoins ſera de les rendre

légeres. Ah ! reprit-elle, n'en soyez point jaloux. Mon mari est peut-être celui des hommes qui se ressent le moins des vices de son espece; mais ils sont tous si persuadés & si fiers de leurs avantages, si indulgents pour leurs torts, & si rigoureux pour les nôtres, si peu scrupuleux sur les moyens de nous séduire & de nous asservir, qu'il y auroit autant d'imprudence que de foiblesse à s'y livrer. Eh bien, lui dit son Sylphe, le croiriez-vous? Tout ce que vous reprochez aux hommes, nous le reprochons aux Sylphides. Douces, insinuantes, fertiles en détours, il n'est point d'art qu'elles n'employent pour dominer les esprits; mais une fois sûres de leur ascendant, une volonté capricieuse & absolue, une fierté impérieuse & sous laquelle tout doit fléchir, prennent la place de la timidité, de la douceur, de la complaisance; & ce n'est qu'après les avoir aimées, qu'on s'apperçoit qu'on devoit les haïr. Ce caractere dominant que leur a donné la nature, a cependant ses exceptions: il en est de même parmi les hommes. Mais quoi qu'il en soit, ma chere Elise, l'un & l'autre monde nous seront étrangers, si vous m'aimez comme je vous aime. Adieu : mon devoir & votre repos m'obligent de vous quitter. Le Ciel m'a confié le soin de votre étoile, je vais en diriger le cours. Puisse-t-elle répandre sur vous la

plus favorable influence ! — Eh quoi, fitôt, vous vous éloignez ! — Oui, pour vous revoir demain à la même heure. — Adieu.... mais non, encore un mot. Puis-je avoir une confidente ? — Vous en avez une, tenez-vous-en-là. Juftine vous aime, & elle m'eft chere. — Quel nom vous donnerai-je en lui parlant de vous ? — Dans le Ciel on m'appelle *Valoé* ; & en Langue Sylphide, ce nom veut dire *tout ame*. — Ah ! je mérite le même nom depuis que je vous entends. Alors le Sylphe s'évanouit. Le cœur d'Elife nageoit dans la joie, elle étoit au comble de fes vœux ; & au milieu des idées délicieufes qui l'occupoient, le fommeil s'empara de fes fens.

Juftine fut inftruite de tout ce qui s'étoit paffé, & n'eut pas befoin de le répéter à Volange. Elle lui dit feulement qu'il avoit laiffé fa femme dans l'enchantement. Ce n'eft pas affez, dit-il : je veux qu'en l'abfence du Sylphe, tout lui rappelle fon amour. Tu lis dans fon ame, tu connois fes goûts ; inftruis-moi bien de ce qu'elle defire : le Sylphe aura l'air de la deviner. — Sur le foir, Elife, pour être plus libre, alla fe promener feule avec Juftine dans l'un de ces jardins magnifiques, qui font l'ornement de Paris ; & quoiqu'elle fût toute occupée de fon Sylphe, un penchant naturel aux jeunes femmes lui fit

jetter les yeux ſur la parure d'une inconnue. Ah! la jolie robe! s'écria-t-elle; & Juſtine feignit de ne pas l'entendre. Mais l'adroite Suivante ayant entendu nommer cette femme ſi bien parée, retint ſon nom, & le dit à Volange.

L'heure du rendez-vous étant venue, Eliſe ſe couche; & dès qu'elle eſt ſeule: Ah! mon cher Valoé, dit-elle, m'avez-vous oubliée? Me voilà ſeule, & vous ne venez pas! Il vous attendoit, lui dit Volange: votre image l'a ſuivi dans le Ciel. Il n'a vu que vous au milieu de la Cour aérienne. Mais vous, Eliſe, en ſon abſence, n'avez-vous deſiré que lui? Non, lui dit-elle aſſurément, rien que vous ſeul ne m'intéreſſe. — Je ſais cependant, Eliſe, que vous avez formé un deſir qui n'étoit pas pour moi. Vous m'inquiétez, lui dit-elle; j'ai beau m'examiner, je ne ſais quel eſt ce deſir. Vous l'avez oublié, mais je m'en ſouviens; & loin de m'en plaindre, je ſouhaite moi-même que vous en ayiez ſouvent de pareils. Je vous l'ai dit, les Sylphes ſont jaloux, mais ils n'en ſont que plus ſoigneux de plaire. Ne vous étonnez pas de me voir curieux des plus petits détails de votre vie: je veux n'y laiſſer que les fleurs, & en ôter juſqu'à la moindre épine. Par exemple, votre mari ne laiſſe pas de m'inquiéter. Comment êtes-vous avec lui? Mais, dit Eliſe, un peu confuſe, je vis

avec lui comme avec un homme : dans la défiance & la crainte que nous inſpire naturellement un ſexe né l'ennemi du nôtre. On m'a donnée à lui ſans me conſulter; j'ai ſuivi mon devoir & non pas mon penchant. Il m'aimoit, diſoit-il, & il eût voulu me plaire, c'eſt-à-dire, me captiver : il n'a pas réuſſi; & ſa vanité, qu'il appelle délicateſſe, l'a détaché de ce deſſein. Nous voilà bons amis; ou, ſi vous voulez, libres l'un & l'autre. — Eſt-il au moins un peu complaiſant? — Mais, oui, aſſez pour ſéduire une femme qui ne ſauroit pas, comme moi, combien les hommes ſont dangereux. — Vous auriez pu tomber plus mal; & ce mari n'eſt pas auſſi fâcheux que ſes pareils ont coutume de l'être. Il fait bien, du reſte; & ſi jamais vous aviez à vous plaindre de lui, il en ſeroit puni ſur l'heure. Oh, non, je vous conjure, dit-elle en tremblant, quoi qu'il ſe paſſe de lui à moi, ne vous en mêlez jamais. Je vous dois toute ma confiance; mais ce ſeroit en abuſer cruellement, que de lui nuire en aucune façon. Il eſt aſſez malheureux d'être homme, & il en eſt aſſez puni. — Votre ame eſt céleſte, charmante Eliſe, un mortel ne vous méritoit pas. Ecoutez, je ne vous ai pas dit notre façon de corriger les hommes. Ils ne connoiſſent que le fer & le feu; mais nous avons de plus douces vengeances.

Dès que votre mari vous aura déplu, vous m'en inſtruirez; & dans l'inſtant, le regret, le reproche, ſe ſaiſiront de ſon ame, & il n'aura de paix ni avec moi, ni avec lui-même, qu'il n'ait expié à vos genoux le déplaiſir qu'il vous aura cauſé. Je ferai plus, je lui inſpirerai tout ce que vous m'inſpirez à moi-même. Ainſi l'eſprit de votre Sylphe animera votre mari, & vous ſera préſent ſans ceſſe. Voilà, dit Eliſe enchantée, le ſeul moyen de me le faire aimer. Ainſi ſe paſſa ce nouvel entretien.

Le lendemain Eliſe étant à ſa toilette, Juſtine jette les yeux ſur le ſopha du cabinet, & fait un cri d'étonnement. Eliſe ſe retourne, & y voit étalée une robe pareille à celle qu'elle avoit vue à la promenade. Ah! voilà donc comme il ſe venge de ce deſir qui n'étoit pas pour lui! Juſtine, enfin, me croiras-tu? N'eſt-ce pas un Sylphe adorable? Les yeux d'Eliſe ne pouvoient ſe laſſer d'admirer ce nouveau prodige. Volange arrive dans ce moment. Voilà, dit-il, une robe charmante! Votre goût, Madame, fait bien l'éloge de ce que vous aimez. En vérité, pourſuivit-il, en conſidérant de plus près l'étoffe, cela eſt fait de la main des Fées. Cette façon de parler familiere, venoit-là ſi à propos, qu'Eliſe rougit comme ſi on l'eût trahie, & que ſon ſecret eût été révélé.

Le soir elle ne manqua pas de donner des éloges à la galanterie empressée de son joli petit Sylphe; & celui-ci lui dit mille choses si délicates & si tendres sur le bonheur d'embellir ce qu'on aime, & de jouir du bien qu'on lui fait, qu'elle ne cessoit de répéter : Non, jamais mortel ne connut ce langage; il n'est donné qu'à une intelligence céleste de penser & de parler ainsi. Je vous préviens cependant, lui dit-il, que votre époux va bientôt devenir mon émule. Je me plais à épurer son ame, à la rendre aussi douce, aussi tendre, aussi flexible à vos desirs que me le permet la nature. Vous y gagnerez, sans doute, Elise, & votre bonheur est tout pour moi; mais n'y perdrai-je pas quelque chose? Ah! doutez-vous, lui dit-elle, que je ne vous attribue tous les soins qu'il prendra de me plaire? N'est-ce pas comme une statue que vous voulez bien animer? — Ainsi, vous m'aimerez en lui? Et en pensant que c'est moi qui l'anime, vous vous plairez à le rendre heureux? — Non, Valoé, ce seroit le tromper : la fausseté m'est odieuse. C'est vous que j'aime, ce n'est pas lui; & lui témoigner ce que je sens pour vous, ce seroit vous trahir l'un & l'autre. Volange, pour ne pas s'engager plus avant dans une dispute si délicate, changea de propos, & lui demanda à quoi elle s'étoit amusée tout le jour. Hé! lui

dit-elle, ne le ſavez-vous pas, vous qui liſez dans ma penſée? Les moments où j'ai été libre, je les ai employés à tracer un chiffre où nos deux noms ſont entrelacés. Je deſſine aſſez bien les fleurs; & je n'ai jamais rien fait avec tant de goût, que celles qui forment cette eſpece de chaîne. Vous avez auſſi, lui dit-il, un talent rare que vous négligez, & dont les plaiſirs ſont céleſtes; vous avez une voix touchante, une oreille exquiſe; & la harpe ſous vos doigts, mêlant ſes accords à vos ſons, ſeroit les délices des habitants de l'air. Eliſe promit de s'y exercer, & ils ſe quitterent plus épris, plus enchantés que jamais l'un de l'autre.

Je ſuis ſouvent ſeule, dit-elle à ſon mari, la muſique me diſſiperoit. La harpe eſt à la mode, & j'ai envie d'en eſſayer. Rien n'eſt plus facile, dit Volange, avec l'air de la complaiſance, & le ſoir même elle eut une harpe.

Le Sylphe revint à ſon heure, & parut charmé de lui voir ſaiſir & ſuivre ſes idées avec tant de vivacité. Hélas, lui dit Eliſe, vous êtes plus heureux, vous devinez les miennes, & vous ſavez les prévenir. Que le don de lire dans l'ame de ce qu'on aime eſt précieux! On ne lui donne pas le temps de déſirer. Tel eſt ſur moi votre avantage. Conſolez-vous, lui dit Valoé, la complaiſance a bien ſon prix: je fais ma volonté

quand je préviens la vôtre; & vous, en attendant la mienne, vous avez le plaiſir de vous dire que c'eſt mon ame qui vous conduit. Il eſt plus flatteur de prévenir; mais il eſt plus doux de complaire. Mon avantage eſt celui de l'amour-propre; le vôtre eſt celui de l'amour.

Tant de délicateſſe étoit pour Éliſe le plus charmant de tous liens. Elle eût voulu ne jamais ceſſer d'entendre une voix ſi chere; mais par ménagement pour elle, Volange avoit ſoin de s'éloigner dès qu'il l'avoit doucement émue, & le ſommeil venoit la calmer.

La premiere idée qu'elle eut à ſon réveil fut celle de ſon Sylphe, & la ſeconde, celle de ſa harpe. On la lui avoit apportée la veille, toute ſimple & ſans ornements. Elle vole dans ſon cabinet d'étude, & trouve une harpe, décorée d'une guirlande de fleurs qui ſembloient fraîchement cueillies. Sa joie fut égale à ſon étonnement. Non, diſoit-elle, non, jamais le pinceau dans une main mortelle n'a produit cette illuſion. Et le moyen de douter que ce ne fût un préſent du Sylphe? Deux brillantes aîles couronnoient cette harpe, la même, ſans doute, dont Valoé jouoit au céleſte concert. Tandis qu'elle lui rendoit grace, arrive le muſicien qu'elle avoit mandé pour lui donner leçon.

M. Timothée, inſtruit par Volange du rôle

qu'il devoit jouer, commença par l'éloge de la harpe. Quelle plénitude, qu'elle harmonie dans les ſons de ce bel inſtrument! Quoi de plus doux, de plus majeſtueux! La harpe, à l'en croire, devoit renouveller tous les prodiges de la lyre. Mais où triomphe la harpe, ajouta ce nouvel Orphée, c'eſt lorſqu'elle ſoutient de ſes accords les accents d'une voix mélodieuſe & tendre. Obſervez encore, Madame, que rien ne développe avec plus d'avantage les graces d'un beau bras & d'une belle main; & lorſqu'une femme ſait placer ſa tête avec l'air de l'enthouſiaſme, que ſes traits s'animent, que ſes yeux s'enflamment aux accords qu'elle fait entendre, elle s'embellit de moitié.

Eliſe abrégea cet éloge en demandant à ſon maître s'il étoit deſcendant du Timothée, muſicien d'Alexandre? Oui, Madame, dit-il, c'eſt la même famille. Elle prit ſa premiere leçon. Le muſicien parut enchanté de l'éclat des ſons que rendoit cette harpe. Cela eſt divin, s'écrioit-il! Je le crois bien, diſoit tout bas, Eliſe. — Allons, Madame, eſſayez-vous ſur ces cordes harmonieuſes. Eliſe y porta une main timide; & chaque ſon qu'elle en tiroit, retentiſſoit juſqu'à ſon cœur. A merveille, Madame, s'écrioit Timothée, à merveille! Bientôt j'eſpere vous entendre accompagner votre voix touchante, &

embellir ma musique & mes vers. Vous faites donc aussi des vers, lui demanda-t-elle en souriant? Ah, Madame! lui dit Timothée, c'est la chose du monde la plus singuliere, & j'ai peine moi-même à la concevoir. J'avois oui dire qu'on avoit un génie, & je prenois cela pour une fable; mais, ma foi, rien n'est plus réel. J'en avois un, moi qui vous parle, & je l'avois sans le savoir. Hier au soir encore je ne m'en doutois pas. — Et comment avez-vous fait cette découverte? — Comment? Cette nuit, dans le sommeil, en songe, mon génie m'est apparu, & m'a dicté les vers que voici:

Je renonce au frivole honneur
De guider le char de l'Aurore,
D'annoncer le retour de Flore;
Un soin plus doux fait mon bonheur:
Je préside au réveil de celle que j'adore.
L'Aurore a beau verser des pleurs,
L'Amante de Zéphyre a beau semer des fleurs,
Elise est à mes yeux cent fois plus belle encore.

Quoi! dit Elise toute émue, quoi, M. Timothée, vous avez fait ces vers? — Moi, Madame! je n'en ai fait de ma vie. C'est mon génie qui me les a dictés. Il a fait plus: il les a mis en chant, & vous allez voir comme il est habile.... Hé bien, Madame, dit-il, après avoir

chanté, que vous en ſemble? N'eſt-on pas heureux d'avoir un génie comme le mien? Et, Monſieur, ſavez-vous du moins quelle eſt cette Eliſe que vous célébrez? Mais, Madame, je crois que c'eſt un nom comme Philis, Cloris, Iris. Mon génie a pris celui-là, parce qu'il eſt doux à l'oreille. — Ainſi, vous ne vous piquez pas d'entendre le ſens des vers que vous chantez? Non, Madame, mais cela eſt égal : ils ſont mélodieux, ſenſibles, & c'en eſt aſſez pour le chant. J'exige de vous, reprit-elle, qu'ils ne ſoient connus que de moi; & ſi votre génie vous en inſpire encore, je veux qu'ils me ſoient réſervés.

Elle attendit ſon Sylphe avec impatience, pour le remercier de l'inſpiration. Il s'en défendit, mais ſi foiblement, qu'elle n'en fut que plus perſuadée. Il avoua cependant que ce n'étoit pas ſans raiſon qu'on regardoit comme inſpirés ceux des hommes, qui, ſans réflexion, produiſoient de belles idées. Ce ſont, dit-il, les favoris des Sylphes, & chacun d'eux a le ſien, qu'on appelle ſon génie. Il ne ſeroit donc pas étonnant que M. Timothée en eût un; & s'il lui inſpire des vers qui vous plaiſent, il peut ſe vanter d'être, après moi, le plus heureux des habitants de l'air. Le génie de M. Timothée devint chaque jour plus fertile, & chaque jour Eliſe étoit plus ſenſible aux éloges qu'il lui don-

noit. Cependant Volange lui préparoit une surprise nouvelle, & voici quel en fut l'objet.

On se souvient qu'elle s'étoit amusée à tracer un chiffre où le nom de Valoé étoit enlassé dans le sien. Un jour qu'elle étoit invitée à une fête, elle voulut mettre des diamants : elle ouvre son écrin ; que voit-elle ? ses bracelets, son collier, son aigrette, ses boucles d'oreille montées sur le dessein de ce chiffre qu'elle avoit tracé. Son premier sentiment fut celui de l'embarras & de la surprise. Que va penser Volange ? Que va-t-il soupçonner ? Comme elle étoit encore à sa toilette, Volange arrive ; & jettant les yeux sur sa parure : Ah ! dit-il, rien n'est plus galant. Mon nom & le vôtre dans un même chiffre ! je serois bien flatté, Madame, que ce fût-là un trait de sentiment ! Elise rougit au-lieu de feindre ; mais le soir, Valoé fut grondé. Vous m'avez exposée, dit-elle, à un péril dont je tremble encore. J'ai vu le moment où il falloit que je trompasse mon mari, ou que je lui donnasse de moi l'idée la plus humiliante ; & quoique l'avantage que tirent les hommes de notre sincérité nous autorise à la dissimulation, je sens qu'en usant de ce droit, je serois mal avec moi-même. Valoé ne manqua pas de louer cette délicatesse. Un petit mensonge, dit-il, est toujours un petit mal, & je serois fâché d'en avoir été la cause. Mais la

reſſemblance du nom de Volange avec le mien ne m'avoit point échappé ; & je ſavois que votre époux n'iroit pas plus loin que l'apparence. J'ai commencé par le rendre diſcret : c'eſt la premiere vertu d'un mari.

La fin de l'hyver s'étoit paſſée en galanteries de la part du Sylphe ; & du côté d'Eliſe, en mouvements de ſurpriſe & de joie, qui tenoient de l'enchantement.

La premiere & la plus belle des ſaiſons, le temps où l'on jouit de la nature, arrive. Volange avoit une maiſon de campagne. Nous partirons quand il vous plaira, dit-il à ſa femme ; & quoiqu'il y eût mis l'air le plus honnête & le ton le plus doux, elle ſentoit fort bien, diſoit-elle, que cette invitation cachoit la volonté impérieuſe d'un mari. Elle confia ſa peine à Valoé. Je ne vois pas, lui dit-il, ce qu'à d'affligeant ce qu'il vous propoſe. Rien ne vous attache à la ville ; & la campagne eſt dans ce moment un ſéjour délicieux, ſur-tout pour une ame ſenſible & bienfaiſante comme la vôtre. Elle y voit dans la nature libérale le premier modele de cet heureux penchant ; & le ſoin de faire des heureux s'y reproduit ſous mille faces. Les forêts couronnées d'une épaiſſe verdure, les vergers en fleurs, les moiſſons naiſſantes, les prairies émaillées, les troupeaux récemment

rep.oduits & bondiſſants de joie à la premiere vue de la lumiere, tout préſente dans la campagne le caractere de la bonté. En hyver, la nature ſe peint ſous un aſpect menaçant & terrible; en automne, elle eſt riche & féconde, mais elle gémit de ſe dépouiller, & ſa libéralité l'afflige; en été même, elle vend ſes dons, & la triſte image d'un travail accablant ſe joint à celle de l'abondance. C'eſt au printemps que la nature eſt gayement prodigue de ſes richeſſes, & amoureuſe du bien qu'elle fait. Hélas! dit Eliſe, la nature eſt belle, je le ſais; mais le ſera-t-elle pour moi, dans ce lieu même où je me ſuis liée au ſort d'un mortel, où j'ai fait ſerment d'être à lui, où tout me retracera l'humiliant ſouvenir? — Non, reprit le Sylphe, rien, ma chere Eliſe, rien dans la nature n'eſt humiliant que ce qui la trahit. La perfection d'une plante eſt de fleurir & de germer: la perfection d'une mortelle eſt d'être épouſe & de devenir mere. Si vous aviez contrarié la ſageſſe de ce deſſein, vous n'auriez pas reçu mes vœux. Quoi! dit Eliſe, une eſſence pure, un eſprit céleſte aimeroit en moi ce qui m'abaiſſe au-deſſous de lui! Soyez ce que vous êtes, mon enfant; je vous aime en Sylphe; & ce n'eſt pas de vos ſens que je ſuis jaloux. Que votre ame ſoit belle & pure, qu'elle ſoit à moi, c'eſt aſſez. Quant à ce qu'on appelle

vos charmes, ils sont soumis aux loix des mortels : un d'eux les possede ; qu'il en dispose : loin de m'en plaindre, je m'en réjouirai ; car l'un de vos devoirs est de le rendre heureux. — Ah ! du moins donnez-moi le temps de m'accoutumer à cette pensée. A la campagne, on se voit plus souvent : je m'apprivoiserai peut-être avec ce devoir. Mais, de grace, ne m'abandonnez pas. — Non, j'y serai sans cesse avec vous. J'aime la paix & le silence.

Il y avoit dans cette campagne un lieu sauvage & solitaire, qu'Elise appelloit son désert, & où elle avoit coutume de se retirer pour lire ou rêver à son aise. A peine arrivée, elle s'y rendit ; tout étoit changé. Au-lieu de son siege de mousse, elle trouva un trône de gazon semé de violettes en festons & en lacs d'amour. Ce trône étoit ombragé de lilas qui se courboient en voûte ; l'épine fleurie en formoit l'enceinte, & mêloit à l'odeur du lilas les plus délicieux parfums.

Le premier soin d'Elise à son retour, fut de remercier son mari de l'attention qu'il avoit eue d'embellir son petit hermitage. C'est apparemment, lui dit-il, une galanterie de mon jardinier : je lui fais bon gré d'en avoir eu l'idée.

Hilaire, lui dit Elise en le voyant, je vous suis obligée de m'avoir planté un si joli bosquet.

Des bosquets, Madame! dit le rusé villageois, c'est, ma foi, bien-là ce qui m'occupe. A peine puis-je suffire au travail de mon potager. Si l'on veut des bosquets bien tenus, il faut me donner plus de monde. — Au moins n'avez-vous pas négligé le mien, & ce joli berceau de lilas, cette haye d'épine m'enchante. — Oh! le lilas, l'épine, tout cela, grace à Dieu, vient de soi-même, & sans que je m'en mêle. — Quoi, tout de bon, vous n'y avez pas touché? — Non, Madame; mais à cela ne tienne, & si vous voulez, après la seve, j'y donnerai quelques coups de croissant. — Et ce gazon semé de violettes, ce n'est pas vous qui l'avez cultivé? — Ma foi, Madame, excusez-moi: ce n'est ni de gazon, ni de violettes que l'on fait votre potage, & mon jardin m'occupe assez sans toutes ces gentillesses-là.

Elise, après cet entretien, ne douta plus que la métamorphose de son réduit sauvage en un bosquet délicieux, ne fût l'ouvrage de son Sylphe. Ah! dit-elle, dans son ravissement, ce sera le temple où j'irai l'adorer. Je me flatte qu'il y sera présent; mais sera-t-il toujours invisible?

Il vint le soir comme de coutume. Valoé, lui dit-elle, mon bosquet est charmant. Mais vous le dirai-je? Pour achever de l'embellir, il faut faire un dernier prodige, & vous y rendre

visible à mes yeux. Cela seul manque à mon bonheur. — Vous me demandez, ma chere Elise, ce qui ne dépend pas de moi. Le Roi des airs accorde quelquefois cette grace à ses favoris; mais cela est si rare! & puis quand il l'accorde, c'est lui qui prescrit la forme qu'il veut que l'on prenne, & le plus souvent il préfere la plus bizarre pour s'amuser. Ah! dit Elise, pourvu que je vous voye, il m'importe peu sous quels traits. Il lui promit donc de solliciter cette faveur avec les plus vives instances.

A présent, lui dit-il, comment s'est passé votre voyage? — Mais, fort bien. Mon mari a causé avec une gayeté assez naturelle; & je n'ai pas de peine à reconnoître l'effet des soins que vous prenez de lui. Mais le naturel impérieux des hommes a beau se plier, il garde son ressort: on le tempere, on ne le change pas, à moins d'une longue habitude. Ne désespérons de rien, dit Valoé. J'ai bien du pouvoir sur son ame! Que ferez-vous demain, ma chere Elise? — Je me baignerai le matin. — J'irai vous voir au bain, s'il est possible, & je passerai un moment avec vous.

Au réveil d'Elise, on vint lui dire que son bain l'attendoit. Elle s'y rendit avec la fidelle Justine; mais, comme le Sylphe devoit venir la voir, & que la pudeur est timide, elle voulut que les

rideaux fussent tirés, & que le jour à peine éclairât la salle.

Elise se met dans le bain, &, dans un trumeau placé vis-à-vis d'elle, ses yeux apperçoivent quelques traits confus. C'étoit le portrait même d'Elise, peint sous glace, & que Volange avoit fait mettre à la place d'un miroir : prestige frappant, mais facile à produire au moyen d'une coulisse ménagée dans la cloison, où glissoient sans bruit tour-à-tour le miroir & le tableau, pour se succéder l'un à l'autre.

Dans ce tableau, Elise étoit élevée sur un nuage, & environnée d'esprits aériens qui lui présentoient des guirlandes de fleurs. D'abord elle prit ce qu'elle appercevoit pour la réflexion des objets opposés ; mais à mesure que d'un œil plus attentif elle démêle ce qui la frappe, la surprise succede à l'erreur. Justine, dit-elle, donnez-moi du jour. Ou je rêve, ou je vois... ô Ciel ! s'écria-t-elle, dès que le tableau fut éclairé, mon image dans cette glace ! — Eh quoi, Madame ! j'y vois aussi la mienne. Où est la merveille, que, dans un miroir, on se voye en se regardant ? — Viens toi-même, viens ici, te dis-je. Est-ce là l'effet d'un miroir ? — Assurément. — Assurément ! ce nuage, ces fleurs, ces génies, & moi au milieu de cette cour celeste, portée en triomphe dans les airs ! — Vous n'êtes

pas bien éveillée, Madame, & c'est sans doute encore un songe que vous achevez dans le bain. — Non, Justine, je ne rêve point; mais je vois que ce tableau n'est pas fait pour tes yeux. O mon cher Valcé! c'est vous qui l'avez peint. Que votre tendresse est ingénieuse!

Les yeux d'Elise furent une heure entiere attachés sur le tableau. Elle attendoit son Sylphe; mais il ne vint pas. Il n'a fait que passer, dit-elle; & par cet hommage, il s'est annoncé. Cependant, que dira mon mari? Comment lui expliquer ce prodige? Eh, Madame, lui dit Justine, si ce tableau n'est pas visible à mes yeux, pourquoi le seroit-il aux siens? Tu as raison; mais je suis si troublée!.... En disant ces mots, elle leve les yeux, & au-lieu du tableau qu'elle avoit vu, c'est le miroir qu'elle retrouve! Ah! je suis tranquille, dit-elle: le tableau s'est évanoui. Mon Sylphe aimable ne veut pas me laisser la plus légere inquiétude. Et comment n'aimerois-je pas un esprit tout occupé de mes plaisirs & de mon repos?

Impatiente de savoir le succès de sa demande, elle fit semblant le soir d'être fatiguée de sa promenade, & d'avoir besoin de sommeil. Le Sylphe ne se fit pas attendre. Je ne sais, lui dit-il, ma chere Elise, si vous serez contente de ce que j'ai obtenu. Il m'est permis de paroître à

vos yeux. — Ah! c'eſt tout ce que je deſire. — Mais ce que je prévoyois, eſt arrivé. Le Roi des airs qui lit dans nos penſées, m'a preſcrit la forme que je dois prendre, & cette forme eſt celle.... devinez. — Je ne ſais. Tirez-moi vîte d'inquiétude. — Celle de votre mari. — De mon mari! — J'ai fait tout au monde pour en obtenir une qui vous plût davantage; mais il n'a pas été poſſible. Il m'a menacé de retirer ſa grace ſi je n'en étois pas content; & réduit à l'alternative, j'ai mieux aimé cela que rien. — A la bonne heure; & quand vous verrai-je? Demain, dans votre petit déſert, au moment du coucher du ſoleil. — J'y ſerai, car je me fie à vous. — Vous le pouvez ſans inquiétude. — Vous m'aviez promis cependant de venir me voir ce matin. J'ai reçu de vous le plus galant hommage. Mais c'étoit vous que je deſirois. Je n'étois pas loin; mais intimidé par la préſence de Juſtine.... Ah! j'ai eu tort, je devois l'éloigner. Mais vous n'aurez plus ce reproche à me faire, & je ſerai ſeule au boſquet.

Ce rendez-vous ne laiſſoit pas d'inquiéter un peu Volange. Elle ſe livre à moi, diſoit-il. Profiterai-je, pour l'éprouver, de l'illuſion où je l'ai miſe? Il me ſeroit bien doux de l'attaquer, ſi j'étois ſûr qu'elle réſiſtât! mais ſi j'en étois ſi ſûr, je n'aurois pas beſoin d'épreuve. Fatale cu-

riofité ! Confultons-nous; voyons avec nous-même quel eft le parti le moins dangereux. Dois-je m'éclaircir, ou refter dans le doute? D'abord, le doute me laiffe un nuage, & puis-je répondre de mes idées? Peut-être quand il ne fera plus temps de la juftifier, lui ferai-je l'injure de croire que fon imagination féduite eût triomphé de fa vertu. J'aurai beau me la reprocher, & le mal fera fans remede. Si, au contraire, je l'éprouve, & qu'elle réfifte, je fuis trop heureux. Mais fi elle cede!... Eh bien, fi elle cede, je croirai que la vertu des femmes ne tient pas contre les efprits. Oui, mais cet efprit eft revêtu d'un corps; & fi ce corps fe trouve le mien, je n'en dois pas remercier Elife. Me voilà dans un labyrinthe : en y entrant, j'ai tout prévu, excepté le moyen d'en fortir. Ne délibérons plus; rendons-nous au bofquet; l'occafion me décidera.

Volange, fans faire femblant d'obferver Elife, ne perdit pas un de fes mouvements. Il la vit fe parer avec une modeftie pleine de graces; & la décence qu'elle mit dans fon ajuftement, le raffura un peu. Il remarqua même qu'elle fut tout le jour, d'une douceur, d'une férénité qui annonçoit une joie innocente.

Cependant les yeux impatients d'Elife mefuroient le cours du foleil. Enfin, l'heureux mo-

ment approche ; & Volange, qu'elle avoit vu partir en habit de chaſſe, ſe rend le premier au boſquet dans la parure la plus élégante. Eliſe arrive, l'apperçoit de loin, & le ſaiſiſſement qu'il lui cauſe la fait preſque s'évanouir. Il vole au-devant d'elle, lui tend la main ; & la voyant tremblante, la fait aſſeoir ſur ſon petit trône de gazon.

Eliſe reprenant ſes eſprits, trouve ſon Sylphe à ſes genoux. Hé quoi ! lui dit-il, étoit-ce de l'effroi que devoit vous inſpirer ma vue ? Ne vous en ai-je pas épargné la ſurpriſe ? N'avez-vous pas deſiré de me voir ? En êtes-vous fâchée, & voulez-vous que je diſparoiſſe ? — Hélas, non ! ne me puniſſez pas d'une foibleſſe involontaire. La joie & l'attendriſſement ont plus de part que la frayeur, au trouble que vous me cauſez. Je tremble, diſoit Volange en lui-même : elle eſt attendrie ; cela débute mal. Ah ! ma chere Eliſe, que n'ai-je été libre de choiſir entre les mortels celui dont les traits auroient pu vous plaire ! & qu'un amant eſt mal à ſon aiſe ſous la figure d'un mari ! Cela eſt égal, lui dit-elle en ſouriant. Il m'eût été plus doux, je l'avoue, de vous voir ſous l'image de quelqu'une des fleurs que j'aime, ou de l'un de ces oiſeaux, qui, comme vous, ſont habitants de l'air ; mais en homme, j'aime autant vous voir ſous les

traits de mon mari, que ſous les traits d'un autre. Il me ſemble même que vous l'embelliſſez. C'eſt bien Volange que je vois en vous, mais votre ame donne à ſes yeux je ne ſais quoi de céleſte. Votre voix, en paſſant par ſa bouche, lui communique un charme tout divin; & dans ſon action, je trouve des graces que n'eut jamais un corps animé par l'eſprit d'un ſimple mortel. — Hé bien, ſi vous m'aimez tel que vous me voyez, je puis toujours être le même. — Vous m'enchantez. — Serez-vous heureuſe, ajouta-t-il en lui baiſant la main? — Eliſe rougit, & retira cette main qu'il avoit ſaiſie. Vous oubliez, lui dit-elle, que c'eſt un Sylphe & non pas un homme que j'aime en vous. Valoé n'eſt pour moi qu'un eſprit, comme Eliſe n'eſt pour vous qu'une ame; & ſi vous n'avez pu prendre les traits d'un mortel ſans altérer la pureté de votre eſſence & de votre amour, quittez cette forme aviliſſante, & ne me faites plus rougir de l'imprudence de mes ſouhaits. Fort bien, diſoit Volange tout bas! mais je touche au moment critique.

Eliſe, il n'eſt plus temps de feindre. J'ai fait ce que vous avez voulu; mais apprenez ce qu'il m'en coûte. “ J'y conſens, (m'a dit le Roi des „ Génies) obéis aux loix d'une femme, deviens „ homme; mais ne te flatte pas de n'avoir des

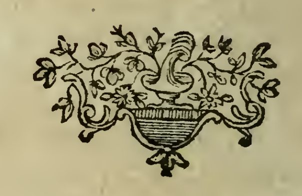
„ ſens qu'en apparence. Tu vas aimer com-
„ me les mortels, & en reſſentir les plaiſirs &
„ les peines. Si tu es malheureux, ne viens
„ pas gémir & troubler les airs de tes plaintes.
„ Je t'exile du Ciel juſqu'au moment où Eliſe
„ aura comblé tes vœux. „ J'eſpérois vous flé-
chir, ajouta le Sylphe, ou plutôt je voulois vous complaire; j'ai ſubi cette dure loi. Jugez à préſent ſi je vous aime, & ſi vous devez m'en punir.

Ce diſcours mit Eliſe au déſeſpoir. O le plus imprudent & le plus cruel des eſprits aériens, s'écria-t-elle! qu'avez-vous fait? & à quelle extrémité me réduiſez-vous? Volange frémit en voyant les yeux de ſa femme ſe remplir de larmes. Pourquoi ne m'avoir pas conſultée, ajouta-t-elle? Etoit-ce pour ma honte ou pour votre ſupplice que je deſirois de vous voir? & quel que fût ce deſir, avez-vous pu penſer qu'il l'emportât ſur ce que je vous dois, & ſur ce que je me dois à moi-même? Je vous aime, Valoé, je vous le dis encore; & s'il ne falloit que ma vie pour réparer les maux que je vous fais, vous n'auriez plus à vous plaindre. Mais ma vertu m'eſt plus chere que ma vie & que mon amour. Volange treſſaillit de joie. Je ne puis vous blâmer, lui dit-il, d'un excès de délicateſſe. Mais voyez combien je reſſemble à Volange : c'eſt

presque lui, ou plutôt c'est lui-même qui tombe à vos pieds, qui vous adore, & qui vous demande le prix du plus fidele & du plus tendre amour. Non, vous avez beau lui ressembler, vous n'êtes pas lui, & c'est à lui seul qu'est dû le prix que vous me demandez. Levez-vous; éloignez-vous de moi; ne me revoyez de la vie. Laissez-moi, vous dis-je. Etes-vous insensé? Quelle est cette joie insultante que je vois briller dans vos yeux? Auriez-vous l'audace d'espérer encore? Oui, j'espere, ma chere Elise, que tu ne vivras que pour moi. — Ah! c'est le comble de l'outrage. — Ecoute. — Non, je ne veux rien entendre. — Un seul mot va te désarmer. — Ce mot doit être un éternel adieu. — Non, la mort seule doit nous séparer: reconnois ton mari dans ton Sylphe. Oui, ce Volange que tu haïssois, est ce Valoé que tu aimes. — O Ciel!.... mais non, vous m'en imposez; vous abusez de la ressemblance. — Non, te dis-je; & Justine est témoin que tout ceci n'est qu'un badinage. — Justine! — Elle est dans ma confidence. Elle m'a aidé à te séduire; elle m'aidera à te détromper. — Vous, mon mari! seroit-il possible? Je tremble encore: achevez, dites-moi comment se sont opérés ces prodiges. C'est l'amour qui les a tous faits, & tu sauras par quels moyens. — Ah! s'il est vrai!..

S'il eſt vrai, mon Eliſe, croiras-tu qu'il y ait au monde un homme digne d'être aimé? Oui, je croirai qu'il en eſt un, & que c'eſt moi qui le poſſede.

Juſtine interrogée avoua tout; & on la fit jurer que Valoé n'étoit que Volange. C'eſt à préſent, dit Eliſe, en ſe jettant dans les bras de ſon époux, c'eſt à préſent que je ſuis enchantée; & j'eſpere que la mort ſeule détruira cet enchantement.





HEUREUSEMENT.

NOn, Madame, disoit l'Abbé de Châteauneuf à la vieille Marquise de Lisban, je ne puis croire que ce qu'on appelle vertu dans une femme soit aussi rare qu'on le dit; & je gagerois, sans aller plus loin, que vous avez toujours été sage. — Ma foi, mon cher Abbé, peu s'en faut que je ne vous dise comme Agnès : *Ne gagez pas*. — Perdrois-je? — Non, vous gagneriez; mais de si peu, si peu de chose, que franchement ce n'est pas la peine de s'en vanter. — C'est-à-dire, Madame, que votre sagesse a couru des risques. — Hélas ! oui, plus d'une fois je l'ai vue au moment de faire naufrage. *Heureusement* la voilà au port. — Ah! Marquise, confiez-moi le récit de ses aventures. — Volontiers : Nous sommes dans l'âge où l'on n'a plus rien à dissimuler; & ma jeunesse est si loin de moi, que j'en puis parler comme d'un beau songe.

Si vous vous rappellez le Marquis de Lisban, c'étoit une de ces figures froidement belles, qui vous disent : *Me voilà*; c'étoit une de ces vanités gauches, qui manquent sans cesse leur coup. Il se piquoit de tout, & n'étoit bon à rien; il

prenoit la parole, demandoit ſilence, ſuſpendoit l'attention, & diſoit une platitude; il rioit avant de conter, & perſonne ne rioit de ſes contes; il viſoit ſouvent à être fin, & il tournoit ſi bien ce qu'il vouloit dire, qu'il ne ſavoit plus ce qu'il diſoit. Quand il ennuyoit les femmes, il croyoit les rendre rêveuſes : quand elles s'amuſoient de ſes ridicules, il prenoit cela pour des agaceries. — Ah, Madame! l'heureux naturel! — Nos premiers tête-à-tête furent remplis par le récit de ſes bonnes fortunes. Je commençai par l'écouter avec impatience; je finis par l'entendre avec dégoût : je pris même la liberté d'avouer à mes parents que cet homme-là m'ennuyoit à l'excès. On me répondit que j'étois une ſotte, & qu'un mari étoit fait pour cela : je l'épouſai. On me fit promettre de l'aimer uniquement : ma bouche dit *oui*, mon cœur dit *non*, & ce fut mon cœur qui lui tint parole. Le Comte de Palmene ſe préſenta chez moi avec toutes les graces de l'eſprit & de la figure. Mon mari qui l'amenoit, fit les honneurs de ma modeſtie : il répondit aux choſes agréables que lui dit le Comte ſur ſon bonheur, avec un air avantageux dont je fus indignée. A l'en croire, je l'aimois à la folie; & delà toutes ces confidences indiſcretes, qui ne choquent pas moins la vérité que la bienſéance, & dans leſquelles la vanité abuſe

du ſilence de la pudeur. Je n'y pus tenir, je quittai la place; & Palmene put s'appercevoir à mon dépit, que le Marquis lui en impoſoit. L'impertinent! diſois-je en moi-même, il va s'applaudiſſant de ſon triomphe, bien aſſuré que je n'aurai pas le courage de le démentir. On le croira, on me ſuppoſera aſſez peu de goût pour aimer l'homme du monde le plus ſot & le plus vain. S'il parloit d'un attachement honnête à mes devoirs, encore paſſe; mais de l'amour! de la foibleſſe! il y a de quoi me déshonorer. Non, je ne veux pas qu'on diſe dans le monde que je ſuis folle de mon mari: il eſt important ſur-tout de déſabuſer Palmene; & c'eſt par lui que je dois commencer.

Mon mari, qui ſe félicitoit de m'avoir fait rougir, ne démêla pas mieux que moi la véritable cauſe de ma confuſion & de ma colere. Il s'eſtimoit trop, & ne m'aimoit pas aſſez, pour daigner être jaloux. Tu as fait l'enfant, me dit-il quand le Comte fut ſorti: je te dirai pourtant qu'il te trouve charmante. Ne l'écoute pas trop, au moins: c'eſt un homme dangereux. Je le ſentois mieux qu'il ne pouvoit le dire.

Le lendemain, le Comte de Palmene vint me voir; il me trouva ſeule. Me pardonnez-vous, dit-il, Madame, l'embarras où je vous vis hier? J'en étois la cauſe innocente, & j'aurois bien diſ-

pensé le Marquis de me prendre pour confident. Je ne sais pas, lui dis-je en baissant les yeux, pourquoi il a tant de plaisir à raconter ce que j'ai tant de peine à entendre. - Quand on est si heureux, Madame, on est bien pardonnable d'être indiscret. — S'il est heureux, je l'en félicite; mais, en vérité, il n'y a pas de quoi. — Hé! peut-il ne pas l'être, reprit le Comte avec un soupir, en possédant la plus belle personne du monde? — Je suppose, Monsieur, je suppose que je sois telle; où est la gloire, le mérite, le bonheur de me posséder? est-ce moi qui me suis donnée? Non, Madame; mais, si je l'en crois, vous avez bientôt applaudi vous-même au choix qu'on avoit fait sans vous. Quoi, Monsieur! les hommes ne penseront-ils jamais qu'on nous éleve à la dissimulation dès l'enfance; que nous perdons la franchise avec la liberté, & qu'il n'est plus temps d'exiger de nous que nous soyons sinceres, quand on nous a fait un devoir de ne l'être pas?

Je l'étois un peu trop moi-même, & je m'en apperçus trop tard: l'espoir s'étoit glissé dans l'ame du Comte. Avouer qu'on n'aime pas son mari, c'est presque avouer qu'on en aime un autre; & le confident d'une telle foiblesse en est assez souvent l'objet.

Ces idées avoient plongé le Comte dans une

douce rêverie. Vous êtes donc bien dissimulée, me dit-il après un long silence ? car le Marquis m'a raçonté des choses étonnantes de votre mutuel amour. — A la bonne heure, Monsieur; qu'il se flatte tout à son aise : je n'ai garde de le désabuser. — Mais vous, Madame, seriez-vous à plaindre ? — Je fais mon devoir, je subis mon sort : ne m'en demandez pas davantage, & surtout n'abusez jamais du secret que l'imprudence de mon mari, ma sincérité naturelle, & mon impatience, m'ont arraché ! — Moi, Madame ! ah ! que je meure plutôt que d'être indigne de votre confiance ? Mais je veux l'avoir seul & sans réserve : regardez-moi comme un ami qui partage toutes vos peines, & dans le sein duquel vous pouvez les déposer.

Ce nom d'ami porta dans mon cœur une tranquillité perfide : je ne me défiai plus ni de moi-même ni de lui. Un ami de vingt-quatre heures, de l'âge & de la figure du Comte, me parut la chose du monde la plus raisonnable & la plus honnête ; & un mari tel que le mien, la chose du monde la plus ridicule & la plus affligeante pour moi.

Celui-ci n'obtint plus de mon devoir que quelques froides complaisances dont il avoit encore la sottise de se glorifier ; & c'étoit toujours à Palmene qu'il en faisoit confidence, & qu'il

en exagéroit le prix. Le Comte ne ſavoit qu'en croire. Pourquoi me tromper, me diſoit-il quelquefois ? pourquoi déſavouer une ſenſibilité louable ? rougiſſez-vous de vous dédire ?—Hé! non, Monſieur, j'en ferois gloire ; je ne ſuis pas aſſez heureuſe pour avoir à me rétracter.

A ces mots, mes yeux ſe remplirent de larmes. Palmene en fut attendri. Que ne me dit-il point pour adoucir mes peines ! Quel charme j'éprouvois à l'entendre ! O, mon cher Abbé ! Le dangereux conſolateur ! Il prit dès ce moment un empire abſolu ſur mon ame ; & de tous mes ſentiments, mon amour pour lui étoit le ſeul dont je lui faiſois un myſtere. Il ne m'avoit jamais parlé du ſien, que ſous le nom de l'amitié ; mais abuſant enfin de l'aſcendant qu'il avoit ſur moi, il m'écrivit : „ Je me ſuis trompé, & je vous „ ai trompée : cette amitié ſi tranquille & ſi „ douce, à laquelle je me livrois ſans crainte, „ eſt devenue l'amour le plus violent, le plus „ paſſionné qui fût jamais. Je vous verrai ce ſoir „ pour vous conſacrer ma vie, ou pour vous „ dire un éternel adieu. „

Je ne vous expliquerai pas, mon cher Abbé, les mouvements oppoſés qui s'éleverent dans mon ame : je ſais qu'il y avoit de la vertu, de l'amour, de la frayeur ; mais je ſais bien auſſi qu'il y avoit de la joie. Je tâchai cependant de

me préparer à une belle défenſe. Premiérement, je ne ſerai pas ſeule, & je vais dire qu'on laiſſe entrer tout le monde : en ſecond lieu, je ne le regarderai que légérement, ſans permettre que ſes yeux s'attachent un inſtant ſur les miens. Cet effort ſera pénible ; mais la vertu n'eſt pas vertu pour rien. Enfin, j'éviterai qu'il me parle en particulier ; & s'il l'oſe, je lui répondrai d'un ton, mais d'un ton à lui impoſer.

Ma réſolution bien priſe, je me mis à ma toilette ; &, ſans y penſer, je me parai ce jour-là avec plus de grace & d'élégance que je n'avois jamais fait. Il me vint ſur le ſoir un monde prodigieux, & ce monde me donna de l'humeur. Mon mari plus empreſſé, plus aſſidu que de coutume, comme s'il l'avoit fait exprès, me cauſa un ennui mortel ; enfin, on annonça Palmene. Il me ſalua en rougiſſant : je le reçus avec une révérence profonde, ſans daigner lever les yeux ſur lui, & je me diſois à moi-même : En vérité, cela eſt fort beau ! La converſation fut d'abord générale : Palmene laiſſoit échapper des mots, qui, pour tout le monde, ſignifioient peu de choſe, & qui, pour moi, diſoient beaucoup. Je feignis de ne les pas entendre, & je m'applaudiſſois tout bas d'une rigueur ſi bien ſoutenue. Palmene n'oſoit s'approcher de moi : mon mari l'y obligea avec ſes plaiſanteries fami-

lieres. Le reſpect & la timidité du Comte m'attendrirent. Le malheureux, diſois-je, eſt plus à plaindre qu'il n'eſt à blâmer : s'il oſoit, il me demanderoit grace ; mais il ne l'oſera jamais. Je l'y encourageai par un regard. J'ai fait une imprudence, me dit-il, Madame ; me la pardonnez-vous ? — Non, Monſieur. Ce *non*, prononcé je ne ſais comment, me parut ſublime. Palmene ſe leva comme pour s'en aller : mon mari le retint de force. On vint avertir que le ſoupé étoit ſervi. Allons, cher Comte, ſois galant, donne la main à ma femme : elle a de l'humeur, ce me ſemble ; mais nous ſaurons la diſſiper.

Palmene déſeſpéré me ſerra la main ; je le regardai, & je crus voir dans ſes yeux l'image de l'amour & de la douleur. J'en fus pénétrée, mon cher Abbé ; &, par un mouvement qui partoit de mon cœur, ma main répondit à la ſienne. Je ne puis vous peindre le changement qui ſe fit tout-à-coup ſur ſon viſage. Il devint rayonnant de joie ; cette joie ſe répandit dans l'ame de tous les convives ; l'amour & le deſir de plaire ſembloient les animer tous comme lui.

Le propos tomba ſur la galanterie. Mon mari, qui ſe croyoit un Ovide dans l'art d'aimer, dit, à ce ſujet, mille impertinences. Le Comte, en y répondant, tâchoit de les adoucir avec une

délicateſſe ingénieuſe qui achevoit de me charmer. *Heureuſement*, un jeune étourdi, qui s'étoit mis à côté de moi, s'aviſa de me dire de jolies choſes ; *heureuſement* auſſi je lui donnai quelque attention, & lui répondis avec un air de complaiſance. Palmene, cet homme ſi aimable, changea tout-à-coup de langage & d'humeur. La converſation avoit paſſé de l'amour à la coquetterie. Le Comte ſe déchaîna contre cette envie générale de plaire, avec une chaleur & un ſérieux qui me confondirent. Je pardonne, diſoit-il, à une femme de changer d'amant, je lui paſſe même d'en avoir pluſieurs ; tout cela eſt dans la nature : ce n'eſt pas ſa faute, ſi on ne peut l'attacher : au moins, ne cherche-t-elle à captiver que ceux qu'elle aime & qu'elle rend heureux ; & ſi elle fait en même-temps le bonheur de deux ou trois, c'eſt un bien qui ſe multiplie. Mais une coquette eſt un tyran qui veut tout aſſervir, pour le ſeul plaiſir d'avoir des eſclaves. D'elle-même idolâtre, tout le reſte ne lui eſt rien : ſon orgueil ſe fait un jeu de notre foibleſſe, & un triomphe de nos tourments : ſes regards mentent, ſa bouche trompe, ſon langage & ſa conduite ne ſont qu'un tiſſu de pieges, ſes graces ſont autant de ſyrenes, ſes charmes autant de poiſons.

Cette déclamation étonna toute l'aſſemblée,

Quoi ! Monſieur, lui dit le jeune homme qui m'avoit parlé, vous préférez une femme galante à une femme coquette ? — Oui, ſans doute, je la préfere, & il n'y a pas à balancer. Cela eſt plus commode, lui dis-je ironiquement. Et plus eſtimable, Madame, me dit-il d'un ton chagrin, plus eſtimable mille fois. Je vous avoue que je fus piquée de cette inſulte. Allez, Monſieur, repris-je avec dédain, vous avez beau nous faire un crime du plaiſir le plus innocent & le plus naturel qui ſoit au monde; votre opinion ne ſera pas loi. Les coquettes, dites-vous, ſont des tyrans : vous êtes bien plus tyran vous-même, de vouloir nous priver du ſeul avantage que nous ait donné la nature. S'il faut renoncer au ſoin de plaire, que nous reſte-t-il dans la ſociété ? Talents, génie, vertus éclatantes, vous avez tout, ou vous croyez tout avoir; il n'eſt accordé à une femme que de prétendre à être aimable, & vous la condamnez impitoyablement à ne vouloir l'être que pour un ſeul ! c'eſt l'enſevelir au milieu des vivants; c'eſt pour elle anéantir le monde. Ah, Madame ! me dit le Comte avec dépit, vous êtes bien de votre ſiecle ! En vérité, je ne le croyois pas. Tu avois tort, mon cher, reprit mon mari, tu avois tort : ma femme veut plaire à toute la nature; mais elle ne veut rendre heureux que moi.

Cela eſt cruel, je l'avoue, & je le lui ai dit cent fois; mais c'eſt ſa folie : tant pis pour les dupes. Auſſi, pourquoi prendre au ſérieux ce qui n'eſt qu'une plaiſanterie? Si elle a du plaiſir à s'entendre dire qu'elle eſt belle, faut-il pour cela qu'elle réponde ſur le même ton? Elle m'aime, cela eſt tout ſimple; mais toi, mais tant d'autres qui l'amuſent, n'ont rien à prétendre à ſon cœur. Il eſt pour moi, celui-là, & je défie qu'on me l'enleve. Vous me fermez la bouche, dit Palmene, dès que vous prenez Madame pour exemple, & je n'ai point à repliquer. A ces mots, on ſortit de table.

Je conçus, dès ce moment, pour le Comte, je ne dis pas de l'averſion, mais une crainte qui en approche. Quel homme, diſois-je, en moi-même! quel caractere impérieux! il feroit le malheur d'une femme. Après le ſoupé, il tomba dans un ſilence morne, d'où rien ne put le retirer. Enfin, me trouvant ſeule un inſtant, penſez-vous ce que vous m'avez dit, me demanda-t-il du ton d'un juge ſévere? — Aſſurément. — Ç'en eſt aſſez : vous ne me verrez de ma vie.

Heureuſement il m'a tenu parole, & je ſentis, par le chagrin que me cauſa cette rupture, tout le danger que j'avois couru. Voilà, dit l'Abbé, en profond moraliſte, ce que produit un moment d'humeur. Une bagatelle devient ſérieuſe:

on s'aigrit, on s'humilie, l'amour s'épouvante & s'enfuit.

Le caractere du Chevalier de Luzel, reprit la Marquise, étoit tout opposé à celui du Comte de Palmene. — Ce Chevalier, Madame, étoit sans doute le jeune homme qui vous avoit souri pendant le soupé? — Oui, mon cher Abbé, c'étoit lui-même. Il étoit beau comme Narcisse, & il ne s'aimoit gueres moins; il avoit de la vivacité, de la gentillesse dans l'esprit, mais pas l'ombre du sens commun.

Ah! Marquise, me dit-il, votre Palmene est un triste personnage! que faites-vous de cet homme-là? il raisonne, il moralise, il nous assomme avec son bon sens. Pour moi, je ne sais que deux choses; m'amuser & être amusant: je connois mon monde, je vois ce qui s'y passe; je vois que le plus grand des maux qui affligent l'humanité, c'est l'ennui: or, l'ennui vient de l'égalité dans le caractere, de la constance dans les liaisons, de la solidité dans les goûts, de la monotonie enfin qui endort le plaisir lui-même; au-lieu que la légéreté, le caprice, la coquetterie le réveille. Aussi j'aime les coquettes à la folie: c'est le charme de la société. D'ailleurs, les femmes sensibles sont fatigantes à la longue. Il est bon d'avoir quelqu'un avec qui se délasser. Avec moi, lui dis-je en souriant, vous vous délasse-

rez tout à votre aiſe. — Et voilà ce que je deſire, ce que je cherche auprès d'une coquette : qu'elle combattre, qu'elle réſiſte, qu'elle ſe défende, s'il eſt poſſible. Oui, Madame, je vous fuirois, ſi je vous croyois capable d'un engagement ſérieux. Madame, reprit gravement l'Abbé, ce jeune fat étoit un homme à craindre. — Je vous en réponds, mon ami, & je ne fus pas long-temps à m'en appercevoir. Je le traitois d'abord comme un enfant; & cet empire de ma raiſon ſur la ſienne ne laiſſoit pas d'être flatteur à mon âge : mais c'étoit à qui me l'enleveroit. Je commençai à en avoir de l'inquiétude. Ses abſences me donnoient de l'humeur, ſes liaiſons de la jalouſie. J'exigeai des ſacrifices, & je voulus impoſer des loix.

Ma foi, me dit-il un jour que je lui reprochois ſa diſſipation, voulez-vous faire un petit miracle? Rendez-moi ſage tout d'un coup : je ne demande pas mieux. J'entendis bien que, pour le rendre ſage, il falloit ceſſer de l'être moi-même. Je lui demandai cependant à quoi tenoit ce petit miracle. A peu de choſe, me dit-il : nous nous aimons, à ce qu'il me ſemble; le reſte n'eſt pas mal-aiſé. — Si nous nous aimions, comme vous le dites, & comme je ne le crois pas, le miracle ſeroit opéré : l'amour ſeul vous eût rendu ſage. — Oh! non, Madame, il faut être juſte :

j'abandonne volontiers tous les cœurs pour le vôtre; perte ou gain, c'eſt le ſort du jeu, & j'en veux bien courir les riſques : mais il y a encore un échange à faire; & en conſcience, vous ne pouvez pas exiger que je renonce au plaiſir pour rien. Madame, interrompit encore l'Abbé, le Chevalier n'étoit pas auſſi dépourvu de bon ſens que vous le dites, & le voilà qui raiſonne aſſez bien. J'en fus étonnée, dit la Marquiſe; mais plus je ſentois qu'il avoit raiſon, plus je tâchai de lui perſuader qu'il avoit tort. Je lui dis même, autant qu'il m'en ſouvient, les plus belles choſes du monde ſur l'honneur, le devoir, la fidélité conjugale : il n'en tint compte; il prétendit que l'honneur n'étoit qu'une bienſéance, le mariage une cérémonie, & le ferment de fidélité un compliment, une politeſſe, qui, dans le fond, n'engageoit à rien. Tant fut diſputé de part & d'autre, que nous nous perdions dans nos idées, quand tout-à-coup mon mari arriva.

Heureuſement, Madame! — Oh, très-heureuſement, je l'avoue : jamais mari ne vint plus à propos. Nous étions troublés; ma rougeur m'eût trahie; &, ſans avoir le temps de réfléchir, je dis au Chevalier : *Cachez-vous*. Il ſe ſauva dans mon cabinet de toilette. — Retraite dangereuſe, Madame la Marquiſe! — Il eſt vrai; mais ce cabinet avoit une iſſue, & je fus tran-

quille sur l'évasion du Chevalier. Madame, dit l'Abbé avec son air réfléchi, je gage que Monsieur le Chevalier est encore dans le cabinet. Patience, reprit la Marquise, nous n'en sommes pas au dénouement. Mon mari m'aborda avec cet air content de soi, qu'il portoit toujours sur son visage; & moi, pour lui cacher mon embarras, je courus vîte l'embrasser avec un cri de surprise & de joie. Hé bien, petite folle, me dit-il, te voilà bien contente! tu me revois. Je suis bien bon de venir passer la soirée avec cet enfant! Tu ne rougis donc pas d'aimer ton mari? Sais-tu bien que cela est ridicule, & que l'on dit dans le monde qu'il faut nous ensevelir ensemble, ou m'exiler d'auprès de toi; que tu n'es bonne à rien, depuis que tu es ma femme; que tu désoles tous tes amants, & que cela crie vengeance? — Moi, Monsieur, je ne désole personne. Ne me connoissez-vous pas? je suis la meilleure femme du monde. — Quel air ingénu! on l'en croiroit. Ainsi, par axemple, Palmene doit trouver bon que tu n'ayes fait avec lui que le rôle d'une coquette? Le Chevalier doit être content qu'on lui préfere un mari? Et quel mari encore! Un ennuyeux, un maussade, qui n'a pas le sens commun, n'est-ce pas? Quelle comparaison avec l'élégant Chevalier! — Assurément, je n'en fais aucune. — Le Chevalier a

de l'esprit, de la légéreté, des graces. Que sais-je? Il a peut-être le don de larmes. A-t-il jamais pleuré à tes genoux? Tu rougis! c'est presque un aveu. Acheve, conte-moi cela. Finissez, lui dis-je, ou je quitte la place. — Hé, quoi! ne vois-tu pas que je plaisante? — Cette plaisanterie mériteroit bien. — Comment donc! le dépit s'en mêle! Tu me menaces! Tu le peux, je n'en serai pas moins tranquille. — Vous vous prévalez de ma vertu. — De ta vertu? Oh, point du tout; je ne compte que sur mon étoile, qui ne veut pas que je sois un sot. — Et vous croyez à votre étoile? — J'y crois si fort, j'y compte si bien, que je te défie de la vaincre. Tiens, mon enfant, j'ai connu des femmes sans nombre; jamais aucune, quoi que j'aye fait, n'a pu se résoudre à m'être infidelle. Ah! je puis dire sans vanité, que quand on m'aime, on m'aime bien. Ce n'est pas que je sois mieux qu'un autre; je ne m'en fais pas accroire: mais c'est un je ne sais quoi, comme dit Moliere, que l'on ne sauroit expliquer. A ces mots, se mesurant des yeux, il se promenoit devant une glace. Aussi, poursuivit-il, tu vois si je te gêne: par exemple, ce soir, as-tu quelque rendez-vous, quelque tête-à-tête? je me retire. Ce n'est qu'en supposant que tu sois libre, que je viens passer la soirée avec toi. Quoi qu'il en soit, lui dis-je,

vous ferez bien de rester. — Pour plus de sûreté, n'est-ce pas? — Peut-être bien. — Je te remercie : je vois qu'il faut que je soupe avec toi. Soupez donc bien vîte, interrompit l'Abbé; M. le Marquis m'impatiente : il me tarde que vous sortiez de table, que vous soyez retirée dans votre appartement, & que votre mari vous y laisse. — Hé bien, mon cher Abbé; m'y voilà, dans le trouble le plus cruel que j'aye éprouvé de ma vie. L'ame combattue (j'en rougis encore) entre la crainte & le desir, je m'avance à pas tremblants vers le cabinet de toilette, pour voir enfin si les allarmes étoient fondées : je n'y vois personne, je le crois parti, ce perfide Chevalier; mais *heureusement* j'entends parler à demi-voix dans la chambre voisine; j'approche, j'écoute : c'étoit Luzel lui-même, avec la plus jeune de mes femmes. Il est vrai, disoit-il, je suis venu pour la Marquise, mais le hasard me sert mieux que l'amour. Quelle comparaison! & que le sort est injuste! Ta maîtresse est assez bien; mais a-t-elle cette taille, cet air leste, cette fraîcheur, cette gentillesse? Par exemple, c'est cela qui devroit être de qualité. Il faut qu'une femme soit, ou bien modeste, ou bien vaine, pour avoir une suivante de ta figure & de ton âge! Ma foi, Louison, si les graces sont faites comme toi, Vénus ne doit

pas briller à ſa toilette. — Réſervez, M. le Chevalier, vos galanteries pour Madame, & ſongez qu'elle va venir. — Hé non, elle eſt avec ſon mari ; ils ſont le mieux du monde enſemble ; je crois même, Dieu me pardonne, avoir entendu tantôt qu'ils ſe diſoient des choſes tendres. Il ſeroit plaiſant qu'il vînt paſſer la nuit avec elle ! Quoi qu'il en ſoit, elle ne me ſait point ici ; & dès ce moment, je n'y ſuis plus pour elle. Mais, Monſieur, vous n'y penſez pas ; que deviendrois-je ſi l'on ſavoit ?... Raſſure-toi, j'ai tout prévu : ſi demain l'on me voit ſortir, il eſt aiſé de donner le change. — Mais, Monſieur le Chevalier, l'honneur de Madame... Tu badines : l'honneur de Madame eſt bien à cela près ! Tant mieux, après tout, qu'on lui donne un homme comme moi : cela va la mettre à la mode. Ah, le ſcélérat ! s'écria l'Abbé. Jugez, mon ami, reprit la Marquiſe, jugez de ma colere à ce diſcours. Je fus au moment d'éclater ; mais cet éclat alloit me perdre : ni mes gens, ni mon mari n'auroient pu ſe perſuader que le Chevalier fût-là pour Louiſon. Je pris le parti de diſſimuler : je ſonnai, Louiſon parut : jamais je ne l'avois vue ſi jolie ; car la jalouſie embellit ſon objet, quand elle ne peut l'enlaidir. Eſt-ce un des gens de Monſieur, lui dis-je, que je viens d'entendre avec vous ? Oui, Madame, répon-

dit-elle avec embarras. — Qu'il se retire à l'instant même, & ne revenez qu'après qu'il sera sorti. Je n'en dis pas davantage; mais soit que Louison m'eût pénétrée, soit que la crainte la determinât à renvoyer le Chevalier, il se retira dans la minute, & sortit sans être apperçu. Vous jugez bien, mon cher Abbé, qu'il fut consigné à ma porte, & que Louison le lendemain me coëffa mal, fit tout de travers, ne fut bonne à rien, m'impatienta, & fut congédiée. Vous aviez raison, Madame, conclut l'Abbé; votre vertu a couru des risques. Ce n'est pas tout, poursuivit-elle, & voici bien une autre aventure. Nous passions tous les ans la belle saison à notre maison de campagne de Corbeil, & pour voisin nous avions un peintre célebre, qui fit naître au Marquis l'idée galante d'avoir mon portrait & le sien. Vous savez que sa folie étoit de se croire aimé de moi. Il vouloit qu'on nous vît dans le même tableau enchaînés par l'hymen avec des nœuds de fleurs. Le peintre saisit sa pensée; mais accoutumé à travailler d'après la nature, il desiroit d'avoir un modele pour la figure de l'hymen. Dans cette même campagne étoit alors un jeune Abbé, qui nous venoit voir quelquefois. Ses beaux yeux, sa bouche de rose, son teint à peine encore velouté du duvet de l'adolescence, ses cheveux d'un blond

cendré qui flottoient à petites ondes sur un cou plus blanc que l'ivoire, la tendre vivacité de ses regards, la délicatesse & la régularité de ses traits, tout sembloit fait en lui pour le dessein qu'on se proposoit. Le Marquis obtint de l'Abbé qu'il servît de modele au Peintre.

A ce début, l'Abbé de Châteauneuf redoubla d'attention; mais il dissimula jusqu'au bout pour entendre la fin de l'histoire.

L'expression qu'on vouloit donner aux têtes, continua la Marquise, produisit d'excellentes scenes entre le Peintre & le Marquis. Plus mon mari tâchoit d'avoir l'air passionné, plus il avoit l'air imbécille. Le peintre copioit fidélement, & le Marquis étoit furieux de se voir peint au naturel. De mon côté, j'avois je ne sais qu'i de moqueur dans la physionomie, que le peintre imitoit de même. Le Marquis juroit, l'artiste retouchoit sans cesse, & toujours il retrouvoit sur la toile l'air d'une fripponne & d'un sot. Enfin, l'ennui me gagna; le Marquis prit cela pour une douce langueur : de son côté, il se donna un rire niais, qu'il appelloit un tendre sourire, & le peintre en fut quitte pour le rendre comme il le voyoit. Il fallut en venir à la figure de l'hymen. Allons, Monsieur l'Abbé, disoit le peintre; des graces, de la volupté : regardez Madame tendrement, plus tendrement

encore; prenez-lui la main, ajoutoit mon mari, & ſuppoſez que vous lui dites : ,, Ne craignez ,, rien, ma belle enfant : ces chaînes ſont de ,, fleurs; elles ſont fortes, mais légeres. ,, Animez-vous donc, Monſieur l'Abbé : votre viſage ne dit mot, vous avez l'air d'un hymen tranſi. Le jeune homme profitoit à merveille des leçons du peintre & du Marquis. Sa timidité ſe diſſipoit peu-à-peu, ſa bouche ſourioit amoureuſement, ſon teint ſe coloroit d'une rougeur plus vive, ſes yeux pétilloient d'une plus douce flamme, & ſa main ſerroit la mienne avec un tremblement dont moi ſeule je m'appercevois. Il faut tout vous dire : l'émotion de ſon ame paſſa dans mes ſens, & je regardois le Dieu bien plus tendrement que l'époux. Voilà ce que c'eſt, diſoit le Marquis : continuez, Monſieur l'Abbé, cela vient à merveille. N'eſt-ce pas, Monſieur, demandoit-il au peintre ? Nous ferons quelque choſe de notre petit modele. Allons, ma femme, ne nous rebutons point : je ſavois bien que cela ſeroit beau. Vous voilà comme je vous voulois : courage, Abbé; continuez, Madame; je vous laiſſe tous deux en attitude. N'en changez pas juſqu'à mon retour. Dès que le Marquis s'étoit éloigné, mon petit Abbé devenoit céleſte : mes yeux dévoroient ſes regards, & je ne pouvois m'en raſſaſier. Les

féances étoient longues, & nous fembloient ne durer qu'un inftant. Quel dommage, difoit le peintre, que je n'aye pas faifi Madame dans un moment comme celui-ci! Voilà l'expreffion que je demandois : c'eft toute une autre phyfionomie. Ah! Monfieur l'Abbé, quel plaifir de vous peindre! vous ne vous refroidiffez point; vos traits s'animent de plus en plus. Point de diftraction, Madame : attachez vos yeux fur les fiens; mon hymen fera un morceau fublime. Quand la tête de l'hymen fut achevée, je veux, Madame, me dit-il un jour en l'abfence de mon mari, je veux retoucher votre portrait. Changez de place, Monfieur l'Abbé, & prenez celle de Monfieur le Marquis. Pourquoi, donc, Monfieur, lui demandai-je en rougiffant? Hé! mon Dieu! Madame, laiffez-moi faire. Je connois mieux que vous ce qui vous eft avantageux. Je l'entendis à merveille, & l'Abbé en rougit comme moi. L'artifice du peintre eut un effet merveilleux. Cette langueur qu'il m'avoit donnée, fit place à l'expreffion la plus touchante d'une timide volupté. Le Marquis, à fon retour, ne pouvoit fe laffer d'admirer ce changement, qu'il ne concevoit pas. Cela eft fingulier, difoit-il! Il femble que ce tableau fe foit animé de lui-même. C'eft l'effet de mes couleurs, lui répondit froidement le peintre, de fe

développer ainsi à mesure qu'elles travaillent. Vous verrez bien autre chose dans quelque temps d'ici. Mais ma tête, à moi, reprit le Marquis, ne s'embellit pas de même. La raison en est simple, répliqua l'artiste : les traits sont plus forts, & les couleurs moins délicates. Mais ne vous impatientez pas; cela doit faire, avec le temps, une des plus belles têtes de mari qu'on ait vues.

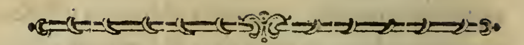
Quand le tableau fut fini, nous tombâmes, l'Abbé & moi, dans une tristesse profonde. Ils n'étoient plus, ces moments si doux où nos ames se parloient par nos yeux, & s'élançoient l'une vers l'autre. Sa timidité, ma pudeur nous imposoient une gêne cruelle : il n'osoit plus nous venir voir aussi souvent, & je n'osois plus l'y inviter moi-même.

Un jour, enfin, qu'il étoit chez moi, je le trouvai seul, immobile & rêveur devant le tableau. Vous voilà bien occupé, lui dis-je? Oui, Madame, me répondit-il naïvement; je goûte le seul plaisir qui me soit permis désormais : je vous admire dans votre image. — Vous m'admirez? Cela est bien galant! — Ah! je dirois mieux si je l'osois. — En vérité, vous êtes content? — Content, Madame! je suis enchanté. Hélas! que n'êtes-vous encore telle que je vous vois dans ce portrait! Il est assez bien, inter-

rompis-je, en feignant de ne l'avoir pas entendu ; mais le vôtre eſt mieux, ce me ſemble. — Mieux, Madame, que dites-vous? Le mien eſt d'un froid à glacer. — Vous plaiſantez avec votre froideur : il n'y a rien de plus vif dans le monde. — Ah, Madame! que n'étois-je libre de laiſſer éclater ſur mon viſage ce qui ſe paſſoit dans mon cœur! Vous auriez vu bien autre choſe. Mais le moyen d'exprimer ce que je ſentois dans ces moments! Si ce n'étoit pas le Marquis, c'étoit le peintre, qui avoit ſans ceſſe les yeux ſur moi. Il falloit bien avoir l'air tranquille. Voulez-vous voir, ajouta-t-il, comme je vous aurois regardée, ſi nous avions été ſans témoins? Rendez-la-moi, cette main que je ne ſerrois qu'en tremblant, & reprenons la même attitude. Le croiriez-vous, mon ami? j'eus la curioſité, la complaiſance, &, ſi vous voulez, la foibleſſe, de laiſſer tomber ma main dans la ſienne. Il faut l'avouer, je n'ai rien vu de ſi paſſionné, de ſi touchant, que la figure de mon petit Abbé dans ce dangereux tête-à-tête. La volupté ſourioit ſur ſes levres, le deſir brilloit dans ſes yeux, & toutes les fleurs du printemps ſembloient éclorre ſur ſes belles joues. Il preſſoit ma main contre ſon cœur, & je le ſentois battre avec une vivacité qui ſe communiquoit au mien. Oui, lui dis-je, en tâchant de diſſi-

muler mon trouble, cela feroit plus expreffif, je l'avoue; mais ce ne feroit plus la figure de l'hymen. Non, Madame, non, ce feroit celle de l'amour; mais l'hymen à vos pieds ne doit être que l'amour même. A ces mots, il parut s'oublier, & je vis le moment qu'il fe croyoit tout de bon le Dieu dont il étoit l'image.

Heureufement qu'il me reftoit encore affez de force pour me fâcher: le pauvre enfant interdit & confus, prit mon émotion pour de la colere, & perdit, à me demander grace, le moment le plus favorable de m'offenfer impunément. Ah! Madame, s'écria l'Abbé de Châteauneuf, eft-il poffible que j'aye été fi fot! Comment donc, reprit la Marquife? — Hélas, ce petit imbécille, c'étoit moi! — Vous! il n'eft pas poffible! — C'étoit moi-même, rien n'eft plus certain. Vous me rappellez mon hiftoire. Ah! cruelle, fi j'avois fu ce que je fais! — Mon vieil ami, vous auriez eu trop d'avantage; & cette fageffe que vous vantez tant, vous eût foiblement réfifté. Je fuis confondu, s'écrioit l'Abbé: je ne me le pardonnerai de ma vie. Confolez-vous, il en eft temps, reprit en fouriant la Marquife; mais avouez qu'il y a fouvent bien du bonheur dans la vertu même, & que celles qui en ont le plus, devroient juger moins févérement celles qui n'en ont pas affez.



LES DEUX INFORTUNÉES.

DAns le Couvent de la Viſitation de Cl...... s'étoit retirée depuis peu la Marquiſe de Clarence. Le calme & la ſérénité qu'elle voyoit régner dans cette ſolitude, ne rendoient que plus vive & plus amere la douleur qui la conſumoit. Qu'elles ſont heureuſes, diſoit-elle, ces colombes innocentes qui ont pris leur eſſor vers le ciel ! La vie eſt pour elles un jour ſans nuages: elles ne connoiſſent du monde ni les peines ni les plaiſirs.

Parmi ces filles pieuſes dont elle envioit le bonheur, une ſeule, nommée Lucile, lui ſembloit triſte & languiſſante. Lucile, encore dans le printemps de ſon âge, avoit ce caractere de beauté, qui eſt l'image d'un cœur ſenſible; mais la douleur & les larmes en avoient terni la fraîcheur : ſemblable à une roſe que le ſoleil a flétrie, & qui laiſſe encore juger, dans ſa langueur, de tout l'éclat qu'elle avoit le matin. Il ſemble qu'il y ait un langage muet pour les ames tendres. La Marquiſe lut dans les yeux de cette aimable affligée ce que perſonne n'y avoit apperçu. Il eſt ſi naturel aux malheureux de plaindre & d'aimer leurs ſemblables ! Elle ſe prit

d'inclination pour Lucile. L'amitié, qui, dans le monde, eſt à peine un ſentiment, eſt une paſſion dans les cloîtres. Bientôt leur liaiſon fut intime ; mais, des deux côtés, une amertume cachée en empoiſonnoit la douceur. Elles étoient quelquefois une heure entiere à gémir enſemble, ſans oſer ſe demander la confidence de leurs peines. La Marquiſe enfin rompit le ſilence.

Un aveu mutuel, dit-elle, nous épargneroit peut-être des ennuis : nous étouffons nos ſoupirs l'une & l'autre ; l'amitié doit-elle avoir des ſecrets pour l'amitié ? A ces mots, le rouge de la pudeur anima les traits de Lucile, & le voile de ſes paupieres ſe déploya ſur ſes beaux yeux. Ah ! pourquoi, reprit la Marquiſe, pourquoi cette rougeur eſt-elle un effet de la honte ? c'eſt ainſi que le ſentiment du bonheur devroit colorer la beauté. Parlez, Lucile, épanchez votre cœur dans le ſein d'une amie plus à plaindre que vous ſans doute, mais qui ſe conſoleroit de ſon malheur, ſi elle pouvoit adoucir le vôtre.— Que me demandez-vous, Madame ? je partage toutes vos peines, mais je n'en ai pas à vous confier. L'altération de ma ſanté cauſe ſeule cette langueur où vous me voyez plongée. Je m'éteins inſenſiblement, &, grace au Ciel, mon terme approche. Elle dit ces dernieres paroles avec un ſourire dont la Marquiſe fut pénétrée. C'eſt

donc-là, lui dit-elle, votre unique consolation? Impatiente de mourir, vous ne voulez pas m'avouer ce qui vous rend la vie odieuse. Depuis quand êtes-vous ici ? — Depuis cinq ans, Madame. — Est-ce la violence qui vous y a conduite ? — Non, Madame, c'est la raison, c'est le Ciel même qui a voulu attirer mon cœur tout à lui. — Ce cœur étoit donc attaché au monde ? — Hélas ! oui, pour son supplice. — Achevez. — Je vous ai tout dit. — Vous aimiez, Lucile, & vous avez pu vous ensevelir! Est-ce un perfide que vous avez quitté ? — C'est le plus vertueux, le plus tendre, le plus aimable des hommes. Ne m'en demandez pas davantage : vous voyez les larmes criminelles qui s'échappent de mes yeux; toutes les playes de mon cœur se sont ouvertes à cette idée. — Non, ma chere Lucile, il n'est plus temps de nous rien taire. Je veux pénétrer jusques dans les replis de votre ame, pour y verser la consolation : croyez-moi, le poison de la douleur ne s'exhale que par les plaintes; renfermé dans le silence, il n'en devient que plus dévorant.— Vous le voulez, Madame ? Hé bien, pleurez donc sur l'infortunée Lucile, pleurez sa vie & bientôt sa mort.

A peine je parus dans le monde, que cette beauté fatale attira les yeux d'une jeunesse im-

prudente & légere, dont l'hommage ne put m'éblouir. Un ſeul homme, dans l'âge encore de l'innocence & de la candeur, m'apprit que j'étois ſenſible. L'égalité d'âge, la naiſſance, la fortune, la liaiſon même de nos deux familles, & plus encore un penchant mutuel, nous avoient unis l'un à l'autre. Mon amant ne vivoit que pour moi : nous voyions avec pitié ce vuide immenſe du monde, où le plaiſir n'eſt qu'une lueur : nos cœurs pleins d'eux-mêmes.... Mais je m'égare. Ah, Madame ! quel ſouvenir m'obligez-vous à rappeller ? — Eh quoi, mon enfant ! te reproches-tu d'avoir été juſte ? Quand le Ciel a formé deux cœurs vertueux & ſenſibles, leur fait-il un crime de ſe chercher, de s'attirer, de ſe captiver l'un l'autre ? & pourquoi les auroit-il donc faits ? — Il l'avoit formé ſans doute avec plaiſir, ce cœur, dans lequel le mien ſe perdit; où la vertu devançoit la raiſon; où je ne voyois rien à reprocher à la nature. Ah, Madame ! qui fut jamais aimée comme moi ! Croiriez-vous que j'étois obligée d'épargner à la délicateſſe de mon amant, l'aveu même de ces légeres inquiétudes qui affligent quelquefois l'amour ? Il ſe fût privé de la lumiere, ſi Lucile en eût été jalouſe. Quand il appercevoit dans mes yeux quelqu'impreſſion de triſteſſe, c'étoit pour lui l'éclipſe de la nature entiere : il croyoit

toujours en être la cauſe, & ſe reprochoit tous mes torts.

Il n'eſt que trop facile de juger à quel excès devoit être aimé de tous les hommes le plus aimable. L'intérêt qui rompt tous les nœuds, excepté ceux du tendre amour, l'intérêt diviſa nos familles : un procès fatal, intenté à ma mere, fut pour nous l'époque & la ſource de nos malheurs. La haine mutuelle de nos parents s'éleva entre nous comme une éternelle barriere : il fallut renoncer à nous voir. La lettre qu'il m'écrivit, ne s'effacera jamais de ma mémoire.

„ Tout eſt perdu pour moi, ma chere Lucile :
„ on m'arrache mon unique bien. Je viens de
„ me jetter aux pieds de mon pere, je viens de
„ le conjurer, en le baignant de mes larmes,
„ de renoncer à ce procès funeſte ; il m'a reçu
„ comme un enfant. J'ai proteſté que votre
„ fortune m'étoit ſacrée, que la mienne me
„ ſeroit odieuſe ; il a traité mon déſintéreſſe-
„ ment de folie. Les hommes ne conçoivent
„ pas qu'il y ait quelque choſe au-deſſus des
„ richeſſes. Et qu'en ferai-je, ſi je vous perds ?
„ Un jour, dit-on, je m'applaudirai que l'on
„ ne m'ait pas écouté. Si je croyois que l'âge,
„ ou ce qu'on appelle la raiſon, pût juſques-là
„ dégrader mon ame, je ceſſerois de vivre dès-
„ à-préſent, effrayé de mon avenir. Non, ma

„ chere Lucile, non; tout ce que je ſuis eſt à
„ vous. Les loix auroient beau m'attribuer une
„ partie de votre héritage; mes loix ſont dans
„ mon cœur, & mon pere y eſt condamné.
„ Pardon mille fois des chagrins qu'il vous
„ cauſe. A Dieu ne plaiſe que je faſſe des vœux
„ criminels! je retrancherois de mes jours pour
„ ajouter à ceux de mon pere; mais ſi jamais
„ je ſuis le maître de ces biens qu'il accumule,
„ & dont il veut m'accabler malgré moi, tout
„ ſera bientôt réparé. Cependant je ſuis privé
„ de vous. On diſpoſera peut-être du cœur que
„ vous m'avez donné. Ah! gardez-vous d'y
„ conſentir jamais: penſez qu'il y va de ma vie,
„ penſez que nos ſerments ſont écrits dans le
„ Ciel. Mais réſiſterez-vous à la volonté im-
„ périeuſe d'une mere? Je frémis: raſſurez-moi,
„ au nom de l'amour le plus tendre. „

Vous lui répondîtes, ſans doute? — Oui, Madame, mais en peu de mots.

„ Je ne vous reproche rien. Je ſuis malheu-
„ reuſe, mais je ſais l'être: apprenez de moi
„ à ſouffrir. „

Cependant le procès étoit engagé, & ſe pourſuivoit avec chaleur. Un jour, hélas! jour terrible! comme ma mere liſoit en frémiſſant un Mémoire publié contr'elle, quelqu'un demanda à me parler. Qu'eſt-ce, dit-elle? faites entrer.

Le domeſtique interdit, héſite quelque temps, ſe coupe dans ſes reponſes, & finit par avouer qu'il eſt chargé d'un billet pour moi. — Pour ma fille! & de quelle part? J'étois préſente; jugez de ma ſituation : jugez de l'indignation de ma mere, en entendant nommer le fils de celui qu'elle appelloit ſon perſécuteur. Si elle eût daigné lire ce billet qu'elle renvoya ſans l'ouvrir, peut-être en eût-elle été attendrie; elle eût vu du moins que rien au monde n'étoit plus pur que nos ſentiments : mais, ſoit que le chagrin où ce procès l'avoit plongée, ne demandât qu'à ſe répandre, ſoit qu'une ſecrette intelligence entre ſa fille & ſes ennemis, fût à ſes yeux un crime réel, il n'eſt point d'opprobres dont je ne fuſſe accablée. Je tombai confondue aux pieds de ma mere, & je ſubis l'humiliation de ſes reproches, comme ſi je les avois mérités. Il fut décidé ſur le champ que j'irois cacher dans un cloître ce qu'elle appelloit ma honte & la ſienne. Conduite ici dès le lendemain, il y eut défenſe de ne me laiſſer voir perſonne, & j'y fus trois mois entiers, comme ſi ma famille & le monde avoient été anéantis pour moi. La premiere, & la ſeule viſite que je reçus, fut celle de ma mere : je preſſentis dans ſes embraſſements l'arrêt qu'elle venoit me prononcer. Je ſuis ruinée, me dit-elle dès que nous fûmes ſeules :

l'iniquité a prévalu, j'ai perdu mon procès, &, avec lui, tout moyen de vous établir dans le monde. Il reste à peine à mon fils de quoi soutenir sa naissance. Pour vous, ma fille, c'est ici que Dieu vous a appellée, c'est ici qu'il faut vivre & mourir : demain vous prenez le voile. A ces mots, appuyés d'un ton froidement absolu, mon cœur fut saisi, & ma langue glacée; mes genoux ployerent sous moi, & je tombai sans connoissance. Ma mere appella du secours, & saisit cet instant pour se dérober à mes larmes. Revenue à la vie, je me trouvai environnée de ces filles pieuses, dont je devois être la compagne, & qui m'invitoient à partager avec elles la douce tranquillité de leur état. Mais cet état si fortuné pour une ame innocente & libre, n'offrit à mes yeux que des combats, des parjures & des remords. Un abyme alloit s'ouvrir entre mon amant & moi; je me sentois arracher la plus chere partie de moi-même; je ne voyois plus autour de moi que le silence & le néant; & dans cette solitude immense, dans cet abandon de la nature entiere, je me trouvois, en présence du Ciel, le cœur plein de l'objet aimable qu'il falloit oublier pour lui. Ces saintes filles me disoient, de la meilleure foi, tout ce qu'elles savoient des vanités du monde; mais ce n'étoit pas au monde que j'étois attachée : le

désert le plus horrible eût été pour moi un séjour enchanté, avec celui que je laissois dans ce monde qui ne m'étoit rien.

Je demandai à revoir ma mere : elle feignit d'abord d'avoir pris mon évanouissement pour un accident naturel. Non, Madame, c'est l'effet de la situation violente où vous m'avez mise ; car il n'est plus temps de feindre. Vous m'avez donné la vie, vous pouvez me l'ôter; mais, ma mere, ne m'avez-vous conçue dans votre sein que comme une victime dévouée au supplice d'une mort lente ? & à qui me sacrifiez-vous ? ce n'est point à Dieu : je sens qu'il me rejette : il ne veut que des victimes pures, des sacrifices volontaires; il est jaloux des offrandes qu'on lui fait; & le cœur, qui se donne à lui, ne doit plus être qu'à lui seul. Si la violence me conduit à l'autel, le parjure & le sacrilege m'y attendent.— Que dites-vous, malheureuse ? — Une vérité terrible que m'arrache le désespoir : oui, Madame, mon cœur s'est donné sans votre aveu : innocent ou coupable, il n'est plus à moi; Dieu seul peut rompre le lien qui l'attache. — Allez, fille indigne! allez-vous perdre : je ne vous connois plus. — Ma mere, au nom de votre sang, ne m'abandonnez pas; voyez mes larmes, mon désespoir; voyez l'enfer ouvert à mes pieds. — C'est donc ainsi qu'un amour funeste te fait

voir l'aſyle de l'honneur, le port tranquille de l'innocence ? Qu'eſt-ce donc que le monde à tes yeux ? apprends que ce monde n'a qu'une idole : c'eſt l'intérêt. Tous les hommages ſont pour les heureux : l'oubli, l'abandon, le mépris ſont le partage de l'infortune.

Ah, Madame ! ſéparez de cette foule corrompue celui. — Celui que vous aimez, n'eſt-ce pas ? Je vois ce qu'il a pu vous dire. Il n'eſt point complice de l'iniquité de ſon pere ; il la déſavoue ; il vous plaint ; il veut réparer le tort qu'on vous fait. Promeſſes vaines, diſcours de jeune homme, qui ſeront oubliés demain. Mais fût-il conſtant dans ſon amour, & fidele dans ſes promeſſes ; ſon pere eſt jeune : il vieillira, car les méchants vieilliſſent ; & cependant l'amour s'éteint, l'ambition parle, le devoir commande ; un grade, une alliance, une fortune viennent s'offrir ; & l'amante crédule & trompée devient la fable du public. Voilà le ſort qui vous attendoit : votre mere vous en a ſauvée. Je vous coûte aujourd'hui des larmes ; mais vous me bénirez un jour. Je vous laiſſe, ma fille : préparez-vous au ſacrifice que Dieu vous demande. Plus ce ſacrifice ſera pénible, & plus il ſera digne de lui.

Que vous dirai-je, Madame ? il fallut m'y réſoudre. Je pris ce voile, ce bandeau, j'entrai

dans la voie de la pénitence; & pendant ce temps d'épreuve, où l'on eſt libre encore, je me flattai de me vaincre moi-même, & je n'attribuai mon irréſolution & ma foibleſſe, qu'à la funeſte liberté de pouvoir revenir ſur mes pas. Il me tardoit de me lier par un ſerment irrévocable. Je le fis, ce ſerment; je renonçai au monde : c'étoit peu de choſe. Mais, hélas! je renonçai à mon amant, & c'étoit plus pour moi que de renoncer à la vie. En prononçant ces vœux, mon ame errante ſur mes levres, ſembloit prête à m'abandonner. A peine avois-je eu la force de me traîner au pied des autels; mais il fallut qu'on m'en retirât expirante. Ma mere vint à moi, tranſportée d'une joye cruelle. Pardonnez-moi, mon Dieu : je la reſpecte, je l'aime encore, je l'aimerai juſqu'au dernier ſoupir. Ces paroles de Lucile furent coupées par ſes ſanglots, & deux ruiſſeaux de larmes inonderent ſon viſage.

Le ſacrifice étoit conſommé, reprit-elle après un long ſilence; j'étois à Dieu, je n'étois plus à moi-même. Tous les liens des ſens devoient être rompus : je venois de mourir pour la terre; j'oſois le croire ainſi. Mais quelle fut ma frayeur, en rentrant dans l'abyme de mon ame! J'y retrouvai l'amour, mais l'amour furieux & coupable, l'amour honteux & déſeſpéré, l'amour révolté

volté contre le Ciel, contre la nature, contre moi-même, consumé de regrets, déchiré de remords, & transformé en rage. Qu'ai-je fait? m'écriai-je mille fois, qu'ai-je fait? Ce mortel adoré, que je ne devois plus voir, s'offrit à ma pensée avec tous ses charmes. Le nœud fortuné qui devoit nous unir, tous les instants d'une vie délicieuse, tous les mouvements de deux cœurs que le trépas seul eût séparés, se présenterent à mon ame éperdue. Ah, Madame! quelle image désolante! Il n'est rien que je n'aye fait pour l'effacer de mon souvenir. Depuis cinq ans, je l'écarte, & la revois sans cesse : en vain je m'arrache au sommeil qui me la retrace; en vain je me dérobe à la solitude où elle m'attend; je la retrouve au pied des autels, je la porte au sein de Dieu même. Cependant, ce Dieu plein de clémence a pris enfin pitié de moi. Le temps, la raison, la pénitence ont affoibli les premiers accès de cette passion criminelle : mais une langueur douloureuse a pris la place. Je me sens mourir à chaque instant; & le plaisir d'approcher du tombeau, est le seul que je goûte encore.

Oh, ma chere Lucile! s'écria Madame de Clarence, après l'avoir entendue; qui de nous est le plus à plaindre? L'amour a fait vos malheurs & les miens : mais vous avez aimé le plus

tendre, le plus fidele, le plus reconnoiſſant des hommes; & moi, le plus perfide, le plus ingrat, le plus cruel qui fût jamais. Vous vous êtes donnée au Ciel; je me ſuis livrée à un lâche: votre retraite a été un triomphe; la mienne eſt un opprobre: on vous pleure, on vous aime, on vous reſpecte; on m'outrage, & on me trahit.

De tous les amants, le plus paſſionné avant l'hymen, ce fut le Marquis de Clarence. Jeune, aimable, ſéduiſant à l'excès, il annonçoit le naturel le plus heureux. Il promettoit toutes les vertus, comme il avoit toutes les graces. La docile facilité de ſon caractere recevoit ſi vivement l'impreſſion des ſentiments honnêtes, qu'ils ſembloient devoir ne s'en effacer jamais. Il lui fut, hélas! trop aiſé de m'inſpirer l'amour qu'il avoit lui-même, ou qu'il croyoit avoir pour moi. Toutes les convenances qui font les grands mariages, s'accordoient avec ce penchant mutuel; & mes parents, qui l'avoient vu naître, conſentirent à le couronner. Deux ans ſe paſſerent dans l'union la plus tendre. Oh, Paris! Oh, théâtre des vices! Oh, funeſte écueil de l'amour, de l'innocence & de la vertu! Mon mari, qui juſqu'alors n'avoit vu ceux de ſon âge qu'en paſſant, & pour s'amuſer, diſoit-il, de leurs travers & de leurs ridicules, reſpira inſenſiblement le poiſon de leur exemple. L'appa-

reil bruyant de leurs rendez-vous insipides, les confidences mystérieuses de leurs aventures, les récits fastueux de leurs vains plaisirs, les éloges prodigués à leurs indignes conquêtes, exciterent d'abord sa curiosité. La douceur d'une union innocente & paisible n'eut plus pour lui les mêmes charmes. Je n'avois que les talents que donne une éducation vertueuse; je m'apperçus qu'il m'en desiroit davantage. Je suis perdue, dis-je en moi-même; mon cœur ne suffit plus au sien. En effet, son assiduité ne fut dès-lors qu'une bienséance : ce n'étoit plus par goût qu'il préféroit ces doux entretiens, ces têtes-à-têtes délicieux pour moi, au flux & reflux d'une société tumultueuse. Il m'invita lui-même à me dissiper, pour l'autoriser à se répandre. Je devins plus pressante, je le gênois. Je pris le parti de le laisser en liberté, afin qu'il pût me souhaiter & me revoir avec plaisir, après une comparaison que je croyois devoir être à mon avantage; mais de jeunes corrupteurs se saisirent de cette ame, par malheur trop flexible; & dès qu'il eut trempé ses levres dans la coupe empoisonnée, son ivresse fut sans remede, & son égarement sans retour. Je voulus le ramener; il n'étoit plus temps. Vous vous perdez, mon ami, lui dis-je; & quoiqu'il me seroit affreux de me voir enlever un époux qui faisoit mes déli-

ces, c'eſt plus pour vous que pour moi-même que je déplore votre erreur. Vous cherchez le bonheur où certainement il n'eſt pas. De faux biens, de honteux plaiſirs, ne rempliront jamais votre ame. L'art de ſéduire & de tromper, eſt l'art de ce monde qui vous enchante; votre épouſe ne le connoît point, vous ne le connoiſſez pas mieux qu'elle : ce manege infâme n'eſt pas fait pour nos cœurs : le vôtre ſe laiſſe égarer dans ſon ivreſſe; mais ſon ivreſſe n'aura qu'un temps : l'illuſion ſe diſſipera comme les vapeurs du ſommeil; vous reviendrez à moi; vous me retrouverez la même; l'amour indulgent & fidele vous attend au retour : tout ſera oublié. Vous n'aurez à craindre de moi ni reproche, ni plainte. Heureuſe, ſi je vous conſole de tous les chagrins que vous m'aurez cauſés! mais vous, qui connoiſſez le prix de la vertu, & qui en avez goûté les charmes; vous que le vice aura précipité d'abyme en abyme; vous, qu'il renverra peut-être avec mépris, cacher auprès de votre épouſe les jours languiſſants d'une vieilleſſe prématurée, le cœur flétri par la triſteſſe, l'ame en proye aux cruels remords, comment vous réconcilierez-vous avec vous-même? comment pourrez-vous goûter encore le plaiſir pur d'être aimé de moi? Hélas! mon amour même ſera votre ſupplice. Plus cet amour ſera vif & ten-

dre, plus il ſera humiliant pour vous. C'eſt-là, mon cher Marquis, c'eſt-là ce qui me déſole & m'accable. Ceſſez de m'aimer, j'y conſens; je vous le pardonne, puiſque j'ai ceſſé de vous plaire; mais ne vous rendez jamais indigne de ma tendreſſe, & ſoyez du moins tel que vous n'ayiez point à rougir à mes yeux. Le croiriez-vous, ma chere Lucile? une plaiſanterie fut ſa réponſe. Il me dit que je parlois comme un ange, & que cela méritoit d'être écrit. Mais voyant mes yeux ſe remplir de larmes: Ne fais donc pas l'enfant, me dit-il; je t'aime, tu le ſais; laiſſe-moi m'amuſer de tout, & ſois ſûre que rien ne m'attache.

Cependant d'officieux amis ne manquerent pas de m'inſtruire de tout ce qui pouvoit me déſoler & me confondre. Hélas! mon époux lui-même ſe laſſa bientôt de ſe contraindre & de me flatter.

Je ne vous dirai point, ma chere Lucile, tout ce que j'ai ſouffert d'humiliations & de dégoûts. Vos peines auprès des miennes vous ſembleroient encore légeres. Imaginez, s'il eſt poſſible, la ſituation d'une ame vertueuſe & paſſionnée, vive & délicate à l'excès, qui reçoit tous les jours de nouveaux outrages de celui qu'elle aime uniquement; qui vit pour lui ſeul encore, quand il ne vit plus pour elle, quand il ne rou-

git pas de vivre pour des objets dévoués au mépris. J'épargne à votre pudeur ce que ce tableau a de plus horrible. Rebutée, abandonnée, sacrifiée par mon mari, je dévorois ma douleur en silence; & si j'étois l'objet des railleries de quelques sociétés sans mœurs, un public plus compatissant & plus estimable me consoloit par sa pitié. Je jouissois du seul bien que le vice n'avoit pu m'ôter, d'une réputation sans tache. Je l'ai perdue, ma chere Lucile. La méchanceté des femmes, que mon exemple humilioit, n'a pu me voir irréprochable. On a interprêté, comme on a voulu, ma solitude & ma tranquillité apparente : on m'a donné le premier homme, qui a eu l'impudence de laisser croire qu'il étoit bien reçu de moi. Mon mari, pour qui ma présence étoit un reproche continuel, & qui ne se trouvoit pas encore assez libre, a pris, pour s'affranchir de ma douleur importune, le premier prétexte qu'on lui a présenté, & m'a exilée dans l'une de ses terres. Inconnue au monde, loin du spectacle de mes malheurs, j'avois du moins dans ma solitude la liberté de répandre des larmes; mais le cruel m'a fait annoncer que je pouvois choisir un Couvent; que la terre de Florival étoit vendue, & qu'il falloit m'en retirer. Florival! interrompit Lucile toute émue. C'étoit mon exil, reprit la Marquise. — Ah,

Madame ! quel nom avez-vous prononcé. — Le nom que portoit mon mari avant d'acquérir le Marquisat de Clarence. — Qu'entends-je ! Oh, Ciel ! Oh, juste Ciel ! Est-il possible, s'écria Lucile, en se précipitant dans le sein de son amie ? — Qu'avez-vous donc ? quel trouble ! quelle soudaine révolution ! Lucile, reprenez vos sens. Quoi, Madame ! Florival est donc le perfide, le scélérat qui vous trahit & vous déshonore ! — Vous est-il connu ? — C'est lui, Madame, que j'adorois, que je pleure depuis cinq ans, lui qui auroit eu mes derniers soupirs ! — Que dites-vous ? — C'est lui, Madame. Hélas ! quel eût été mon sort ! A ces mots, Lucile se prosternant le visage contre terre : Oh, mon Dieu ! dit-elle, oh, mon Dieu ! c'est vous qui me tendiez la main. La Marquise confondue ne pouvoit revenir de son étonnement. N'en doutez pas, dit-elle à Lucile, les desseins du Ciel sont marqués visiblement sur nous : il nous réunit, il nous inspire une confiance mutuelle, il ouvre nos cœurs l'un à l'autre, comme deux sources de lumieres & de consolation. Eh bien, ma digne & tendre amie, tâchons d'oublier ensemble, & nos malheurs, & celui qui les cause.

Dès ce moment, la tendresse & l'intimité de leur union furent extrêmes : leur solitude eut pour elles des douceurs qui ne sont connues que

des malheureux. Mais bientôt après, ce calme fut interrompu par la nouvelle du danger qui menaçoit les jours du Marquis. Ses égarements lui coûtoient la vie. Au bord du tombeau, il demandoit sa vertueuse épouse. Elle s'arrache des bras de sa compagne désolée; elle accourt, elle arrive ; elle le trouve expirant. O vous, que j'ai tant & si cruellement outragée, dit-il en la reconnoissant, voyez le fruit de mes désordres; voyez la playe épouvantable dont la main de Dieu m'a frappé. Si je suis digne encore de votre pitié, élevez au Ciel une voix innocente, & présentez-lui mes remords. Sa femme éperdue voulut se jetter dans son sein. Eloignez-vous, lui dit-il, je me fais horreur; mon souffle est le souffle de la mort. Il ajoute après un long silence : Me reconnois-tu dans l'état où m'a réduit le crime? Est-ce-là cette ame pure, qui se confondoit avec la tienne? Est-ce-là cette moitié de toi-même? Est-ce-là ce lit nuptial, qui me reçut digne de toi? Perfides amis, détestables enchanteresses, venez, voyez & frémissez! Oh mon ame! qui te délivrera de cette prison hideuse! Monsieur, demandoit-il à son Médecin, en ai-je pour long-temps encore? Mes douleurs sont intolérables. Ne me quitte pas, ma généreuse amie; je tomberois sans toi dans le plus affreux désespoir.... Mort cruelle, acheve,

acheve d'expier ma vie. Il n'eſt point de maux que je ne mérite ; j'ai trahi, déshonoré, perſécuté lâchement l'innocence & la vertu même.

Madame de Clarence, dans les convulſions de ſa douleur, faiſoit à chaque inſtant de nouveaux efforts pour ſe précipiter ſur ce lit, d'où l'on tâchoit de l'éloigner. Enfin, le malheureux expira, les yeux attachés ſur elle, & ſa voix acheva de s'éteindre en lui demandant pardon.

La ſeule conſolation dont Madame de Clarence fut capable, étoit la confiance religieuſe que lui inſpiroit une ſi belle mort. Il fut, diſoit-elle, plus foible que méchant, & plus fragile que coupable. Le monde l'avoit égaré par les plaiſirs, Dieu l'a ramené par les douleurs. Il l'a frappé, il lui pardonne. Oui, mon époux, mon cher Clarence, s'écrioit-elle! dégagé des liens du ſang & du monde, tu m'attends dans le ſein de ton Dieu.

L'ame remplie de ces ſaintes idées, elle vint ſe réunir à ſon amie, qu'elle trouva au pied des autels. Le cœur de Lucile fut déchiré au récit de cette mort cruelle & vertueuſe. Elles pleurerent enſemble pour la derniere fois ; & quelque temps après, Madame de Clarence conſacra à Dieu, par les mêmes vœux que Lucile, ce cœur, ces charmes, ces vertus dont le monde n'étoit pas digne.

TOUT OU RIEN.

DAns l'âge où il eſt ſi doux d'être veuve, Cécile ne laiſſoit pas de penſer à un nouvel engagement. Deux rivaux ſe diſputoient ſon choix. L'un modeſte & ſimple, n'aimoit qu'elle ; l'autre, artificieux & vain, étoit ſur-tout amoureux de lui-même. Le premier avoit la confiance de Cécile ; le ſecond avoit ſon amour. Cécile étoit injuſte, allez-vous dire : point du tout. Les gens ſimples ſe négligent ; il leur ſemble que, pour plaire, il ſuffit d'aimer de bonne foi, & de perſuader que l'on aime. Mais il eſt peu de naturels qui n'ayent beſoin d'un peu de parure. Un homme ſans artifice, au milieu du monde, eſt comme au ſpectacle une femme ſans rouge.

Eraſte, avec ſa franchiſe, avoit dit à Cécile : Je vous aime ; & dès-lors il l'avoit aimée comme il avoit reſpiré : ſon amour étoit ſa vie. Floricourt s'étoit fait deſirer par cette galanterie légere, qui a l'air de ne prétendre à rien. Parmi les ſoins qu'il rendoit à Cécile, il choiſiſſoit non les plus paſſionnés, mais les plus ſéduiſants. Rien d'affecté, rien de ſérieux : on le trouvoit d'autant plus aimable, qu'il ſembloit l'être ſans intérêt.

On plaignoit Eraſte ; on ne connoiſſoit pas un plus honnête homme : c'étoit dommage qu'on ne pût l'aimer. On craignoit Floricourt : c'étoit un homme dangereux, qui feroit peut-être le malheur d'une femme ; mais le moyen de s'en défendre ! Cependant on ne vouloit pas tromper Eraſte. Il fallut lui tout avouer.

Je vous eſtime, Eraſte, lui dit Cécile, & je ſens que vous méritez mieux. Mais le cœur a ſes caprices ; le mien ſe réfuſe à ma raiſon. J'entends, Madame, reprit Eraſte en ſe poſſédant, mais avec les larmes aux yeux ; votre raiſon vous parle pour moi, & votre cœur pour un autre. — Je vous l'avoue, & ce n'eſt pas ſans regret : je ſerois blâmable ſi j'étois libre ; mais le penchant ne ſe commande pas. — A la bonne heure, Madame : je vous aimerai tout ſeul : j'en aurai bien plus de gloire. — Et voilà préciſément ce que je ne veux point. — Je ne le veux pas non plus ; mais tout cela eſt inutile. — Et qu'allez-vous devenir ? — Ce qu'il plaira à l'amour & à la nature. — Vous me déſolez, Eraſte, avec cet abandon de vous-même. — Il faut bien que je m'abandonne, quand je ne puis me retenir. — Que je ſuis malheureuſe de vous avoir connu ! — En effet, je vous conſeille de vous plaindre : c'eſt un furieux malheur que d'être aimée ? — Oui, c'en eſt un, d'avoir à ſe reprocher

celui d'un homme qu'on eſtime. — Vous, Madame! vous n'avez rien à vous reprocher. Un honnête homme peut ſe plaindre d'une coquette qui le joue; ou plutôt elle eſt indigne de ſes plaintes & de ſes regrets : mais vous, quels ſont vos torts? Avez-vous employé la ſéduction pour m'attirer, la complaiſance pour me retenir? vous ai-je conſultée pour vous aimer? Qui vous oblige à me trouver aimable? ſuivez votre penchant, & je ſuivrai le mien. N'ayez pas peur que je vous tourmente. — Non, mais vous vous tourmenterez vous-même; car enfin vous me verrez. — Quoi! ſeriez-vous aſſez cruelle pour m'interdire votre vue? Je n'ai garde aſſurément, mais je veux vous voir tranquille, & comme mon meilleur ami. — Ami ſoit, le nom n'y fait rien. — Ce n'eſt pas aſſez du nom, je veux vous ramener en effet à ce ſentiment ſi pur, ſi tendre & ſi ſolide, à cette amitié que je ſens pour vous. — Hé, Madame! je ne vous empêche pas de m'aimer comme vous voulez; de grace, permettez que je vous aime comme je puis, & autant que je puis. Je ne demande que la liberté d'être malheureux à mon aiſe.

L'obſtination d'Eraſte affligeoit Cécile; mais après tout, elle avoit fait ce qu'elle avoit dû: tant pis pour lui s'il l'aimoit encore. Elle ſe livra donc ſans trouble & ſans reproche à ſon in-

clination pour Floricourt. Tout ce que la galanterie la plus raffinée a d'artifice & d'enchantement, fut mis en uſage pour la captiver. Floricourt y parvint ſans peine. Il avoit ſu plaire, il croyoit aimer; il étoit heureux, s'il avoit voulu l'être. Mais l'amour-propre eſt le fléau de l'amour. C'étoit peu pour Floricourt d'être aimé plus que toutes choſes; il vouloit être aimé uniquement, ſans réſerve & ſans partage. Il eſt vrai qu'il donnoit l'exemple : il s'étoit détaché pour Cécile d'une prude qu'il avoit ruinée, & d'une coquette qui le ruinoit; il avoit rompu avec cinq ou ſix jeunes gens des plus vains & des plus ſots qu'on eût encore vus dans le monde. Il ne ſoupoit gueres que chez Cécile, où l'on ſoupoit délicieuſement, & il avoit la bonté de penſer à elle au milieu d'un cercle de femmes dont aucune ne l'égaloit ni en graces ni en beauté. Des procédés ſi rares, ſans parler d'un mérite plus rare encore, n'exigeoient-il pas de Cécile le dévouement le plus abſolu?

Cependant, comme il n'avoit pas aſſez d'amour pour manquer d'adreſſe, il n'eut garde de faire ſentir d'abord ſes prétentions. Jamais homme avant la conquête n'avoit été plus complaiſant, plus docile, moins exigeant que Floricourt; mais dès qu'il ſe vit maître du cœur, il en devint le tyran. Difficile, impérieux, jaloux,

il vouloit occuper ſeul toutes les facultés de l'ame de Cécile. Il ne pouvoit lui ſouffrir une idée qui n'étoit pas la ſienne, encore moins un ſentiment qui ne venoit pas de lui. Un goût décidé, une liaiſon ſuivie étoit ſûre de lui déplaire; mais il falloit le deviner. Il ſe faiſoit demander vingt fois le ſujet de ſa rêverie ou de ſon humeur, & ce n'étoit que par complaiſance qu'il avouoit enfin que telle choſe lui avoit déplu, que telle perſonne l'ennuyoit. Enfin, dès qu'il eut bien éprouvé que ſes volontés étoient des loix, il les annonça ſans détour : on s'y ſoumit ſans réſiſtance. C'étoit peu d'exiger de Cécile le ſacrifice des plaiſirs qui ſe préſentoient naturellement; il les faiſoit naître le plus ſouvent, pour ſe les voir immoler. Il parloit avec éloge d'un ſpectacle ou d'une fête; il y invitoit Cécile; on arrangeoit la partie avec les femmes qu'il avoit nommées; l'heure arrivoit, on étoit parée, les chevaux étoient mis; il changeoit de deſſein, & l'on étoit obligée de prétexter un mal de tête. Il préſentoit à Cécile une amie qu'il annonçoit comme une femme adorable : on la trouvoit telle, on ſe lioit. Huit jours après, il avouoit qu'il s'étoit trompé; elle étoit précieuſe, mauſſade ou étourdie : il falloit s'en détacher.

Cécile fut bientôt réduite à de légeres connoiſſances, qu'elle voyoit encore trop ſouvent.

Elle ne s'appercevoit pas que sa complaisance s'étoit changée en servitude : on croit suivre ses volontés, en suivant les volontés de ce qu'on aime. Il lui sembloit que Floricourt ne faisoit que la prévenir. Elle lui sacrifioit tout, sans se douter qu'elle lui fît des sacrifices; mais l'amour-propre de Floricourt n'en étoit pas rassasié.

La société de la Ville, toute frivole & passagere qu'elle étoit, lui parut encore trop intéressante. Il fit l'éloge de la solitude; il répéta cent fois qu'on ne s'aimoit bien que dans les champs, loin de la dissipation & du tumulte, & qu'il ne seroit heureux que dans une retraite inaccessible aux importuns & aux jaloux. Cécile avoit une campagne telle qu'il desiroit. Elle eût voulu y passer avec lui les beaux jours de l'année; mais le pouvoit-elle avec décence? Il lui fit entendre qu'il suffisoit de rompre le tête-à-tête par deux amis qu'ils emmeneroient; & il désigna Eraste & Artenice. Après tout, si la critique s'en mêloit, leur hymen, prêt à se conclure, alloit bientôt lui imposer silence. On partit, Eraste fut du voyage, & c'étoit encore un raffinement de l'amour-propre de Floricourt. Il savoit qu'Eraste étoit son rival, & son rival malheureux : c'étoit le témoin le plus flatteur qu'il pût avoir de son triomphe; aussi l'avoit-il bien ménagé. Ses attentions pour lui avoient un air de compassion & de su-

périorité dont Eraste s'impatientoit quelquefois; mais l'amitié tendre & délicate de Cécile le dédommageoit de ces humiliations, & la crainte de lui déplaire les lui faisoit dissimuler. Cependant, sûr, comme il étoit, qu'ils alloient à la campagne pour s'aimer en liberté, comment put-il se résoudre à les suivre? C'est la réflexion que Cécile fit comme nous : elle eût voulu l'en empêcher; mais la partie étoit arrangée, il n'étoit plus temps de la rompre. Du reste, Artenice étoit jeune & belle. La solitude, l'occasion, la liberté, l'exemple, la jalousie & le dépit pouvoient engager Eraste à tourner vers elle des vœux que Cécile ne pouvoit plus écouter. Cécile étoit assez modeste pour penser qu'on pouvoit lui être infidele, & assez juste pour le desirer; mais c'étoit peu connoître le cœur & le caractere d'Eraste.

Artenice étoit une de ces femmes pour qui l'amour est un arrangement de société, qui s'offensent d'un long respect, qui s'ennuyent d'un amour constant, & qui comptent assez sur la probité des hommes pour s'y livrer sans réserve, & les quitter sans ménagement. On lui avoit dit: Nous allons passer quelque temps à la campagne, Eraste y vient, voulez-vous en être? Elle avoit répondu avec un sourire : Volontiers, cela sera plaisant; & la partie s'étoit liée. Ce fut pour

Erafte un tourment de plus. Artenice avoit entendu faire à Cécile l'éloge de fon ami, comme de l'homme du monde le plus fage, le plus honnête & le plus réfervé. Cela eft charmant, difoit Artenice en elle-même; voilà un homme que l'on peut prendre & renvoyer fans précaution & fans éclat. Heureux ou malheureux, cela ne dit mot: on n'eft à fon aife qu'avec ces gens-là. Un Erafte eft une trouvaille. On juge bien d'après ces réflexions qu'Erafte fut agacé.

Floricourt étoit auprès de Cécile d'une affiduité défolante pour un rival malheureux. Cécile avoit beau fe contraindre; fes regards, fa voix, fon filence même la trahiffoit. Erafte étoit au fupplice; mais il renfermoit fa douleur. Artenice, en femme habile, s'éloignoit à propos, & engageoit Erafte à la fuivre. Qu'ils font heureux, lui dit-elle un jour en fe promenant avec lui! Tout occupés l'un de l'autre, ils fe fuffifent mutuellement, ils ne vivent que pour eux-mêmes. C'eft un grand bien que d'aimer! qu'en dites-vous? Oui, Madame, répondit Erafte les yeux baiffés, c'eft un grand bien, quand on eft deux. — Mais vraiment l'on eft toujours deux : je ne vois pas que l'on foit feul au monde. — Je veux dire, Madame, deux cœurs également fenfibles, faits pour s'aimer également. — Egalement! cela eft bien rigoureux! Pour moi, il me femble que l'on

doit être moins difficile, & ſe contenter de l'à-peu-près. Hé quoi! ſi j'ai plus de ſenſibilité dans le caractere que celui qui s'attache à moi, faut-il que je l'en puniſſe? Chacun donne ce qu'il a, & l'on n'a rien à reprocher à celui qui met dans la ſociété la doſe de ſentiment qu'il a reçue de la nature. J'admire comme les cœurs les plus froids ſont toujours les plus délicats. Vous, par exemple, vous ſeriez homme à prétendre que l'on ſe paſſionnât pour vous. — Moi, Madame, je ne prétends à rien. — Vous avez tort; ce n'eſt pas-là ce que je veux dire. Vous avez de quoi ſéduire une femme aſſurément: je ne ſerois même pas étonnée qu'on ſe prît pour vous d'inclination. — Cela peut être, Madame: en fait de folie, je ne doute de rien; mais ſi on faiſoit celle de m'aimer, on ſeroit, je crois, fort à plaindre. — Eſt-ce un avis, Monſieur, que vous avez la bonté de me donner? — A vous, Madame! Je me flatte que vous ne me croyez ni aſſez ſot, ni aſſez fat, pour vous donner de tels avis. — Fort bien, vous parlez en général, & vous m'exceptez par politeſſe. — L'exception même eſt inutile, Madame; vous n'êtes pour rien dans tout ceci. — Mais pardonnez-moi, Monſieur: c'eſt moi qui vous dis que vous avez de quoi plaire, qu'on peut très-bien vous aimer à la folie; & c'eſt à moi que vous répon-

dez qu'on feroit fort à plaindre fi l'on vous aimoit : rien n'eft plus perfonnel, ce me femble. Hé bien ? vous voilà embarraffé ? — J'avoue que la plaifanterie m'embarraffe. Je ne fais point y répondre ; & il n'eft pas généreux de m'attaquer avec des armes que je n'ai point. — Et fi je parlois férieufement, Érafte ; fi rien au monde n'étoit plus fincere ? — Je quitte la partie, Madame : la fituation où je me trouve, ne me permet pas de vous amufer plus long-temps. Ah ! ma foi, il en tient tout de bon, dit-elle en le fuivant des yeux. Le ton léger, l'air riant que j'ai pris, l'ont piqué ; c'eft un homme à fentiment : il faut lui parler fon langage. A demain, dans ce bofquet, encore un tour de promenade, & ma victoire eft décidée.

La promenade d'Erafte avec Artenice avoit paru longue à Cécile. Erafte en revint tout rêveur, & Artenice triomphante. Hé bien ? dit tout bas Cécile à fon amie, que penfez-vous d'Erafte ? — Mais, j'en fuis affez contente : il ne m'a point ennuyée ; & c'eft beaucoup ; il a des chofes excellentes, & l'on peut en faire un homme aimable. Je lui trouve feulement le ton un peu romanefque. Il veut du fentiment. Défaut d'ufage, préjugé de Province, dont il eft facile de le corriger. *Il veut du fentiment*, dit Cécile en elle-même ! ils en font aux conditions !

C'eſt aller loin dans une premiere entrevue. Il me ſemble qu'Eraſte prend ſon parti de bonne grace. Mais quoi ! s'il eſt aſſez heureux, eſt-ce à moi de le trouver mauvais ? Cependant il a eu tort de vouloir me perſuader qu'il étoit ſi fort à plaindre. Il auroit pu épargner à ma délicateſſe les reproches douloureux qu'il ſavoit bien que je me faiſois. C'eſt la manie des amants, d'exagérer toujours leurs peines. Enfin, le voilà conſolé, & me voilà bien ſoulagée.

Cécile, dans cette idée, ſe contraignit un peu moins avec Floricourt; Eraſte, à qui rien n'échappoit, fut plus triſte que de coutume. Cécile & Artenice attribuerent ſa triſteſſe à la même cauſe. Une paſſion naiſſante produit toujours cet effet-là. Le lendemain, Artenice ne manqua point de ménager un tête-à-tête à Cécile & à Floricourt, en emmenant avec elle Eraſte.

Vous êtes fâché, lui dit-elle ; je veux me réconcilier avec vous. Je vois, Eraſte, que vous n'êtes pas un de ces hommes avec qui l'amour doit ſe traiter en plaiſanterie : vous regardez un engagement comme la choſe du monde la plus ſérieuſe ; je vous en eſtime davantage. — Moi ! point du tout, Madame ; je ſuis très-perſuadé qu'un amour ſérieux eſt la plus haute extravagance, & qu'il n'eſt un plaiſir qu'autant qu'il eſt un jeu. — Accordez-vous donc avec vous-

même. Hier au ſoir vous vouliez une égale ſenſibilité, une inclination mutuelle. — Je voulois une choſe impoſſible, ou du moins la choſe du monde la plus rare; & je tiens qu'à moins de cet accord ſi difficile, auquel il faut renoncer, le plus ſage & le plus ſûr parti eſt de faire un jeu de l'amour, ſans y attacher un prix & une importance chimérique. — Ma foi, mon cher Eraſte, vous parlez d'or. En effet, pourquoi ſe tourmenter vainement à s'aimer plus qu'on ne peut? On ſe convient, on s'arrange; on s'ennuye, & on ſe quitte. Au bout du compte, on a eu du plaiſir, c'eſt un temps bien employé, & plût au Ciel pouvoir ainſi s'amuſer toute la vie! Voilà, diſoit Eraſte en lui-même, une humeur bien accommodante! Je vois, pourſuivit-elle, ce qu'on appelle des paſſions ſérieuſes : rien de plus triſte, rien de plus ſombre. L'inquiétude, la jalouſie aſſiegent deux malheureux. Ils prétendent ſe ſuffire, & ils s'ennuyent à la mort. — Ah, Madame! que dites-vous? rien ne leur manque s'ils s'aiment bien. Cette union eſt le charme de la vie, les délices de l'ame, la plénitude du bonheur. — Ma foi, Monſieur, vous êtes fou avec vos diſparates éternelles. Que voulez-vous donc, je vous prie? — Ce qui ne ſe trouve point, Madame, & ce qu'on ne verra peut-être jamais. — Voilà une belle expectative!

& en attendant, votre cœur fera defœuvré? — Hélas! plût au Ciel qu'il pût l'être! — Il ne l'eft donc pas, Erafte? Non, fans doute, Madame; & vous plaindriez fon état, fi vous pouviez le concevoir. A ces mots, il s'éloigna en levant les yeux au ciel, & en pouffant un profond foupir. Voilà donc, dit Artenice, ce qu'on appelle un homme réfervé! Il l'eft fi fort, qu'il en eft bête. Heureufement, je ne me fuis point expliquée. Peut-être aurois-je dû lui parler plus clairement : il faut aider les gens timides. Mais il s'en va fur une exclamation, fans donner le temps de lui demander ce qui l'arrête, & ce qui l'afflige. Nous verrons : il faudra bien qu'il fe déclare; car enfin, je fuis compromife, & il y va de mon honneur.

Floricourt voulut pendant le foupé s'amufer aux dépens d'Erafte. Hé bien, dit-il à Artenice, où en êtes-vous? on n'a rien de caché pour fes amis, & nous vous en donnons l'exemple. Bon! dit Artenice avec dépit; favons-nous profiter des exemples qu'on nous donne? favons-nous même ce que nous voulons? Si on parle d'un amour férieux, Monfieur le traite de badinage; fi l'on fe prête au badinage, Monfieur revient au férieux. Il vous eft facile, Madame, dit Erafte, de me donner un ridicule; je me prête à cela tant qu'on veut. — Hé, Monfieur! ce n'eft pas

mon deſſein ; mais nous ſommes avec nos amis, expliquons-nous ſans aucun myſtere. Nous n'avons pas le temps de nous obſerver, & de nous deviner l'un l'autre. Je vous plais, vous me l'avez fait entendre : je ne vous diſſimule point que vous me convenez aſſez. Nous ne ſommes pas ici pour être ſpectateurs inutiles ; l'honnêteté même exige que nous ſoyons occupés : finiſſons, & entendons-nous. Comment voulez-vous m'aimer ? comment voulez-vous que je vous aime ? Moi, Madame ! s'écria Eraſte ; je ne veux point que vous m'aimiez. — Quoi ! Monſieur, vous m'avez donc trompée ? — Point du tout, Madame ; j'atteſte le Ciel que je ne vous ai pas dit un mot qui reſſemble à de l'amour. Oh ! pour le coup, lui dit-elle en ſe levant de table, voilà une effronterie qui me paſſe. Floricourt voulut la retenir. Non, Monſieur, je ne puis ſoutenir la vue d'un homme qui oſe nier les triſtes & fades déclarations dont il m'a excédée, & que j'ai eu la bonté de ſouffrir, prévenue par les éloges qu'on m'avoit faits, je ne ſais pourquoi, de ce mauſſade perſonnage.

Artenice eſt partie furieuſe, dit Cécile à Eraſte en le revoyant le lendemain : Que s'eſt-il donc paſſé entre vous ? Des propos en l'air, Madame, dont le réſultat de ma part a été, que rien n'étoit plus à craindre qu'un amour ſérieux, que rien

n'étoit plus méprifable qu'un amour frivole. Artenice m'a vu foupirer ; elle a pris mes foupirs pour elle. Je l'ai détrompée, & voilà tout. — Vous l'avez détrompée ; c'eft d'un galant homme : mais il falloit vous y prendre avec plus de ménagement. — Quoi, Madame ! elle ofe vous dire que nous en fommes au point de nous aimer, & vous voulez que je me modere ? Qu'auriez-vous penfé de mon aveu ou de mon filence ?-- Que vous étiez raifonnable, & que vous preniez le bon parti. Artenice eft encore jeune & belle, & votre liaifon n'eût-elle été qu'un amufement... — Je ne fuis point d'humeur de m'amufer, Madame, & je vous prie de m'épargner des confeils dont je ne profiterai jamais. — Cependant vous voilà feul avec nous, & vous fentez vous-même que vous jouerez ici un bien étonnant perfonnage. — Je jouerai, Madame, le perfonnage d'un ami : rien n'eft plus honnête, ce me femble. — Mais, Erafte, comment pouvez-vous y tenir ? — C'eft mon affaire, Madame, ne vous inquiétez pas de moi. — Il faut bien que je m'en inquiete ; car enfin je connois votre fituation, elle eft affreufe. — Cela peut être ; mais il ne dépend ni de vous ni de moi de la rendre meilleure : croyez-moi, n'en parlons plus. — N'en parlons plus, c'eft bientôt dit ; mais vous fouffrez, & j'en fuis la caufe. — Hé ! non,

non, Madame, non, je vous l'ai dit cent fois ; vous n'avez rien à vous reprocher : au nom de Dieu, ſoyez tranquille. — Je le ſerois, ſi vous pouviez l'être. — Oh ! pour le coup, vous êtes cruelle. Quand vous vous obſtinerez à ſavoir ce qui ſe paſſe dans mon ame, je n'en aurai pas une peine de moins, & vous en aurez un chagrin de plus : de grace, oubliez que je vous aime. — Hé ! comment l'oublier? je le vois à chaque inſtant. — Vous voulez donc que je m'éloigne ? — Mais notre ſituation l'exigeroit. — Fort bien : chaſſez-moi, cela ſera plutôt fait. — Moi, vous chaſſer, vous, mon ami ! c'eſt pour vous que je ſuis en peine. — Oh bien, pour moi, je vous déclare que je ne puis vivre ſans vous. — Vous le croyez ; mais l'abſence ? — L'abſence ! le beau remede pour un amour comme le mien ! — N'en doutez pas, mon cher Eraſte ; il eſt des femmes plus aimables & moins injuſtes que moi. — J'en ſuis fort aiſe ; mais cela m'eſt égal. — Il vous le ſemble dans ce moment. — Je ſuis en ce moment ce que je ſerai toute ma vie : je me connois, je connois les femmes. N'ayez pas peur qu'aucune d'elles me rende heureux ni malheureux. — Je veux croire que vous ne vous attacherez pas d'abord ; mais vous vous diſſiperez dans le monde. — Et avec quoi? rien ne m'amuſe. Ici du moins, je

n'ai pas le temps de m'ennuyer : je vous vois, ou je vais vous voir; vous me parlez avec bonté; je suis sûr que vous ne m'oubliez pas; & si j'étois loin de vous, j'ai une imagination qui feroit mon supplice. — Et que pourroit-elle vous peindre de plus cruel, que ce que vous voyez ? — Je ne vois rien, Madame; je ne veux rien voir : épargnez-moi vos confidences. — J'admire, en vérité, votre modération. — Oui, j'ai un grand mérite à être modéré ! & voulez-vous que je vous batte? — Non; mais on se plaint. — Et de quoi ? — Je ne sais; mais je ne puis concilier tant d'amour avec tant de raison. — Ma foi, Madame, chacun aime à sa maniere; la mienne n'est pas d'extravaguer. S'il falloit des injures pour vous plaire, j'en dirois tout comme un autre; mais je doute que cela réussît. — Je n'y perds rien, Eraste; & dans le fond du cœur.... — Non, je vous jure que mon cœur vous respecte autant que ma bouche. Je ne me suis pas surpris un moment de colere contre vous. — Cependant vous vous consumez, je le vois bien. La mélancolie vous gagne. — Je ne suis pas gai. — Vous mangez à peine. — On vit à moins. — Je suis sûre que vous ne dormez point. — Pardonnez-moi, je dors un peu, & c'est-là mon meilleur temps; car je vous vois dans le sommeil

telle à peu près que je vous ſouhaite. — Eraſte! — Cécile? — Vous m'offenſez! Oh! parbleu, Madame, c'en eſt trop que de vouloir m'ôter mes ſonges. Dans la réalité, vous êtes telle que bon vous ſemble; permettez du moins qu'en idée vous ſoyez telle qu'il me plaît. — Ne vous fâchez point, & parlons raiſon. Ces mêmes ſonges, que je ne dois point ſavoir, entretiennent votre paſſion. — Tant mieux, Madame, tant mieux; je ſerois bien fâché d'en guérir. — Et pourquoi vous obſtiner à m'aimer ſans eſpérance? — Sans eſpérance! je n'en ſuis pas-là: ſi vos ſentiments étoient juſtes, ils ſeroient durables. Mais... — Ne vous flattez point, Eraſte; j'aime, & c'eſt pour toute ma vie. — Je ne me flatte point, Cécile; c'eſt vous qui vous calomniez. Votre amour eſt un accès qui n'aura que ſon période. Il n'eſt pas honnête de médire de ſon rival: je me tais; mais je m'en rapporte à la bonté de votre eſprit, à la délicateſſe de votre cœur. — Ils ſont aveugles l'un & l'autre. — C'eſt avouer qu'ils ne le ſont pas: il faut avoir vu ou entrevoir encore, pour reconnoître qu'on voit mal. — Hé bien, je l'avoue, il me ſouvient d'avoir trouvé des défauts à Floricourt; mais je ne lui en connois plus. — La connoiſſance vous reviendra, Madame, & je m'en repoſe ſur lui. — Et ſi j'épouſe Floricourt, comme en effet

tout s'y dispose? — En ce cas, je n'aurai plus rien à espérer ni à craindre, & mon parti est déja pris. — Et quel est-il? — De cesser de vous aimer. — Et comment cela? — Comment? parbleu, rien n'est si aisé. Si j'étois à l'armée, & qu'une balle.... — O Ciel! — Est-il si mal-aisé de supposer qu'on est à l'armée? — Ah, cruel Ami! qu'osez-vous dire? & avec quelle légéreté vous m'annoncez un malheur dont je ne me consolerois jamais! Cécile s'attendrissoit à cette idée, quand Floricourt vint les trouver. Eraste les laissa bientôt seuls, suivant son usage. Notre Ami, ma chere Cécile, dit Floricourt, est un mortel fort ennuyeux: qu'en dites-vous? C'est un honnête homme, répondit Cécile, dont je respecte les vertus. Ma foi, avec ses vertus, il feroit bien d'aller rêver ailleurs; il faut de la gayeté, de la société à la campagne. — Peut-être a-t-il quelque sujet d'être triste & solitaire. — Oui, je le crois, & je le devine. Vous rougissez, Cécile! je serai discret, & votre embarras m'impose silence. — Et quel seroit mon embarras, Monsieur? vous croyez qu'Eraste m'aime, vous avez raison de le croire. Je le plains, je le conseille, je lui parle comme son Amie; il n'y a pas-là de quoi rougir. — Un tel aveu, belle Cécile, vous rend encore plus estimable; mais convenez qu'il vient un peu tard. — Je n'ai pas cru, Monsieur, de-

voir vous dire un ſecret qui n'étoit pas le mien; & je vous l'aurois caché toute ma vie, ſi vous ne l'aviez pas ſurpris. Il y a dans ces ſortes de confidences une oſtentation & une cruauté qui ne ſont point dans mon caractere. Il faut ſavoir reſpecter du moins les malheureux qu'on a faits. Voilà de l'héroïſme, s'écria Floricourt, du ton du dépit & de l'ironie! Et cet ami que vous traitez ſi bien, ſait-il à quel point nous en ſommes? — Oui, Monſieur, je lui ai tout dit. — Et il a la bonté de demeurer encore ici! — Je le diſpoſois à s'en aller. — Ah! je n'ai plus rien à dire: j'aurois été ſurpris, ſi votre délicateſſe n'avoit pas prévenu la mienne. Vous avez ſenti l'indécence de ſouffrir auprès de vous un homme qui vous aime, au moment où vous allez vous déclarer pour ſon rival: il y auroit même de l'inhumanité à le rendre témoin du ſacrifice que vous m'en faites. Et à quand ſon départ? — Je ne ſais: je n'ai pas eu le courage de le lui preſcrire, & il n'a pas la force de s'y déterminer. — Vous plaiſantez, Cécile: & qui lui propoſera donc de nous délivrer de ſa préſence? il ne ſeroit pas honnête que ce fût moi. — Ce ſera moi, Monſieur, n'en ayez point d'inquiétude. — Et quelle inquiétude, Madame? me feriez-vous l'honneur de me croire jaloux? Je vous déclare que je ne le ſuis point: ma délicateſſe n'a que

vous pour objet; & pour peu qu'il vous en coûte...— Il m'en coûtera, n'en doutez point, d'ôter à un ami reſpectable la ſeule conſolation qui lui reſte; mais je ſais me faire violence. — Violence, Madame! cela eſt bien fort. Je ne veux point de violence; ce ſeroit le moyen de me rendre odieux, & je vais preſſer moi-même cet ami reſpectable de ne pas vous abandonner. — Pourſuivez, Monſieur, la plaiſanterie eſt fort à ſa place, & je mérite en effet que vous me parliez ſur ce ton Je ſuis au déſeſpoir de vous avoir déplu, Madame, lui dit Floricourt, en voyant ſes yeux mouillés de larmes. Pardonnez-moi mon imprudence : je ne ſavois pas tout l'intérêt que vous preniez à mon rival & à votre ami. A ces mots, il la laiſſa pénétrée de douleur.

Eraſte de retour la trouva dans cette ſituation. Qu'eſt-ce donc, Madame? lui dit-il en l'abordant : les pleurs inondent votre viſage! — Vous voyez, Monſieur, la plus malheureuſe de toutes les femmes : je ſens que ma foibleſſe me perd, & je ne puis m'en guérir. Un homme à qui j'ai tout ſacrifié, doute encore de mes ſentiments. Il me mépriſe, il me ſoupçonne. — J'entends, Madame, il eſt jaloux; il faut le tranquilliſer. Il y va de votre repos, & il n'eſt rien que je ne acrifie à un intérêt qui m'eſt ſi cher. Adieu; puiſſiez-vous être heureuſe! j'en ſerai moins mal-

heureux. Les larmes de Cécile redoublerent à ces mots. Je vous ai exhorté à me fuir, lui dit-elle; je vous y exhortois en amie & pour vous-même. L'effort que je faisois sur mon ame, n'avoit rien d'humiliant : mais vous éloigner pour complaire à un homme injuste, pour lui ôter un soupçon que je n'aurois jamais dû craindre; être obligée de justifier l'amour par le sacrifice de l'amitié, c'est une chose honteuse & accablante. Jamais rien ne m'a tant coûté. — Il le faut, Madame, si vous aimez Floricourt. — Oui, mon cher Eraste, plaignez-moi : je l'aime, & j'ai beau me le reprocher. Eraste n'en entendit pas davantage : il partit.

Floricourt mit tout en usage pour appaiser Cécile; il étoit d'une douceur, d'une complaisance sans égale, quand on avoit fait sa volonté. Eraste fut presqu'oublié; & que n'oublie-t-on pas pour ce qu'on aime, quand on a le bonheur de se croire aimé! Un seul amusement, hélas! bien innocent, restoit encore à Cécile dans leur solitude. Elle avoit élevé un serin, qui, par un instinct merveilleux, répondoit à ses caresses. Il connoissoit sa voix, il voloit au-devant d'elle; il ne chantoit qu'en la voyant, il ne mangeoit que sur sa main, il ne buvoit que de sa bouche; elle lui donnoit la liberté, il n'en jouissoit qu'un moment; & sitôt qu'elle l'appelloit, il fendoit

l'aîr avec vîteſſe. Dès qu'il étoit ſur ſon ſein, le ſentiment ſembloit agiter ſes aîles, & précipiter les battements de ſon goſier mélodieux. Croiroit-on que l'orgueilleux Floricourt fut offenſé de l'attention que donnoit Cécile à la ſenſibilité & au badinage de ce petit animal? — Je veux ſavoir, dit-il un jour en lui-même, ſi l'amour qu'elle a pour moi eſt au-deſſus de ces foibleſſes. Il feroit plaiſant qu'elle fût plus attachée à ſon ſerin qu'à ſon amant. Cela eſt poſſible; j'en ferai l'épreuve, & pas plus tard que ce ſoir. Où eſt dont le petit oiſeau, lui dit-il en l'abordant avec un ſourire? — Il jouit du ciel & de la liberté, il voltige dans ces jardins. — Et ne craignez-vous pas qu'à la fin il ne s'y accoutume, & qu'il ne revienne plus? — Je le lui pardonnerai, s'il ſe trouve plus heureux. — Ah! de grace, voyons s'il vous eſt fidele. Voulez-vous bien le rappeller? Cécile fit le ſignal accoutumé, & l'oiſeau vola ſur ſa main. — Il eſt charmant, dit Floricourt, mais il vous eſt trop cher: j'en ſuis jaloux; & je veux *tout ou rien* de la perſonne que j'aime. A ces mots, il voulut prendre l'oiſeau chéri pour l'étouffer; elle jetta un cri, le ſerin s'envola. Cécile épouvantée, pâlit, & perdit connoiſſance. On accourut, on la rappella à la vie. Dès qu'elle ouvrit les yeux, elle vit à ſes pieds, non l'homme qu'elle aimoit le

plus, mais de tous les mortels le plus odieux pour elle. Allez, Monſieur, lui dit-elle avec horreur, ce dernier trait vient de m'éclairer ſur votre affreux caractere; j'y vois autant de baſſeſſe que de cruauté. Sortez de chez moi, pour n'y rentrer jamais. Vous êtes trop heureux que je me reſpecte encore plus que je ne vous mépriſe. O mon cher & digne Eraſte! à qui vous aurois-je ſacrifié? Floricourt ſortit, frémiſſant de honte & de rage: l'oiſeau revint careſſer ſa belle maîtreſſe; & il n'eſt pas beſoin de dire qu'Eraſte ſe vit rappellé.

Fin du Tome premier.